

34663-0001-000

Le Temps (Paris)

Nr. *19406* vom *20 Juni* 1915

Les ascendants de Victor-Emmanuel III

Ce ne sont pas les preux qui manquent dans la glorieuse ascendance de Victor-Emmanuel III ! On ne sait peut-être pas assez que dans ses veines coule le sang des Valois : le roi d'Italie actuel descend directement de François I^{er}, dont la fille, Marguerite de France, épousa Emmanuel-Filibert, duc de Savoie, prince victorieux, qui rendit à son antique maison son lustre et sa force ; de l'union d'Emmanuel-Filibert et de Marguerite naquit Carlo-Emmanuel I^{er}, prince accompli, ayant ce bel et fier aspect des hommes du seizième siècle, visage martial sur la haute fraise, beau front découvert, fière moustache ; il prit pour épouse Caterina, infante d'Espagne, fille de Philippe II et d'Elisabeth de France, et par conséquent petite-fille de Charles-Quint. Il alla l'épouser en grande et magnifique pompe à Saragosse. Il faudrait des pages pour narrer les cérémonies nuptiales, toutes nobles et charmantes, et quoique s'étant vus pour la première fois quelques heures seulement avant la bénédiction nuptiale, les jeunes époux s'aimèrent tendrement, amoureusement pendant les douze années que dura leur union. L'infante Caterina était belle, cultivée, séduisante ; son mari, dans ses lettres, l'appelle « mia vita, signora della mia anima », et quand il lui écrit en espagnol, il la tutoie.

La duchesse mourut victime de la tendresse qu'elle portait à son époux : une fausse rumeur de la mort du duc parvint à Turin ; la duchesse était grosse de son dixième enfant, l'émotion qu'elle éprouva la fit accoucher prématurément, la fièvre la prit et elle expira en murmurant : « Le duc, mon seigneur, est mort ! » Les neuf enfants nés au duc Carlo-Emmanuel remplirent leurs destinées diverses, objets de la sollicitude paternelle qui s'exerça surtout au sujet de leurs mariages.

L'ancêtre direct du roi Victor-Emmanuel III est le prince Thomas, second fils de Carlo-Emmanuel.

Le prince Thomas était en tout point digne de sa haute naissance, assez Espagnol et d'aspect et de caractère ; l'ambassadeur de Venise qui le voit à Paris en 1619, alors qu'il y accompagnait son frère aîné venu pour épouser « Madame Chrestienne, sœur du roy », le déclare « fort gracieux de sa personne mais très réservé en paroles » à l'encontre de son frère, le prince de Piémont... Les deux princes avaient d'ailleurs une mentalité un peu sévère, qui leur faisait trouver assez frivole la cour de

France.

Cependant le prince Thomas vint, quatre années plus tard, y chercher pour lui-même une autre princesse française : Marie de Bourbon, sœur du comte de Soissons, qu'il épousa à Paris le 16 janvier 1625 ; belle personne, et qui reçut en dot 800,000 livres tournois ! Ce n'est pas ici le lieu de faire le récit des dissentiments entre les deux belles-sœurs, Madame Chrestienne, jalouse des prérogatives et de l'honneur d'être la fille d'un grand roi, et la princesse de Carignan, également fort altière, ni des différences de jugement qui, séparant les deux frères qui s'aimaient, décidèrent le prince Thomas, devenu prince de Carignan, à quitter les Etats de son frère et à aller mettre ses qualités de grand capitaine au service de l'Espagne. Alors qu'il était en Flandre, auprès de sa tante l'archiduchesse Isabelle, Van Dyck a peint de lui un superbe portrait. Campé sur son cheval de bataille, il a le plus grand air du monde, avec une sorte de dignité froide. C'est de ce couple princier : Carignan-Bourbon, qu'est issue la branche cadette de la maison de Savoie qui, à la mort du dernier prince de la branche aînée, le roi Charles-Félix, succéda au trône en la personne de Charles-Albert, prince de Carignan.

Charles-Albert, au cours des seize années où il remplit le rôle infiniment ingrat d'héritier présomptif, mal vu de ceux dont il devait prendre la place, eut à subir bien des disgrâces ; l'une d'elles l'envoya combattre en Espagne sous les fleurs de lys françaises, et à l'assaut du Trocadéro il se

distingua par la plus téméraire bravoure. Ses exploits lui valurent d'être choyé par le roi Louis XVIII, qui l'accueillit paternellement et parvint sinon à le faire rentrer en grâce, du moins à obtenir qu'il fût toléré à Turin.

Ce fut un vaincu, mais un vaincu héroïque, figure tragique, qui s'en alla mourir après Novare dans un exil volontaire. Il s'était déclaré un jour prêt à tout donner : lui-même, fils, trésors, armée à la patrie italienne — et il tint parole ! Le roi galant homme, Victor-Emmanuel II, est dans la mémoire de tous : intrépide sur les champs de bataille ; tels aussi furent ses fils, le roi Humbert et le duc d'Aoste.

Avec de pareils aïeux, un pareil sang dans ses veines, le roi Victor-Emmanuel peut fièrement se mettre à la tête de ses troupes. La duchesse Yolande (sœur de Louis XII) avait pour devise : « Et tout et bien ». Cette devise peut servir à celui dont elle est une lointaine aïeule. — *Brada.*

3 4 6 6 3 1 - 0002 - 0 0 0

Kölnische Volkszeitung

Nr. 449 vom 5. Juni 1915.

Die Erziehung König Viktor Emanuels III.

In den politischen Erörterungen und diplomatischen Veröffentlichungen über den Treubruch Italiens ist die Gestalt König Viktor Emanuels III. immer mehr in den Vordergrund getreten, und die Frage wird lebhaft besprochen, welche Rolle er in der Entwicklung der Ereignisse gespielt hat. Das Charakterbild des Königs ist in sehr verschiedener Beleuchtung geschildert worden; einen Schlüssel dazu können vielleicht die in Rom erschienenen Aufzeichnungen des Parlamentariers Luigi Morandi, eines der Lehrer des Königs, bilden, denn sie lassen eine merkwürdige und verworrene Erziehung verfolgen, die einen Herrscher von solcher Charakterschwäche schuf und zugleich seinen politischen Neigungen eine bestimmende Richtung gab. Der pädagogisch recht ansehbare Grundsatz dieser Erziehung war so formuliert: „Von etwas alles und von allem

etwas zu wissen.“ Die Verwirklichung des ersten Teiles dieses Programms — das auch die „gehobenen“ Schulen Italiens beherrscht und die jetzt so lauten „Intellektuellen“, d. h. Halbgebildeten züchtet — bestand in der „Verhüttung“ des Prinzen, wie Klopstock gesagt hätte. Seine Erzieherin war eine Engländerin; englisch zum großen Teil seine reichhaltige Kinderbibliothek, englisch ward er gelehrt, seine Bücher zu katalogisieren, seine Rechnungen zu führen, mit seiner Mutter zu sprechen, und kein Geringerer als der gelehrte William Bliz führte ihn in die englische Literatur ein. So ward der sardinische Königssohn ein guter Engländer. Und noch in anderer Hinsicht bewährte sich bei ihm das Dichtwort: „Des Knaben Wille ist wie des Kindes Wille, aber die Gedanken der Jugend sind lange, lange Gedanken.“ Morandi hielt es für angebracht, mit dem zwölfjährigen Silvio Pellico „Meine Gefängnisse“ zu lesen. „Bei der Geschichte von dem armen Bein des Maroncelli“ — eines Dichter- und Leidensgefährten Pellicos, der mit ihm in den Kerlern des Spielberges bei Brunn saß und erst nach monatelangen Qualen und Verhandlungen sein krankes Bein amputiert bekam — kamen ihm die Tränen in die Augen, und er brach in einen Ruf der Entrüstung aus, der mich nötigte, ihn an unsere gegenwärtigen guten Beziehungen zu Oesterreich zu erinnern.“ So erzählt der sonderbare Lehrer und notiert behaglich weiter, wie der erste Ball, an dem der Prinz teilnahm, bei dem österreichischen Botschafter Baron von Bruck im Februar 1888 stattfand und wie ihn sein Zögling beglückwünscht habe, daß er „zuletzt gekommen und zuerst weggegangen sei“. Die Mutter des Prinzen mischte sich oft recht eigenartig in die Erziehung, wofür nur ein Beispiel. Als der königliche Vater einmal mit dem Unterzeichnen von Dekreten sehr beschäftigt war und deshalb der Beginn der Frühstücksstunde sich hinstreckte, bekam der Prinz gut menschlich Hunger. Auf seine Klage nahm die Königin Dantes Göttliche Komödie, schlug den Gesang vom Hungertode des Grafen Ugolino auf und sagte zu ihm: Dies das hier, und der Hunger wird vorübergehen... Wohl hatte der Prinz in dem Oberst Osio einen strengen und einsichtigen Gouverneur, der einmal den geschmeidigen Morandi echt soldatisch derb anfuhr: „Vergessen Sie nicht, daß der Sohn eines Königs gleich dem Sohne des Schusters, wenn er ein Esel ist, eben ein Esel ist!“ Aber er drang nicht durch. Der Prinz bekam die merkwürdigsten Aufsatzthemen. Der Elfjährige sollte bearbeiten: „Brief eines Jungen an seine Mutter, um sie zu überzeugen, daß sie ihm nicht verbieten darf, sich im Turnen, Reiten und Schwimmen zu üben“; ein andermal mußte er eine Erzählung liefern über „Selbstmord oder kurioses oder gefährliches oder heiteres Mißverständnis“ — leider berichtet sein Lehrer Morandi, der diese „geistvolle“ Spitzfindigkeit erfunden, nicht, wie der Zögling sich mit der Sache abfand. An Selbstzucht wurde er nie gewöhnt, er konnte stets den Launen seines Willens folgen, was manchmal seine Umgebung in recht gefährliche Situation brachte. So durfte er mit Dynamit (!) experimentieren, „wobei er am 1. Mai 1888 eine Verwundung davontrug, die weniger leicht war, als damals gesagt wurde,“ und wobei einige Anwesende schwer verletzt wurden. Eine solche Erziehung konnte begreiflicherweise keine charaktervolle Persönlichkeit auf dem Königssthrone schaffen.

3 4 6 6 3 1 - 0003 - 0 0 0

Neue Freie Presse (Wien)

Nr. *1854* vom *22. Febr.* 1916

König Viktor Emanuel an der Front.

Telegramm unseres Kriegsberichterstatters.

— 21. Februar.

König Viktor Emanuel will anscheinend größere Beliebtheit im Kriege erwerben. Nach der vierten Isonzo-schlacht soll ihn Cadorna ausdrücklich gebeten haben, sich die Strapazen zu ersparen, seine Person nicht weiter Gefahren auszusetzen; es scheint aber, daß der König den Rat nicht befolgen will. Es heißt, er habe das Oberkommando seiner Armee an Cadorna abtreten und ihm gleichzeitig die Würde eines Feldmarschalls verleihen wollen, Cadorna soll aber abgelehnt und gebeten haben, die Verleihung dieser Würde aufzuschieben, bis Görz erobert sein werde. Andererseits wird behauptet, der König habe mit dieser Ehrung und Beförderung Cadornas nicht bloß eine der Stellung Joffres ähnliche schaffen, sondern auch die Verantwortung für sämtliche militärischen Mißerfolge auf Cadorna schieben wollen.

Nebst dem König und Cadorna sind General Porro, Chef der Operationskanzlei, und der Herzog von Aosta, Kommandant der vor Görz stehenden dritten Armee, die Heerführer.

Der König trägt ständig die Felduniform seiner Grenadiere. Seine zwei Lieblingsregimenter aus Piemont machten ihm bisher wenig Freude. Auch lezthün, als sie bei Monte Cosich durchbrechen wollten, warf sie ungarischer Landsturm zurück und machte 198 Gefangene.

Der König begibt sich täglich an die Front, besichtigt die Reservetruppen und Spitäler, verteilt kleine Geschenke und hat ein ganzes Wörterbuch ermunternder Worte. Er ist an der Front die Mannschaftsmenage, setzt sich auf der Erde mit den Soldaten nieder und unterhält sich öfters bis zum Einbrechen der Dunkelheit mit ihnen. Bei solchen Gelegenheiten kehrt er nicht in das Hauptquartier zurück, sondern verbringt die Nacht zu Cormons oder Udine in Bauernhäusern, von wo er zeitlich morgens wieder zu den Soldaten geht.

Victor Emmanuel III
Signatur: *HE*

Datum: *19 Dec* 1918

34663 1-0004-143

L' Homme Libre (Paris)

Nr. *903*

VICTOR-EMMANUEL III

Notre hôte aujourd'hui. Il le fut déjà, il y a quelques années, lors d'une visite de politesse qui ne pouvait avoir la signification présente, et qui, donc, ne saurait comporter le même accueil simplement aimable et courtois.

La neutralité de l'Italie en 1914, de l'Italie déchirant la Triple Alliance, son intervention en 1915, en dépit de tous les appâts, et les plus tentants, offerts à ses légitimes ambitions, ont été pour nous d'une aide inoubliable. Sans doute, des raisons profondes de nécessité nationale dictaient son rôle à l'Italie, et bien coupables auraient été des hommes d'Etat agissant contre ces nécessités ! Mais ces raisons profondes étaient de même ordre que celles qui poussèrent l'Angleterre et l'Amérique à se joindre à nous, la Belgique même à se jeter devant nous. En sommes-nous moins reconnaissants à ces peuples ? Tout, du présent, incitait l'Italie à rester chez elle, et ceux qui la lancèrent en avant pouvaient aux yeux de leurs concitoyens moins réfléchis, passer pour des insensés ou de grands coupables. Ils bravèrent tout, cependant, les intérêts et les sentiments, parce que le devoir leur apparaissait évident, le devoir envers soi-même dans l'avenir, et aussi pour qu'il ne fût pas dit que l'année de la famille latine s'était détournée de sa sœur cadette dans le péril et l'affliction.

La France devra garder toujours la reconnaissance émue à la nation accourue, aux hommes de cette nation qui prirent sur eux de dire où était le devoir, et de l'accomplir. Au premier rang de ceux-là, se plaçait le roi Victor-Emmanuel III, et par sa raison et par son cœur qu'il nous avait donné.

Paris va l'acclamer, et ce sera justice. Mais Paris se souvient-il du jeune roi qui le visita autrefois ? S'en souviendrait-il qu'il ne pourrait attribuer qu'au temps les changements du visage qui lui sourira. Le temps ne sera pas seul, cependant, à avoir altéré les traits de Victor-Emmanuel. Et ce fut, il y a un mois, la grande émotion de Rome que de retrouver, après trois années seulement, un souverain vieilli de dix ans ! Rome s'en allait au-devant de lui, joyeuse et légère. Lorsqu'elle aperçut son roi, elle n'en crut pas ses yeux qui se mirent à pleurer. Victor-Emmanuel revenait des rives du Piave, portant sur son front les stigmates mêmes, pareils et vingt fois plus profonds, des épreuves physiques et morales par où tout le peuple avait passé. Et les acclamations se firent plus graves, plus émuës, se fondirent dans une tendre compassion.

Le roi avait bien réellement partagé les périls et les épreuves quotidiennes de ses soldats. Le quartier général d'Udine et de Padoue, il n'y avait qu'à regarder Victor-Emmanuel pour s'apercevoir qu'il n'avait pas de rapports avec celui de Charleville, où Guillaume festoyait, où le kronprinz réclamait de l'argent au père de sa maîtresse, père, tenancier, par surcroît, d'une maison publique. Le roi-soldat fut en Prusse autrefois : l'Italie le possédait aujourd'hui. Et

nant une lettre de l'empereur qui l'honorait de son amitié. Il lut la lettre, pleine des plus émouvants accents.

Le roi écoutait et, la lecture achevée, il mit simplement la main sur l'épaule du marquis, et lui répondit, d'un ton de doux reproche :

— *E voi siete Italiano !*

Et vous êtes Italien ! Victor-Emmanuel comprenait toute la plénitude de ce titre d'Italien, ce qu'il exigeait. Son parti était pris depuis longtemps, de concert avec M. Salandra, dont il serait injuste, en ce jour de reconnaissance, d'oublier le rôle, la prévoyance et la décision. Mais il attendait, homme du devoir, que son peuple libre décidât librement, et signifiait sa volonté concordante au monarque constitutionnel qu'il était. Cette volonté manifestée, Victor-Emmanuel courut aux armées, d'où il ne revint qu'après avoir dépensé dix années de vie, en trois ans, au service du peuple dont il avait la charge et la garde. Cela ne s'oubliera pas.

Les peuples sont quelquefois plus flattés d'un roi brillant, vif et joyeux. Celui-ci n'aura jamais séduit le sien que par sa gravité. Rien ne l'intéresse, ne lui plaît que son labeur. Travailler auprès de sa femme, entouré de ses enfants est sa seule joie. Depuis de longues années, il a abandonné le palais du Quirinal pour aller habiter la villa Savoia, modeste villino aux portes de Rome, pareil à ceux du moins fastueux des bourgeois. Il possède, en Italie, une bonne vingtaine de châteaux ou propriétés considérables hérités des Etats de Naples, de Florence, de Milan, de Venise, etc. Les villas florentines elles-mêmes sont encore trop grandes pour lui, pour ses goûts. L'été, il se rend en Piémont, dans le plus petit des châteaux des rois de Sardaigne, et près d'Ostie, sur le bord de la mer, il a loué une petite maison du prince Chigi, Castel Porziano, pour y faire jouer ses enfants.

Ses manières sont simples, comme ces lo-
gis. Ceux qu'il reçoit sortent toujours stupéfaits de l'entrevue. L'audience demandée est accordée dans les quarante-huit heures, et la porte du salon d'attente est ouverte par le roi lui-même, qui vient à vous, la main tendue. Guglielmo Ferrero, revenant de Castel Porziano, me racontait son étonnement de ce qu'il avait entendu, ceci :

Après déjeuner, le roi l'avait emmené faire quelques pas sous les chênes-verts ; il parlait de Laurente, dont les ruines parlaient la « terrula » royale, et il en parlait bien, en familier de ces ruines et de tant d'autres italiennes, lorsqu'un chauffeur s'approcha :

— Je vais à Rome, dit l'homme ; Sa Majesté a-t-elle un ordre à me donner ?

— Non, rien, dit le roi. Passez toujours à la maison (*passa da casa*), prendre le courrier.

La « maison », c'était le Quirinal ; le roi appelait son palais comme vous ou moi notre cinquième étage.

Ce trait encore, dont les Romains s'étonnèrent d'abord, pour n'y plus penser aujourd'hui, l'habitude l'ayant vulgarisé. A Rome, où la vie extérieure est moins

VICTOR-EMMANUEL III

Notre hôte aujourd'hui. Il le fut déjà, il y a quelques années, lors d'une visite de politesse qui ne pouvait avoir la signification présente, et qui, donc, ne saurait comporter le même accueil simplement aimable et courtois.

La neutralité de l'Italie en 1914, de l'Italie déchirant la Triple Alliance, son intervention en 1915, en dépit de tous les appâts, et les plus tentants, offerts à ses légitimes ambitions, ont été pour nous d'une aide inoubliable. Sans doute, des raisons profondes de nécessité nationale dictaient son rôle à l'Italie, et bien coupables auraient été des hommes d'Etat agissant contre ces nécessités ! Mais ces raisons profondes étaient de même ordre que celles qui poussèrent l'Angleterre et l'Amérique à se joindre à nous, la Belgique même à se jeter devant nous. En sommes-nous moins reconnaissants à ces peuples ? Tout, du présent, incitait l'Italie à rester chez elle, et ceux qui la lancèrent en avant pouvaient aux yeux de leurs concitoyens moins réfléchis, passer pour des insensés ou de grands coupables. Ils bravèrent tout, cependant, les intérêts et les sentiments, parce que le devoir leur apparaissait évident, le devoir envers soi-même dans l'avenir, et aussi pour qu'il ne fût pas dit que l'ainée de la famille latine s'était détournée de sa sœur cadette dans le péril et l'affliction.

La France devra garder toujours la reconnaissance émue à la nation accourue, aux hommes de cette nation qui prirent sur eux de dire où était le devoir, et de l'accomplir. Au premier rang de ceux-là, se plaçait le roi Victor-Emmanuel III, et par sa raison et par son cœur qu'il nous avait donné.

Paris va l'acclamer, et ce sera justice. Mais Paris se souvient-il du jeune roi qui le visita autrefois ? S'en souviendrait-il qu'il ne pourrait attribuer qu'au temps les changements du visage qui lui sourira. Le temps ne sera pas seul, cependant, à avoir altéré les traits de Victor-Emmanuel. Et ce fut, il y a un mois, la grande émotion de Rome que de retrouver, après trois années seulement, un souverain vieilli de dix ans ! Rome s'en allait au-devant de lui, joyeuse et légère. Lorsqu'elle aperçut son roi, elle n'en crut pas ses yeux qui se mirent à pleurer. Victor-Emmanuel revenait des rives du Piave, portant sur son front les stigmates mêmes, pareils et vingt fois plus profonds, des épreuves physiques et morales par où tout le peuple avait passé. Et les acclamations se firent plus graves, plus émues, se fondirent dans une tendre compassion.

Le roi avait bien réellement partagé les périls et les épreuves quotidiennes de ses soldats. Le quartier général d'Udine et de Padoue, il n'y avait qu'à regarder Victor-Emmanuel pour s'apercevoir qu'il n'avait pas de rapports avec celui de Charleville, où Guillaume festoyait, où le kronprinz réclamait de l'argent au père de sa maîtresse, père, tenancier, par surcroît, d'une maison publique. Le roi-soldat fut en Prusse autrefois ; l'Italie le possédait aujourd'hui. Et un grand cri d'amour retentit dans les poitrines romaines en présence de l'irréusable témoignage.

Victor-Emmanuel se montrait ainsi ce qu'il est uniquement : l'homme du devoir, et rien que de lui. On me racontait à Rome, en 1915, à la veille de la déclaration de guerre, qu'un marquis romain était, un matin récent, accouru à la villa Savoia te-

nant une lettre de l'empereur qui l'honorait de son amitié. Il lut la lettre, pleine des plus émouvants accents.

Le roi écoutait et, la lecture achevée, il mit simplement la main sur l'épaule du marquis, et lui répondit, d'un ton de doux reproche :

— *E voi siete Italiano !*

Et vous êtes Italien ! Victor-Emmanuel comprenait toute la plénitude de ce titre d'Italien, ce qu'il exigeait. Son parti était pris depuis longtemps, de concert avec M. Salandra, dont il serait injuste, en ce jour de reconnaissance, d'oublier le rôle, la prévoyance et la décision. Mais il attendait, homme du devoir, que son peuple libre décidât librement, et signifiât sa volonté concordante au monarque constitutionnel qu'il était. Cette volonté manifestée, Victor-Emmanuel courut aux armées, d'où il ne revint qu'après avoir dépensé dix années de vie, en trois ans, au service du peuple dont il avait la charge et la garde. Cela ne s'oubliera pas.

Les peuples sont quelquefois plus flattés d'un roi brillant, vif et joyeux. Celui-ci n'aura jamais séduit le sien que par sa gravité. Rien ne l'intéresse, ne lui plaît que son labeur. Travailler auprès de sa femme, entouré de ses enfants est sa seule joie. Depuis de longues années, il a abandonné le palais du Quirinal pour aller habiter la villa Savoia, modeste villino aux portes de Rome, pareil à ceux du moins fastueux des bourgeois. Il possède, en Italie, une bonne vingtaine de châteaux ou propriétés considérables hérités des Etats de Naples, de Florence, de Milan, de Venise, etc. Les villas florentines elles-mêmes sont encore trop grandes pour lui, pour ses goûts. L'été, il se rend en Piémont, dans le plus petit des châteaux des rois de Sardaigne, et près d'Ostie, sur le bord de la mer, il a loué une petite maison du prince Chigi, Castel Porziano, pour y faire jouer ses enfants.

Ses manières sont simples, comme ces lois. Ceux qu'il reçoit sortent toujours stupéfaits de l'entrevue. L'audience demandée est accordée dans les quarante-huit heures, et la porte du salon d'attente est ouverte par le roi lui-même, qui vient à vous, la main tendue. Guglielmo Ferrero, revenant de Castel Porziano, me racontait son étonnement de ce qu'il avait entendu, ceci :

Après déjeuner, le roi l'avait emmené faire quelques pas sous les chênes-verts ; il parlait de Laurente, dont les ruines parsèment la « *territa* » royale, et il en parlait bien, en familier de ces ruines et de tant d'autres italiennes, lorsqu'un chauffeur s'approcha :

— Je vais à Rome, dit l'homme ; Sa Majesté a-t-elle un ordre à me donner ?

— Non, rien, dit le roi. Passez toujours à la maison (*passa da casa*), prendre le courrier.

La « maison », c'était le Quirinal ; le roi appelait son palais comme vous ou moi notre cinquième étage.

Ce trait encore, dont les Romains s'étonnèrent d'abord, pour n'y plus penser aujourd'hui, l'habitude l'ayant vulgarisé. A Rome, où la vie extérieure est moins grande qu'à Paris, on reçoit beaucoup le soir : le climat, aussi, contribue à cette coutume. Chaque salon a sa soirée hebdomadaire, comme, chez nous, son cinq à sept. On vient, bien entendu, en habit ; parfois, cependant, une redingote ou une jaquette apparaît. Elle ne s'excuse même plus ; mais il y a quinze ans, l'étranger qui se trouvait là ouvrait de grands yeux en entendant le

porteur du vêtement familial arguer en pardon de sa tenue :

— J'ai dîné à la cour,

A moins qu'on ne le prévint par un :

— Vous avez dîné au Quirinal ?

Tout ce qui est pompe, ou simplement cérémonie, est odieux à ce roi, le plus simple des rois, le plus ennemi de tout ce qui n'est pas nécessaire à sa fonction. Héritier du trône, il vivait à Naples dans l'immense palais des Bourbons, perdu au plus petit coin du plus bas entresol, entre ses livres et ses médailles.

L'Italie, habituée aux règnes brillants du roi Galantuomo et de Humbert I^{er}, eut de la peine à se faire à cette austérité. Elle nourrissait pour son roi une estime chaque jour grandissante. L'amour demande plus de charmes extérieurs à chérir. Le roi, vieilli aux armées, vient de conquérir d'un coup cet amour absolu. Gustave Flaubert a dit bien drôlement : « Le vice est toujours puni ; la vertu aussi. » Hâtons-nous donc de constater qu'elle est, parfois, récompensée aussi.

Si jamais roi mérite notre estime, c'est donc bien celui-là, et notre affection parce qu'il a conduit son peuple dans notre voie, la bonne pour lui et pour nous. Comme toute âme bien née, il dédaigne de se prévaloir de ses bonnes actions. Il faut, d'autant plus les remarquer et remercier leur auteur. Les prochaines années vont voir se développer les conséquences nationales et internationales de la guerre qui vient de se terminer. Il est fatal que, parfois, dans cette répartition des forces et des influences, les intérêts et les sentiments de chacun rencontreront les sentiments et les intérêts des autres. La nécessité de l'union aplanira bien des angles. Il serait imprudent de compter sur elle seule. Le souvenir des périls affrontés et courus ensemble, d'abord ; il est des drames qui, si on sait profiter de leur leçon, attachent à jamais deux familles l'une à l'autre. Et aussi laisser à chacun le jugement de ses propres intérêts sans y suspecter toujours des intentions malveillantes. Les journaux ont, dernièrement relevé comme il convenait un article du *Corriere d'Italia* sur la question rhénane.

Personne, en France, n'a songé à en rendre responsable le sentiment italien, à lui reprocher une immixtion qu'il réprouvait autant que nous-mêmes.

La réciprocité est un devoir aussi. Nous devons être bien convaincus, parce que c'est la vérité même, une vérité de bon sens, que non seulement le sang italien, la race latine, mais encore l'intérêt le plus étroit, le plus quotidien, lient à nous notre sœur d'au-delà des Alpes. Une union économique de plus en plus étroite se développera fatalement entre nous, qui en avons besoin tous deux. Notre entente nous sera également profitable. Evitons à tout prix, par des indiscretions, d'en rendre la pratique difficile.

Pour être frères, on ne possède pas nécessairement le même caractère. La confiance en la droiture de l'autre fait accepter ce dont soi-même, on se sent incapable par nature ; on reste, d'un mot, chacun chez soi sans cesser de s'aimer et de s'entendre pour les choses communes à la famille. Chacun gouverne son ménage et ses affaires comme il l'entend, et de mener les siennes autrement ne donne pas le droit de blâme ou de reproche.

Nous trouverons toujours dans l'Italie, et c'est l'évidence, le membre de la famille à qui on peut se fier, parce qu'il se sait et se sent solidaire. Il sera fidèle, parce qu'il le veut comme il le doit pour son propre honneur comme pour nos avantages confondus. Le reste ne peut compter jamais. C'est cela qu'il faut répéter aujourd'hui au roi, notre hôte, qui nous l'a dit le premier en 1915. Il est l'homme du devoir par excellence. Signifions-lui que nous l'avons compris, et que nous ne nous méprendrons jamais sur lui-même, ni sur son peuple, qui enfanta un Garibaldi, dont les petits-

— Vous avez dîné au Quirinal ?
Tout ce qui est pompe, ou simplement cérémonie, est odieux à ce roi, le plus simple des rois, le plus ennemi de tout ce qui n'est pas nécessaire à sa fonction. Héritier du trône, il vivait à Naples dans l'immense palais des Bourbons, perdu au plus petit coin du plus bas entresol, entre ses livres et ses médailles.

L'Italie, habituée aux règnes brillants du roi Galantuomo et de Humbert I^{er}, eut de la peine à se faire à cette austérité. Elle nourrissait pour son roi une estime chaque jour grandissante. L'amour demande plus de charmes extérieurs à chérir. Le roi, vieilli aux armées, vient de conquérir d'un coup cet amour absolu. Gustave Flaubert a dit bien drôlement : « Le vice est toujours puni ; la vertu aussi. » Hâtons-nous donc de constater qu'elle est, parfois, récompensée aussi.

Si jamais roi mérite notre estime, c'est donc bien celui-là, et notre affection parce qu'il a conduit son peuple dans notre voie, la bonne pour lui et pour nous. Comme toute âme bien née, il dédaigne de se prévaloir de ses bonnes actions. Il faut, d'autant plus les remarquer et remercier leur auteur. Les prochaines années vont voir se développer les conséquences nationales et internationales de la guerre qui vient de se terminer. Il est fatal que, parfois, dans cette répartition des forces et des influences, les intérêts et les sentiments de chacun rencontreront les sentiments et les intérêts des autres. La nécessité de l'union aplanira bien des angles. Il serait imprudent de compter sur elle seule. Le souvenir des périls affrontés et courus ensemble, d'abord ; il est des drames qui, si on sait profiter de leur leçon, attachent à jamais deux familles l'une à l'autre. Et aussi laisser à chacun le jugement de ses propres intérêts sans y suspecter toujours des intentions malveillantes. Les journaux ont, dernièrement relevé comme il convenait un article du *Corriere d'Italia* sur la question rhénane.

Personne, en France, n'a songé à en rendre responsable le sentiment italien, à lui reprocher une immixtion qu'il réprouvait autant que nous-mêmes.

La réciprocité est un devoir aussi. Nous devons être bien convaincus, parce que c'est la vérité même, une vérité de bon sens, que non seulement le sang italien, la race latine, mais encore l'intérêt le plus étroit, le plus quotidien, lient à nous notre sœur d'au-delà des Alpes. Une union économique de plus en plus étroite se développera fatalement entre nous, qui en avons besoin tous deux. Notre entente nous sera également profitable. Evitons à tout prix, par des indiscretions, d'en rendre la pratique difficile.

Pour être frères, on ne possède pas nécessairement le même caractère. La confiance en la droiture de l'autre fait accepter ce dont soi-même, on se sent incapable par nature ; on reste, d'un mot, chacun chez soi sans cesser de s'aimer et de s'entendre pour les choses communes à la famille. Chacun gouverne son ménage et ses affaires comme il l'entend, et de mener les siennes autrement ne donne pas le droit de blâme ou de reproche.

Nous trouverons toujours dans l'Italie, et c'est l'évidence, le membre de la famille à qui on peut se fier, parce qu'il se sait et se sent solidaire. Il sera fidèle, parce qu'il le veut comme il le doit pour son propre honneur comme pour nos avantages confondus. Le reste ne peut compter jamais. C'est cela qu'il faut répéter aujourd'hui au roi, notre hôte, qui nous l'a dit le premier en 1915. Il est l'homme du devoir par excellence. Signifions-lui que nous l'avons compris, et que nous ne nous méprendrons jamais sur lui-même, ni sur son peuple, qui enfanta un Garibaldi, dont les petits-fils, hier encore, renouvelaient le secours, grand-père et petits-fils, et tous les Italiens avec eux, nos plus vieux et indéfectibles amis.

André MAUREL.

34663 +0006-000
New York Evening Post

Nr. 17 - ..



THE ITALIAN ROYAL FAMILY in
the official stand during the religious
ceremony held in Rome,
commemorating the sixth
anniversary of the war's
end. Left to right:
King Victor Emmanuel
Queen Helena, Princess
Giovanna,
Princess Maria and
Princess Mafalda
International

145

34663 - 0007 - 000
The Times (London)

Nr 4 8981

THE KING OF ITALY.

JUBILEE TO-MORROW.

(FROM OUR ROME CORRESPONDENT.)

Twenty-five years ago this summer Vittorio Emanuele Ferdinando Maria Gennaro, Prince of Naples, ascended the throne of Italy in succession to his father, King Humbert, who had been assassinated at Monza. To-morrow, the Festival of the Constitution, King Victor Emmanuel III. will celebrate his jubilee.

The political situation, both at home and abroad, which King Victor Emmanuel was called upon to face during the early years of his reign, might have proved too difficult a task for a man with less sagacity and strength of character. The social unrest, of which the first serious manifestations had been the Milan riots of 1898, was working up to the more serious and largely anti-monarchical riots of 1904. Abroad the Triple Alliance was proving unsatisfactory and Italian relations with France were distinctly strained.

At home the young King kept strictly within the limits of the Constitution to which he had sworn fidelity, and encouraged, as far as lay within his power, the liberal policy which the elections of 1904 proved to have been the correct one. In his foreign policy the King exerted his influence to remove the inevitable causes of friction between Italy and Austria, and, by exchanging State visits with President Loubet, he laid the foundations of that friendly feeling between France and Italy which was to result, 11 years later, in Italy's entering the European war on the side of the Allies. In 1903 King Victor Emmanuel also paid a State visit to London, which was the first manifestation since his accession to the Throne of what has since proved to be a lasting and warm friendship for England.

During the 11 years—from 1903 to 1914—of Signor Giolitti's almost uninterrupted tenure of office, the King continued to show himself in sympathy with the liberal policy, even if he did not always approve of the form which it took, and owing to this and to his strictly constitutional behaviour during this period the position of the Monarchy was greatly strengthened. Later, the success of the war with Turkey, which was to prove another factor towards the true realization of Italian unity, did much to increase the King's ever-growing popularity, a fact which enabled Italy to emerge unchanged from the "red week" of March, 1914.

DECISIVE ACTIONS.

During the months which elapsed between the outbreak of war in 1914 and

Italy's entry in 1915 the influence of the King was not greatly felt. Meanwhile, however, he had clearly perceived the inevitability of Italian intervention on the side of the Allies, and, by refusing Signor Salandra's resignation in May, 1915, he performed the first of the two decisive actions of his reign, and rendered himself personally responsible for the declaration of war on Austria.

King Victor Emmanuel's life during the war is too well known to need retelling. Always with the troops, often in the front line, he became to the men who fought a personal friend rather than a figure-head, and began to embody for them the hitherto incompletely realized conception of the unity of Italy.

During the period of political bewilderment and social unrest which succeeded the Armistice, the strict respect for the Constitution which the King continued to observe did much to prevent the situation from getting wholly out of hand, and when matters reached a crisis in October, 1922, all eyes were turned to the Throne to see what would be its attitude in the face of revolution.

At this point King Victor Emmanuel took the second great decisive action of his life, and, contrary to expectation, refused to sign the order declaring martial law, thereby avoiding what must have been perilously like civil war and enabling the Fascist régime to begin on a constitutional basis.

The simplicity of tastes and the dislike of display which characterize the man who has thus known how to steer the destinies of this ancient Royal House through waters which, even if they have not been stormy, have at least been treacherous, have prevented him from taking so spectacular a part in the life of the nation as is played by the majority of European sovereigns.

Essentially a soldier in public life, he is in private life a distinguished scholar with a passion for numismatics. Any regret that may be felt that he does not appear more often among his people with the pageantry usually attendant on sovereigns is, however, amply made up for by the sense of gratitude which is felt for the charitable actions which he is never tired of performing. No charitable organization appeals in vain to the generosity of the King, and on the occasions when some natural cataclysm has devastated a portion of Italy the King has ever been among the first to visit the scene of disaster and to bring courage and comfort to the afflicted. At Messina, at Avezzano, and at the eruption of Vesuvius in 1906, the presence of the King and Queen and their tireless activities for the relief of the sufferers were an example to all which will not readily be forgotten.

ITALIAN UNITY.

More important, however, than either of these considerations, in examining the

position of the King in relation to the life of Italy to-day, is the fact that he stands to the vast majority of his subjects, both by the tradition of his family and in his position as leader of the Italian Army to victory, as the symbol of Italian unity. That the action of the Crown in permitting the present Government's disregard of the Constitution is severely criticized in some quarters it were useless to deny; but the number of Italian citizens who would like to see "Italia senza Vittorio Emanuele" remains undoubtedly small. The King's jubilee, in fact, forms one of those all too rare occasions when Italians may forget their political discords and strifes and unite in expressing their homage to a King whose first care has ever been the welfare of his people. If such an occasion were to be used by any party as an opportunity for political manœuvring and speculation, it could only be regretted by all.

The Senate and the Chamber of Deputies have sent addresses to his Majesty, extolling his virtues and speaking of the national vindication and of the "Victory worthy of Rome" which have distinguished the first 25 years of his reign. The Liberal Party issued a manifesto reminding Italians that liberty is the great tradition of the Risorgimento, and saluting the King in the name of "Italy, the Constitution, and Liberty." The International Institute of Agriculture, the 20th anniversary of whose foundation by King Victor Emmanuel also falls on June 7, has also sent an address, and has requested the 71 Governments which have representatives on its board to send telegrams of congratulation to the King.

3 4 6 6 3 - 0008 - 000

The Times (London)

43981

King Victor Emmanuel.

For twenty-five years KING VICTOR EMMANUEL III. has reigned over Italy. His grandfather, whose great name he bears, was the regal symbol, at once the leader and the banner of that great movement of the Risorgimento, which made Italy independent and her many States and provinces one. On the grandson has fallen a task and a calling hardly less severe. The years of his reign have been marked by social unrest and by the terrible trial of war. Modern European movements of every kind have had a vivid reflex in the Italy that he knows, and of whose essential and changing unity he has been throughout consciously the symbol. From the social disturbances at the beginning of the century, through Liberalism, changing international relationships, the catastrophe and struggle of war, the turmoil of peace, and the wholly new Fascist experiment, KING VICTOR EMMANUEL has remained the head and the sympathetic leader of his people. It was perhaps easier for his grandfather than it is for him. A struggle for a clearly defined and limited purpose has its continual compensations by the way and its rich compensations in the hour of victory. The achievement of Italian unity was a very great reward.

That was done years ago, and the new time has come. KING VICTOR EMMANUEL III. knows the indefinite possibilities of this time and the need for affirming the fundamental unity that all these wide-ranging efforts and aspirations may for a short moment obscure. Italy is certainly one, one in its devotion to that ideal of which the Monarchy is the most striking

symbol. There is a certain loneliness on the peaks, in sight of very wide historical perspectives, and it may be that at times the KING of the new Italy is a very lonely man. Crisis follows on unexpected crisis; there is little guidance in the past; history is taking ways of its own and the existence of a parliamentary constitution does not preclude the necessity for the occasional intervention of the KING and of his original decision. There are many consolations and real encouragements. During these difficult years the KING has had full experience of the manifold capacity of his own gifted people. He is identified with the living nation as a whole, not with any of its temporary phases. The fact that he has been KING for a quarter of a century is in itself an asset for the nation. He knows more than many know who are absorbed in the controversies of the day. He is a counsellor who has a deep and very sympathetic understanding of his people's changing moods. He has often shown courage, and at no time was his sympathy for the great masses of the Italian people shown so strongly and so continually as during the trials of the war, when on the northern mountains Italy, in pain and in sacrifice, reaffirmed her claim to independent initiative in a world suddenly transformed. Such a task as that given to VICTOR EMMANUEL III. has been rarely set to a King. He has borne the brunt. He is a King, and he is a man. So far Italy, under his leadership, has come safely through very stormy seas. The honour of this accomplishment is a reassurance on this anniversary day. The Italian people disagree and are full of anxiety about many things. They rest in the deeper conception of their re-unity. They rest in the thought of the KING, whose name is a relief from controversy and who is the living symbol of their strongest aspiration.

34663 1-0009 - 000

New York Evening Post (New York)

Nr.



KING VICTOR EMMANUEL OF ITALY with Henry P. Fletcher, American Ambassador (right), leaving the American Academy in Rome after His Majesty's first visit to the institution. The King spent hours studying the work of American artists and praised it highly.

Henry Miller

3 4 6 6 3 - 0010 - W45

Hamburger Nachrichten

Nr. 526

Signatur

Datum

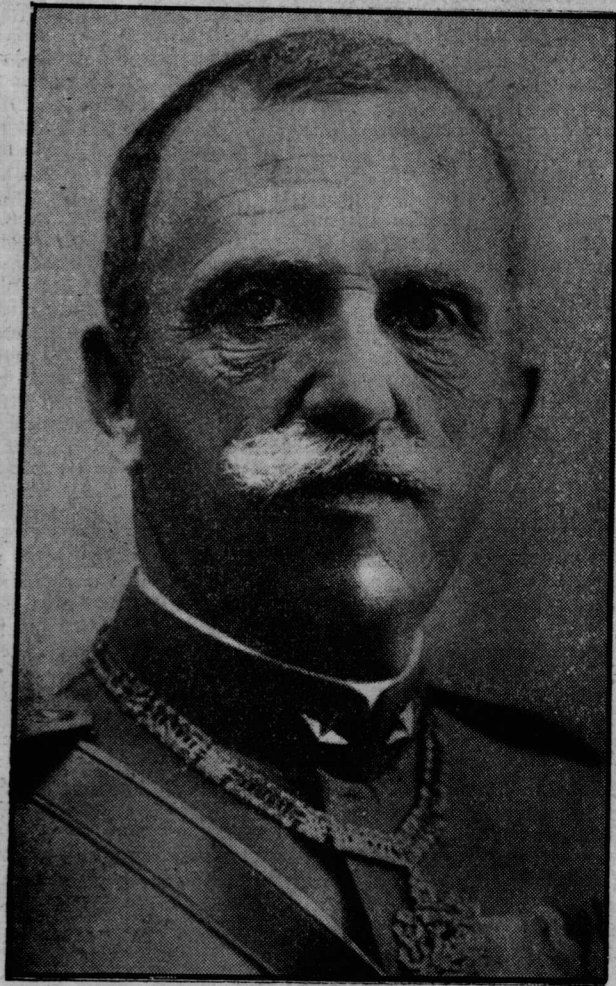
9. Nov. 1929

Viktor Emanuel III.

Zu seinem 60. Geburtstag am 11. November 1929.

Von unserm ständigen römischen Vertreter Dr. Fred. C. Willis.
Rom, Anfang November.

Der Deutsche, der heute in Italien zur Feder greift, um sich und der deutschen Öffentlichkeit über die Gestalt des Mannes Rechenschaft zu geben, der jetzt als König von Italien in sein sechzigstes Lebensjahr tritt, ist in einer sonder-



baren Lage. Denn einerseits sieht er um sich herum, wenige Tage vor dem Ereignis, nicht die geringsten Vorbereitungen es zu feiern, während doch andere Feiern hier häufiger und pomphafter als irgendwo sonst heutzutage begangen werden; aber es wäre grundfalsch, hieraus Schlüsse auf die persönliche Beliebtheit des Herrschers zu ziehen. Andererseits ist dieser Tag wohl geeignet, der deutschen öffentlichen Meinung nahezu legen, gewisse Vorurteile gegen diesen Mann, die früher gewiß nicht ohne Berechtigung

waren, im Lichte der völlig veränderten Verhältnisse zu revidieren. Es muß ausgesprochen werden, daß Viktor Emanuel III. als Mensch bei näherer Betrachtung zweifellos bedeutend gewinnt; ein abschließendes Urteil über seine politische Bedeutung wäre, bei einem Lebenden an sich schon immer lückenhaft, bei einem Monarchen, der morgen vielleicht vor noch größere Entscheidungen gestellt sein kann, als ihm bisher begegnet sind, zweifellos verfrüht.

Wer sich heute, ohne das neue Italien aus längerer täglicher Erfahrung zu kennen, aus den Zeitungen und aus Gesprächen mit Italienern ein Bild von diesem König machen wollte, wie es gewisse amerikanische Sonderkorrespondenten gern tun, würde sich bald in großen Widersprüchen verwirren. Der Herrscher, wie ihn der Faschismus dem Volke zeigt, ist ein ganz anderer als wie ihn die Nichtfaschisten sehen, und noch anders wird ihn der Ausländer sehen, der in seinem Urteil nicht durch innenpolitische Momente beeinflusst wird.

Mussolini hat in seiner diesjährigen Botschaft an das „faschistische Volk“ zum Jahrestag des Marsches auf Rom dem König gehuldigt, der „uns am 28. Oktober 1922 entgegenkam“; der Duce ist damit bis zum heutigen Tage dem treugeblieben, was er damals, eine Woche vor der Revolution, in Udine seinen erstaunten Männern entgegenhielt: „Ich denke, daß der Regierungswechsel vor sich gehen kann, ohne daß die Monarchie davon berührt wird, soweit diese sich nicht dem Faschismus widersetzt.“

Ob immer auch die Haltung des Königs in jenen Tagen, die schließlich Sein oder Nichtsein der Casa Savoia bedeuteten, von Anfang an so fest gewesen ist, wie man es seither offiziell dargestellt hat (man lese darüber die deutschen Darstellungen, besonders bei Mannhardt und Ludwig Bernhard, nach); König und Duce haben sich seitdem wenigstens äußerlich ununterbrochen den Rücken gegenseitig gedeckt. Viktor Emanuel hat, soweit es die Öffentlichkeit erkennen konnte, zu allem, was Mussolini tat, geschwiegen, und dieser wieder hat keine Gelegenheit vorübergehen lassen, seine Königstreue öffentlich zu unterstreichen, und hat sich nie von Strömungen im Faschismus mitreißen lassen, die teils den Mazzinischen Traum der Republik Italien verwirklichen, teils die Nebenlinie Aosta, die offen mit den Schwarzhemden sympathisiert und vielen äußerlich repräsentabler erscheint, auf den Thron setzen wollten. Es ist hier nicht der Ort, alle die Geschichtchen nachzubeten, aus denen interessierte Leute eine tiefgehende Abneigung zwischen den beiden zu beweisen suchen; Tatsache ist wohl, daß das Verhältnis über eine korrekte Höflichkeit nie hinausgekommen ist und daß beide vermeiden, sich gemeinsam öffentlich zu zeigen. Andererseits ist nicht zu leugnen, daß der Faschismus das an sich tief wurzelnde monarchische Gefühl im Volke eifrig, wenn auch vielleicht etwas äußerlich, pflegt und um den König sogar oft einen Legenden-

wenden!

haften Glorienschein erstrahlen läßt. Er wird zum Re vittorioso, zum Re soldato gestempelt (König Humbert hieß der Re buono, Viktor Emanuel II. der Re galantuomo); er soll in den dunklen Tagen nach Karfreit darauf bestanden haben, den Piave zu halten, während Foch den Rückzug bis zum Mincio und Gardasee empfahl. Er wird den Schwarzhemden und der Jugend als der Monarch vorgestellt, der weise erkannte, daß das Wohl und die Größe der Nation (die immer wiederkehrende Floskel heißt: „Die unfehlbaren Geschicke des Vaterlandes“) am besten bei der siegreichen Schützengrabengeneration aufgehoben sind. Wenn beide noch dreißig Jahre leben, könnte man annehmen, daß dieser Zustand noch mindestens ebenso lange anhalten wird.

Ganz anders steht natürlich der nicht faschistische Teil der Bevölkerung zu diesem König; obwohl es nach der offiziellen Lesart solche Leute ja überhaupt nicht geben soll, wird es vielleicht richtig sein, sie in solche einzuteilen, die die Monarchie ebenso bekämpfen oder ablehnen wie den Faschismus (und dann, wie der Brüsseler Attentäter, ihren Haß sogar gegen einen Königssohn richten, der selbst nach der Meinung vieler recht wenig vom Faschismus wissen will), und in solche, die vom Königtum die Befreiung vom Faschismus erhoffen. Dabei muß vom Klerus und der Kurie gesprochen werden. Die hohe Geistlichkeit hat bei der Ausöhnung zwischen Quirinal und Vatikan, die Mussolini so energisch betriebe hat, eine bedeutende Rolle gespielt. Obwohl der König nach einer vielgehörten Version als liberal erzogener Mensch kein besonders starkes Interesse an dieser Entwicklung gezeigt haben soll, sie aber, wie so vieles andere in seiner dreißigjährigen Regierung nicht gehindert hat, so wird man heute, kaum ein halbes Jahr nach dem Lateranischen Vertrag, doch eher sagen müssen, daß die Kirche wohl mit dem Haus Savoyen Frieden gemacht hat, nicht aber mit dem Faschismus, dem sie doch gerade in letzter Zeit mehr als eine herbe Überraschung bereitet hat, so daß die Zukunft in dieser Hinsicht (besonders im Fall einer neuen Papstwahl) als völlig ungeklärt gelten muß. — Von Vertretern der aufgelösten politischen Parteien des liberalen Regimes kann man zuweilen die Ansicht hören, daß „das ganze Unglück“ mit dem Faschismus nicht gekommen wäre, wenn der König seinerzeit die bolschewistische Welle mit der Staatsgewalt radikal bekämpft hätte. Wenn dieser Ideengang auch für die italienischen Verhältnisse heute müßig geworden ist (und die Attentatskampagne der Fuorusciti im Auslande bringt sie auch ohne Zutun der Faschisten um die Sympathien des Volkes), so ist es doch für andere Länder, die vom Bolschewismus bedroht sind, äußerst lehrreich zu sehen, daß, wenn es dem Staat an Energie oder an Mitteln fehlt, die Anarchie zu bekämpfen, der gesunde Teil der Nation unausbleiblich handelnd eingreifen wird.

Bei alledem wird immer wieder versichert, daß die oft stürmisch begeisterten Kundgebungen für den König, namentlich im Süden Italiens, zu gutem Teil der Ausdruck verborgener Abneigung gegen den Faschismus seien, wobei wir nicht in den Fehler jener Amerikaner verfallen wollen, die eifrig ausrechnen, ob in den Schaufenstern und Oysterien mehr Bilder des Königs oder des Duce (in Amtsräumen sind beide vorgeschrieben!) zu sehen sind, oder unter den üblichen bunten Zetteln an den Häusermauern mehr solche mit: Evviva il Re! oder mit: Evviva il Duce!

Wenn von dem letzten Zaren erzählt wurde, sein höchster Wunsch sei gewesen, als einfacher Landadelmann zu leben, so kann das mit gutem Grund auch von Viktor Emanuel III. gesagt werden. Unzeremonielle Schlichtheit ist der herrschende Grundzug seines Wesens, den auch nicht-monarchische Beobachter oft anerkannt haben; sein liebster Aufenthalt während des größten Teils des Jahres ist das keineswegs großartige Gut San Rossore bei Pisa. Dort liebt er viel, ordnet seine Münzensammlung und geht ab und zu auf die Jagd; verlangt irgendein Ereignis sein Hervortreten, so ist es bemerkenswert, wie königlich, trotz der kleinen Figur, seine Erscheinung sein kann. Das Fehlen jeder Pose fällt unter Südländern besonders auf.

Bestimmte Neigungen in der internationalen Politik hat man — so merkwürdig es klingt — an diesem Herrscher nicht feststellen können; er hat vielleicht in seiner ruhigen Art Kaiser Wilhelm II. nicht besonders geliebt und dem Wiener Hof den Korb, den er sich als junger Prinz dort holte, nicht ganz vergessen können, aber zu den fanatischen Feinden Deutschlands vom Schlage Eduards hat er, das muß heute gesagt werden, nie gehört, wenn es auch töricht war, von ihm zu erwarten, er werde sich uns zuliebe der übermächtigen Strömung entgegenstemmen, die lange vor dem Kriegeausbruch Italien auf die Seite unserer Gegner zog. Der italienische Hof ist einer der ersten gewesen, wo Deutsche wieder nach 1918 mit unbefangener Liebenswürdigkeit — oft mit mehr als dieser — empfangen wurden. Man erinnert sich der Begegnung des Königs mit den deutschen Reichsministern auf der Konferenz von Genua 1922, und eben erst erschien in seinem Auftrage ein königlicher Prinz am Sarg des Fürsten Bülow, während ein Vertreter der Regierung Mussolinis dort nicht gesehen worden ist! 1926 gab er seine Tochter dem protestantischen Prinzen von Hessen, der seitdem dauernd am Hofe lebt und mit dem Kronprinzen eng befreundet ist.

Bedenkt man die delikateten Verhältnisse, unter denen König Viktor Emanuel III. auf seinem Posten steht, so wird man ihm das Zeugnis nicht versagen können, daß er ihn, wenn auch vielleicht weniger mit Temperament, so doch jedenfalls mit mehr Takt und Geschick ausgefüllt hat als mancher andere.

3 4 6 6 3 - 0011 - 0 0 0

Frankfurter Zeitung (Frankfurt a. Main)

Nr. **148**

Rom, 23. Febr. (United Press): Der italienische König mußte sich, wie erst jetzt bekannt wird, am Donnerstag einer Operation wegen eines Bruchleidens unterziehen. Die Operation wurde von Professor Bastianelli, einem der führenden Ärzte Italiens, erfolgreich durchgeföhrt.

3 4 6 6 3 - 0012 - BEC

Corriere della Sera (Mailand)

Nr. 169

La raccolta numismatica del Re Come nacque e come si sviluppò

Roma, 16 luglio, notte.

Si compiono ora cinquant'anni dall'epoca in cui Vittorio Emanuele III, allora appena dodicenne, iniziava quella raccolta di monete che è oggi celebre in tutto il mondo. La *Rassegna Numismatica* ha dedicato all'avvenimento un suo numero speciale che contiene, fra l'altro, un prezioso autografo del Sovrano, la riproduzione in facsimile dei primi due periodi di un componimento scolastico che il Principe di Napoli stese all'età di tredici anni e nel quale raccontava appunto gli inizi della sua raccolta numismatica. Il numero contiene inoltre un plebiscito di ammirazione e di affetto al Re scienziato inviato, in occasione di questa data, da studiosi di numismatica e accademie e istituti di tutto il mondo, e una illustrazione tecnica dell'opera monumentale *Corpus Nummorum Italianorum*, che in ricchissima veste tipografica mette alla portata degli studiosi la raccolta regale che ha inciso un segno incancellabile nella storia della scienza italiana e mondiale.

«Opera, — scrive la *Rassegna Numismatica*, — che solo una grande accademia avrebbe potuto tentare e compiere, e mai un privato che non fosse un Re. E la scelta non fu compiuta a caso, ma secondo un interiore bisogno dello spirito e della mente; essa illumina così la figura del Re, dell'Italiano e dello Storico in modo indissolubile. Volendo giovare all'alta cultura e lasciarvi una traccia durevole, — scriveva il prof. Morandi che fu l'educatore del Principe di Napoli, — niente poteva meglio convenirgli di una materia che è così poco coltivata, che richiede grandi mezzi, che non lo mette nel bivio o di tacere qualche verità o di mancare a qualche riguardo impostogli dalla sua educazione».

Gli ultimi due di questi motivi, come si ricorda in un altro articolo di questa nuova rivista, figurarono nell'arguta risposta che il Principe di Napoli dette un giorno a chi gli domandava perché proprio avesse fatto oggetto dei suoi studi la numismatica.

«Quando il Principe di Napoli, — scrive la rivista, — nelle crociere per il Mediterraneo sbarcava nei porti di Grecia, delle isole e dell'Asia Minore in perfetto incognito, si attardava fra il popolo, fra i pescatori, fra i negozianti di antichità, cercando le monete genovesi e veneziane che le Signorie delle nostre Repubbliche avevano disseminato in Oriente; non era solo l'amatore che cercava i pezzi per la sua collezione, ma il Principe che andava a ritrovare le vestigia dell'italianità, a rintracciare i ricordi storici che hanno un compito suggestivo di ammaestramento, una influenza suscitatrice di energie. Quando egli, fatto tesoro della conoscenza diretta delle monete e degli studi di tanti anni, affronta la grande impresa di affidare alla stampa i risultati del suo sapere, è ancora qui l'Italiano col suo senso storico che si rende sicuro e degno continuatore della tradizione storica italiana, è ancora qui il Re d'Italia, simbolo della Patria, che esprime in questo atto la interezza del suo pensiero e della sua fede».

Ed ecco ora come il giovanissimo Principe di Napoli narrava l'origine della sua collezione di monete, ne spiegava l'ordinamento e ne illustrava poi l'importanza come sussidio alla storia.

«Tre o quattro anni fa — scriveva il Principe — ebbi per caso un soldo di Pio IX e lo serbai; poi, avutine altre, li unii al primo e di questo passo ne misi insieme una quindicina di varie specie; quindi il Re mi diede circa 70 monete di rame, che, unite a quelle che avevo prima, formarono un nucleo della mia raccolta. Il mio medagliere, messo dapprima per qualche tempo nel dimenticatoio, poi risalito in auge, seguito gradatamente ad accrescersi, finché l'11 novembre scorso il Re mi diede circa dugento altre monete, e a Natale ebbi dal Re stesso in regalo 157 medaglie pontificie da Martino V sino al 1870; e nello stesso giorno la Regina mi regalò molte monete di rame, fra le quali ne trovai talune buone: da allora in poi il mio medagliere andò sempre crescendo, tanto da raggiungere ora il numero di tremila pezzi fra monete, tessere e medaglie».

*Viktor Emmanuel, König
v. Italien*

P
Signatur.....

3 4 6 6 3 - 0013 - BEC

Datum.....1. Juni 1934.....

Kölnische Zeitung

No. 270 . .

Die französische Landwirtschaftsakademie hat
den König von Italien einstimmig zum
ausländischen Mitglied gewählt.

Viktor Emanuel, Kön. v. Ital.

Signatur

Datum 6. Nov. 1934

3 4 6 6 3 - 0014 - BEC

Völkischer Beobachter (Berlin)

Nr. 310

König Viktor Emanuel in Italienisch-Somaliland eingetroffen. König Viktor Emanuel von Italien ist im weiteren Verlauf seiner Reise zu den italienischen Kolonien auf der königlichen Yacht „Savoia“, die von dem Kreuzer „Görz“ begleitet war, in Mogadischu, der Hafen- und Hauptstadt der italienischen Kolonie Somaliland, eingetroffen.

Signatur

Datum

1. Sep. 1934

3 4 6 6 3 - 0015 - BEC

Berliner Tageblatt

Nr. 413

Reise Viktor Emanuels III. nach Paris?

Pariser Ankündigungen über Auslandsreisepläne

Drahtmeldung unseres Korrespondenten

PARIS, 1. September.


Einer langen Besprechung zwischen Mussolini und dem französischen Botschafter de Chambrun, die gestern stattfand, wird von der französischen öffentlichen Meinung grosse Bedeutung beigelegt. Man kündigt den Besuch des italienischen Königs in Paris und den Gegenbesuch des Staatspräsidenten Lebrun in Rom an, und glaubt, dass der italienische König auch London, Brüssel und vielleicht auch Wien besuchen werde.

Derartige Staatsbesuche waren in Italien seit langen Jahren nicht mehr üblich. Für die nächste Woche wird eine Beratung de Chambruns mit dem Unterstaatssekretär Suvich angekündigt über die Neugestaltung der französisch-italienischen Beziehungen. Vor allem soll ein

italienisch-französisches Flottenabkommen

erörtert werden, das noch vor der allgemeinen Flottenkonferenz des Jahres 1935 abgeschlossen werden soll. Der Besuch Barthous in Rom wird für die zweite Hälfte des Monats Oktober angekündigt und vorher soll der südslawische König nach Paris kommen. Diese Reise war bisher erst für den Winter erwartet worden und dürfte demnach beschleunigt werden.

Kaiser Emmanuel, König
v. Italien

Signatur 

Datum 5. Okt. 1934

3 4 6 6 3 - 0016 - BEC

Berliner Tageblatt

Nr. 470

Italiens König besucht Somaliland

Drahtmeldung unseres Korrespondenten

ROM, 4. Oktober.

Die bevorstehende Reise des Königs von Italien nach Somaliland wird nun in Einzelheiten bestätigt; der Kolonialminister de Bono wird den König begleiten. Die landwirtschaftliche und allgemein wirtschaftliche Entwicklung der grossen Kolonie soll studiert werden. Der König wird Anfang Dezember zurückkehren. Auf diesen Termin ist deshalb auch die grosse Tauffeierlichkeit für die neugeborene Prinzessin Maria Pia verschoben worden.

3 4 6 6 3 - 0017 - BEC

Le Temps (Paris)

Nr. 26698

Le roi en Somalie

Le roi d'Italie accomplira prochainement en Somalie un voyage qui sera la consécration de ceux qu'il a déjà entrepris dans d'autres parties du domaine colonial italien. En mai 1928, en effet, Victor-Emmanuel III, accompagné de nombreux sénateurs et députés, se rendit pour la première fois en Tripolitaine. En octobre 1933, à l'occasion du cinquantenaire de l'Italie en Afrique, il visita l'Erythrée. Cette fois-ci, c'est le tour de la grande colonie italienne de l'océan Indien, la Somalie.

Le voyage se déroulera à bord du yacht *Savoia*, qui vient de subir les derniers préparatifs à la Spezzia. Le souverain sera accompagné du ministre des colonies, le général de Bono. Il se rendra d'abord à Catane, pour présider à la célébration du cinquième centenaire de cette université.

Le 21 octobre, le *Savoia*, escorté d'un navire de guerre, mettra le cap sur le canal de Suez. La traversée jusqu'en Somalie durera douze jours, avec deux brefs arrêts à Port-Saïd et à Aden. Selon l'état de la mer, le souverain débarquera à Mogadiscio, capitale de la colonie, ou quelque peu plus au sud, au port de Merca. Le retour étant prévu pour la fin de novembre, le séjour dans la colonie durera approximativement deux semaines. Victor-Emmanuel III visitera les contrées les plus importantes de la colonie, sans oublier le village « Duc-des-Abruzzès », fondé par son cousin, feu Louis de Savoie, au centre d'une magnifique exploitation agricole de 25.000 hectares.

La Somalie prépare des fêtes solennelles en l'honneur du roi. Une battue à l'éléphant est prévue, le long des rives du Djuba. Le souverain sera de retour en Italie pour participer au baptême de la petite princesse Maria-Pia de Savoie. Cette cérémonie devait précédemment avoir lieu le 18 octobre; elle a été renvoyée aux premiers jours de décembre, dans l'attente du retour du roi.

Le voyage de Victor-Emmanuel III en Somalie souligne une fois de plus l'importance toute spéciale que l'Italie attache à ses possessions de la mer Rouge et de l'océan Indien, comme base de pénétration politique et économique dans le continent noir. Comme nul ne l'ignore, l'Italie envisage un grand effort colonial en cherchant politiquement à s'assurer tous les avantages qui sont dans le domaine des possibilités.

On sait, d'autre part, l'importance particulière que l'Italie attribue aux relations avec l'Abyssinie. C'est là un thème qui revient fréquemment dans les colonnes de la presse italienne. A cet égard, il convient de signaler que le voyage du roi se déroule après qu'un communiqué officiel a relevé l'amélioration des rapports italo-abyssins. Le représentant de l'Ethiopie à Rome vient, à son tour, d'affirmer, au cours d'une interview, que le Négus n'a jamais songé à devenir ennemi de l'Italie. Il a démenti le bruit selon lequel son pays s'armerait contre les colonies italiennes, au grand dam des bons rapports entre les deux nations. Quoi qu'il en soit, ce qu'il convient de souligner, à propos du voyage du roi en Somalie, c'est le rayonnement toujours plus grand, plus complet, des influences morales et économiques de l'Italie dans l'Afrique orientale.

La volonté de Rome est de transformer rapidement ses deux colonies de la mer Rouge et de l'océan Indien en des instruments de richesse, d'expansion et de puissance. De gros efforts sont dirigés vers ce but, et c'est là l'un des phénomènes les plus profonds de l'histoire coloniale d'après guerre.

3 4 6 6 3 - 0018 - BEC

Kölnische Zeitung

Nr. 2 3 8 - - -

Abessinien's neuer Kaiser

Viktor Emanuel III.

dnb Rom, 10. Mai.

Der italienische Regierungschef hat am Samstagabend vom Palazzo Venezia aus dem italienischen Volk verkündet, daß der König von Italien den Titel eines Kaisers von Abessinien annimmt und daß sämtliche Gebiete und Volksstämme des abessinischen Kaiserreichs unter die volle und uneingeschränkte Souveränität Italiens kommen.

Mussolinis Proklamation

Die Rede, mit der Mussolini am Samstagabend vom Balkon des Palazzo Venezia die uneingeschränkte Souveränität Italiens über Abessinien proklamierte, hat folgenden Wortlaut:

Offiziere, Unteroffiziere und Soldaten aller bewaffneten Streitkräfte in Afrika und in Italien, Schwarzhemden der Revolution, Italiener und Italienerinnen des Vaterlandes und in der Welt, hört mich an!

Mit den Entschlüssen, die wir in wenigen Minuten kennen werden und die vom Faschistischen Großrat gebilligt wurden, vollendet sich ein großes Ereignis. Das Schicksal Abessinien's wird heute, am 9. Mai, im vierzehnten Jahre der faschistischen Ära, besiegelt. Alle Knoten wurden von unserm Schwert zerhauen. Der faschistische Sieg bleibt in der Geschichte des Vaterlandes erhalten. Italien hat endlich sein Imperium! Und zwar das faschistische Imperium, denn es trägt die untrüglichen Zeichen des Willens des römischen Viktorenbündels. Dies war das Ziel, auf das durch vierzehn Jahre alle Kräfte der italienischen Nation hindrängten und das zu erreichen sie strebten: ein Kaiserreich des Friedens. Denn Italien will den Frieden für sich und für die andern und greift zum Kriege nur, wenn es von feindlichen Mächten dazu gezwungen wird. Ein Kaiserreich der Zivilisation und der Humanität für alle Stämme Abessinien's, weil das die Mission Roms ist und weil das der Wille Roms ist, der die Völker

seinem Schicksal entgegenführt. So gebietet es das Gesetz unsrer Geschichte.

Vor uns öffnet sich jetzt eine breite Bresche in die Zukunft. Ich rufe es euch zu: Das Land Abessinien und die Stämme Abessinien's stehen von heute an unter der unumgeschränkten Herrschaft des italienischen Reiches. Der Titel Kaiser von Abessinien wird vom König von Italien angenommen.

Königliche Offiziere und Unteroffiziere in Afrika und in Italien, Schwarzhemden, Italiener und Italienerinnen! Das italienische Volk hat sich in seinem Kampf sein Kaiserreich selbst geschaffen.

Es wird es in seiner Arbeit erhalten, und es wird es gegen jedweden Feind mit den Waffen verteidigen. In dieser hehren Gewißheit erhebt, Legionäre, eure Abzeichen, eure Dolche und eure Herzen, um nach fünfzehn Jahrhunderten das Wiedererscheinen des Kaiserreichs auf den schicksalhaften Hügeln Roms zu grüßen. Werdet ihr seiner wert sein? (Die Menge bricht in ein gewaltiges Ja aus.)

Dieser Ruf ist wie ein heiliger Schwur, der euch vor Gott und vor den Menschen auf Leben und Tod verpflichtet. Schwarzhemden, Legionäre! Grüßt den König!

Die Dekrete über die Zukunft Abessinien's

Der Faschistische Großrat und der italienische Ministerrat haben folgende Dekrete gebilligt, die noch im Laufe der Nacht vom König von Italien unterzeichnet worden sind. Die Dekrete haben folgenden Wortlaut:

„Wir, Viktor Emanuel III., durch die Gnade Gottes und den Willen der Nation König von Italien, haben angesichts der Dringlichkeit und absoluten Notwendigkeit,

diese Maßnahmen zu treffen, nach Anhören des Faschistischen Großrats und des Ministerrats auf Vorschlag des Regierungschefs folgendes dekretiert:

Artikel I. Die Gebiete und die Volksstämme, die dem abessinischen Kaiserreich angehörten, werden unter die vollständige Souveränität des italienischen Königreichs gestellt. Der Titel »Kaiser von Abessinien« wird von dem König von Italien und seinen Nachfolgern angenommen.

Artikel II. Abessinien wird durch einen Generalgouverneur regiert und vertreten, der den Titel Bizetkönig führt und von dem auch die Gouverneure von Erythräa und Italienisch-Somaliland abhängig sind. Vom Generalgouverneur und Bizetkönig von Abessinien hängen alle militärischen und zivilen Autoritäten der seiner Rechtsprechung unterstellten Gebiete ab. Der Generalgouverneur und Bizetkönig von Abessinien wird durch päpstliche

enden!

Abessinien's neuer Kaiser

Viktor Emanuel III.

dnb Rom, 10. Mai.

Der italienische Regierungschef hat am Samstagabend vom Palazzo Venezia aus dem italienischen Volk verkündet, daß der König von Italien den Titel eines Kaisers von Abessinien annimmt und daß sämtliche Gebiete und Volksstämme des abessinischen Kaiserreichs unter die volle und uneingeschränkte Souveränität Italiens kommen.

Mussolinis Proklamation

Die Rede, mit der Mussolini am Samstagabend vom Balkon des Palazzo Venezia die uneingeschränkte Souveränität Italiens über Abessinien proklamierte, hat folgenden Wortlaut:

Offiziere, Unteroffiziere und Soldaten aller bewaffneten Streitkräfte in Afrika und in Italien, Schwarzhemden der Revolution, Italiener und Italienerinnen des Vaterlandes und in der Welt, hört mich an!

Mit den Entschlüssen, die wir in wenigen Minuten kennen werden und die vom faschistischen Großrat gebilligt wurden, vollendet sich ein großes Ereignis. Das Schicksal Abessinien's wird heute, am 9. Mai, im vierzehnten Jahre der faschistischen Ära, besiegelt. Alle Knoten wurden von unserm Schwert zerhauen. Der faschistische Sieg bleibt in der Geschichte des Vaterlandes erhalten. Italien hat endlich sein Imperium! Und zwar das faschistische Imperium, denn es trägt die untrüglichen Zeichen des Willens des römischen Viktorenbündels. Dies war das Ziel, auf das durch vierzehn Jahre alle Kräfte der italienischen Nation hingedrängten und das zu erreichen sie strebten: ein Kaiserreich des Friedens. Denn Italien will den Frieden für sich und für die andern und greift zum Kriege nur, wenn es von feindlichen Mächten dazu gezwungen wird. Ein Kaiserreich der Zivilisation und der Humanität für alle Stämme Abessinien's, weil das die Mission Roms ist und weil das der Wille Roms ist, der die Völker

seinem Schicksal entgegenführt. So gebietet es das Gesetz unserer Geschichte.

Vor uns öffnet sich jetzt eine breite Bresche in die Zukunft. Ich rufe es euch zu: Das Land Abessinien und die Stämme Abessinien's stehen von heute an unter der unumgekehrten Herrschaft des italienischen Reiches. Der Titel Kaiser von Abessinien wird vom König von Italien angenommen.

Königliche Offiziere und Unteroffiziere in Afrika und in Italien, Schwarzhemden, Italiener und Italienerinnen! Das italienische Volk hat sich in seinem Kampf sein Kaiserreich selbst geschaffen.

Es wird es in seiner Arbeit erhalten, und es wird es gegen jedweden Feind mit den Waffen verteidigen. In dieser hehren Gewißheit erhebt, Legionäre, eure Abzeichen, eure Dolche und eure Herzen, um nach fünfzehn Jahrhunderten das Wiedererscheinen des Kaiserreichs auf den schicksalhaften Hügeln Roms zu grüßen. Werdet ihr seiner wert sein? (Die Menge bricht in ein gewaltiges Ja aus.)

Dieser Ruf ist wie ein heiliger Schwur, der euch vor Gott und vor den Menschen auf Leben und Tod verpflichtet. Schwarzhemden, Legionäre! Grüßt den König!

Die Dekrete über die Zukunft Abessinien's

Der faschistische Großrat und der italienische Ministerrat haben folgende Dekrete gebilligt, die noch im Laufe der Nacht vom König von Italien unterzeichnet worden sind. Die Dekrete haben folgenden Wortlaut:

„Wir, Viktor Emanuel III., durch die Gnade Gottes und den Willen der Nation König von Italien, haben angesichts der Dringlichkeit und absoluten Notwendigkeit,

diese Maßnahmen zu treffen, nach Anhören des faschistischen Großrats und des Ministerrats auf Vorschlag des Regierungschefs folgendes dekretiert:

Artikel I. Die Gebiete und die Volksstämme, die dem abessinischen Kaiserreich angehörten, werden unter die vollständige Souveränität des italienischen Königreichs gestellt. Der Titel »Kaiser von Abessinien« wird von dem König von Italien und seinen Nachfolgern angenommen.

Artikel II. Abessinien wird durch einen Generalgouverneur regiert und vertreten, der den Titel Vizekönig führt und von dem auch die Gouverneure von Erythräa und Italienisch-Somaliland abhängig sind. Vom Generalgouverneur und Vizekönig von Abessinien hängen alle militärischen und zivilen Autoritäten der seiner Rechtsprechung unterstellten Gebiete ab. Der Generalgouverneur und Vizekönig von Abessinien wird durch königliches Dekret auf Vorschlag des Regierungschefs ernannt.

Artikel III. Mit königlichem Regierungsdekret wird auf Vorschlag des Regierungschefs die Verwaltung Abessinien's festgelegt.

Fortsetzung von Seite 3

wenden



Fortsetzung von der ersten Seite

Artikel IV. Das vorliegende Dekret, das vom Tage seines Datums in Kraft tritt, wird dem Parlament zur Umwandlung in ein Gesetz vorgelegt werden. Der Regierungschef wird zur Vorlage dieses Gesetzesentwurfs ermächtigt werden.

Wir ordnen an, daß das vorliegende Dekret, das mit den Staatsiegeln versehen ist, in die amtlichen Gesetzes- und Dekreterlasse des italienischen Königreiches aufgenommen wird, und verlangen von jedem, es zu beachten und beachten zu lassen."

Angeichts der dringenden und absoluten Notwendigkeit für die Einsetzung einer Regierung von Abessinien Sorge zu tragen, wurde folgendes weitere Dekret beschloffen:

„Artikel I. Der Marschall von Italien Pietro Badoglio, Marqués del Sabotino, ist zum Generalgouverneur mit dem Titel eines Vizekönigs und mit allen Vollmachten ernannt worden.

Artikel II. Das vorliegende Dekret, das mit dem Tage der Unterzeichnung in Kraft tritt, wird dem Parlament zur Umwandlung in ein Gesetz vorgelegt werden."

Das Dekret schließt sodann mit denselben Worten, wie das erste Dekret.

Begeisterung in Rom

Die Rede Mussolinis an das italienische Volk wurde von den auf der Piazza Venezia versammelten Menschenmassen mit brausendem Beifallsruf aufgenommen. Immer wieder erschollen die Rufe: „Duce! Duce!“, „Es lebe der König!“, „Es lebe der Kaiser von Abessinien!“, „Es lebe Italien!“.

Die italienischen Nationalhymnen ertönten, in die die Menge begeistert einstimmte.

Die historische Nacht

Bereits kurz nach 9 Uhr abends ist die von Scheinwerfern hell erleuchtete Piazza Venezia erfüllt von einem dichten Gedränge auf- und niederwogender Menschenmassen. Auf den Stufen des Nationaldenkmals haben die in Rom stehenden Regimenter aller Waffengattungen Aufstellung genommen. Am Grabe des Unbekannten Soldaten steht eine verstärkte Ehrenwache. Auf dem Balkon des Palazzo Venezia ist die Parteistandarte aufgepflanzt, während von den Häusern und Palästen unzählige Tricoloren wehen.

Die historische Sitzung des faschistischen Großrats

hat pünktlich um 22 Uhr ihren Anfang genommen. Zu ihr sind sämtliche Mitglieder außer denjenigen, die in Ostafrika Dienst tun, erschienen, darunter Marschall Balbo, der heute aus Tripolis im Flugzeug eintraf, der italienische Botschafter in London, Grandi, und Minister Rojroni, der soeben von seiner Deutschlandreise nach Rom zurückkehrte. Die historischen Entschlüsse dieser Nacht wurden vor Bekanntgabe durch den Duce vom Balkon des Palazzo Venezia aus durch 21 Kanonenschüsse angekündigt. Sämtliche Theater unterbrachen ihre Vorstellungen, um durch Lautsprecher die Rede Mussolinis zu übertragen. Nach Nachrichten aus Addis Abeba wurden auch dort umfangreiche Vorkehrungen für die Übertragung der Beschlüsse des Duce getroffen.

Die Sitzung dauerte knapp 10 Minuten, die anschließende Sitzung des Ministerrats nur drei Minuten.

Mussolini hatte die „nichtfunktionsistischen“ Diplomaten eingeladen, vom Palazzo Venezia aus die historischen Beschlüsse anzuhören.

P.
Signatur *Vittorio Emanuele III*

Datum **13. Nov. 1938**

34563 - 0019 - BEC

Il Sole (Mailand)

Nr. **271**

**Gli auguri del Duce al Re Imperatore
per la ricorrenza del genetliaco di S. M.**

ROMA, 12. — Nella ricorrenza del genetliaco di S. M. il Re Imperatore, il Duce ha inviato i seguenti telegrammi:

« S. M. il Re Imperatore. Prego V. M. voler accogliere i più fervidi voti augurali che nella fausta ricorrenza del genetliaco della Maestà Vostra mi onoro esprimere a nome della Nazione, del Governo fascista e mio. Mussolini ».

« S. M. il Re Imperatore. A nome delle Forze Armate prego Vostra Maestà degnarsi accogliere, nella fausta ricorrenza odierna, i più fervidi auguri. Mussolini ».

S. M. il Re Imperatore ha così risposto:

« S. E. il Cavaliere Benito Mussolini, Capo del Governo. Alla Nazione, al Governo ed a Lei ricambio con i ringraziamenti più vivi e cordiali il gentile saluto augurale giuntomi graditissimo in questo giorno. Aff. cugino Vittorio Emanuele ».

« S. E. il Cavaliere Mussolini. La prego di esprimere alle Forze Armate tutta la mia cordiale gratitudine per il cortese messaggio augurale. Aff. cugino Vittorio Emanuele ».

Signatur.....

3 4 6 6 3 - 0020 - BEC

Datum 14. Feb. 1937

Le Temps (Paris)

Nr. 27554

ITALIE

La naissance du prince héritier

Notre correspondant particulier de Rome nous téléphone samedi matin 13 février :

La reine Hélène se trouvait, à Naples, au chevet de la princesse Marie-José du Piémont, hier après-midi, lorsque celle-ci a mis au monde un fils.

Dès que l'heureux événement fut connu, l'écu de Savoie, entouré de deux rubans blanc et bleu, fut placé à la porte du palais. En même temps, une salve de 101 coups de canons confirmait l'heureuse nouvelle et la foule, accourue sur la place du Plébiscite, improvisait une longue et enthousiaste démonstration prouvant une fois de plus combien le peuple italien est attaché à la famille royale.

L'événement avait été annoncé pour la fin du mois de février. La nouvelle a donc été, pour toute la nation, une véritable surprise. La joie est d'autant plus considérable qu'il s'agit d'un petit prince. Avec cette naissance, la continuation directe de la dynastie de Savoie est assurée. C'est pourquoi les félicitations à l'adresse des parents et des grands parents, les vœux à l'égard de la monarchie, à l'égard de l'enfant appelé à perpétuer le nom et les vertus de la maison de Savoie, sont formulés par toutes les classes de la population, par la nation unanime.

Averti par un aide de camp du roi, le Duce a fait parvenir immédiatement aux souverains, ainsi qu'au prince et à la princesse du Piémont, l'expression de la joie du gouvernement fasciste et de la nation pour l'heureux événement. Dans une dépêche adressée aux préfets, le chef du gouvernement parle, en outre, des « liens de dévotion et d'affection qui unissent l'Italie à la glorieuse dynastie de Savoie ».

Cette déclaration spontanée prouve une fois de plus l'excellence des rapports existant entre le régime et la dynastie. Le chef du gouvernement italien travaille pour l'Italie. Il part du point de vue que pour assurer à sa patrie un avenir toujours plus grand, il serait absurde de saper l'une des meilleures assises de la puissance italienne : la maison de Savoie. C'est pourquoi il s'appuie, au contraire, sur elle et se contente, en définitive, d'être devant l'histoire un grand ministre d'un roi.

Les édifices publics seront pavoisés et illuminés samedi, dimanche et lundi dans toute la péninsule. A Rome, le tricolore italien flotte déjà aux fenêtres de nombreux appartements. Le peuple italien participe à la joie de la famille royale. Il s'attend, d'ailleurs, à la large amnistie qui est de règle à la naissance d'un prince héritier.

Ajoutons que le pape n'a point manqué de faire parvenir sa bénédiction au nouveau-né et à ses parents. Dans une note spéciale, l'*Osservatore Romano* souligne la coïncidence du jour de la naissance du jeune prince avec le quinzième anniversaire du couronnement de Pie XI.

3 4 6 6 3 1 - 0021 - BEC

Frankfurter Zeitung (Frankfurt a. M.)

176

Nr.

Die „Goldene Rose“

der Königin von Italien und Kaiserin von Aethiopien überreicht.

Rom, 6. April. (DNB.) Die von Pius XI. der Königin von Italien und Kaiserin von Aethiopien verliehene „Goldene Rose“ ist am Montag nach einem Hochamt, dem das italienische Herrscherpaar mit Würdenträgern und Regierungsmitgliedern in der Schloßkapelle des Quirinals beiwohnte, von Nuntius Borgoncini Duca feierlich der Königin und Kaiserin überreicht worden. In einer besonderen Verleihungsurkunde, die der Nuntius dem Herrscherpaar überreicht hat, wendet sich Pius XI. mehrmals an den „König von Italien und Kaiser von Aethiopien“, — eine Form der Anrede, die als stillschweigende Anerkennung des italienischen Imperiums durch die Kurie gelten kann.

Signatur.....*P*.....

3 4 6 6 3 - 0022 - BEC

Datum 15. Feb. 1937

Le Temps (Paris)

Nr. 27555

ITALIE

Baptême de l'enfant royal

Notre correspondant particulier de Rome nous téléphone dimanche matin 14 février :

La cérémonie du baptême du petit prince s'est déroulée hier après-midi avec le rite sacramentel dans le palais royal de Naples. Le cardinal Ascalesi, archevêque de Naples, qui officiait, a prononcé les paroles prescrites en citant les douze noms que portera le fils du prince de Piémont : Victor-Emmanuel, Albert, Charles, Théodore, Humbert, Boniface, Amédée, Damien, Bernard, Janvier et Maria.

Si le jeune prince est appelé à régner, il portera le titre de Victor-Emmanuel IV. La presse relève que ce nom fut celui du « père de la patrie », du grand roi Victor-Emmanuel II qui réalisa l'unité italienne, et celui de Victor-Emmanuel III qui vient de conquérir un empire.

L'amnistie qui est de règle à la naissance d'un prince héritier vient d'être décrétée.

Signatur.....*P.*

Datum 13. Feb. 1937

3 4 6 6 3 - 0023 - BEC
Le Temps (Paris)
Nr. 27553

La naissance à Naples d'un prince italien

Naples, 12 février.

La princesse de Piémont a donné heureusement le jour à un enfant du sexe masculin.

C'est à 14 h. 05 que s'est produit l'heureux événement attendu à la cour d'Italie.

La nouvelle a été communiquée aussitôt au roi et à M. Mussolini, tandis que les premiers drapeaux commençaient à paraître aux balcons des maisons de Naples.

(Par téléphone, de notre correspondant particulier)

Rome, 12 février, 15 heures.

La naissance d'un prince héritier a été apprise à Rome dans le début de l'après-midi.

La nouvelle cause partout un vif enthousiasme, particulièrement dans les classes populaires, très attachées à la maison royale.

Comme on le sait, c'est la loi salique qui règle le problème de la succession au trône dans la maison de Savoie, c'est-à-dire que seuls les descendants mâles peuvent hériter du titre royal.

Jusqu'à ce jour, deux princes seulement pouvaient devenir rois d'Italie : le prince de Piémont et son cousin, le duc d'Aoste, ancien duc des Pouilles, fils d'un frère du roi Victor-Emmanuel III.

La naissance actuelle donne donc un nouvel héritier au trône.

Le fils du prince de Piémont et de la princesse Marie-José porterait, dit-on, le titre de prince de Naples, et sera baptisé Victor-Emmanuel comme son grand-père.

De grandes manifestations sont prévues dans toute l'Italie.

3 4 6 6 3 - 0024 - BEC

Le Temps (Paris)

Nr. 27798

Nouvelles clartés sur l'origine du conflit éthiopien

Le vingtième anniversaire de la conférence de Peschiera, où le roi Victor-Emmanuel fit adopter la décision d'organiser la défense italienne sur le Piave, bien que les représentants alliés se fussent montrés partisans de reculer jusqu'au fleuve Pô, sera solennellement célébré le 8 novembre prochain par une manifestation en l'honneur du souverain.

Les associations d'anciens combattants mettront en vente une carte-postale souvenir que les acheteurs seront invités à adresser au souverain avec leur signature en témoignage de reconnaissance et de dévouement.

Les journaux mettent en relief la signification de ce plébiscite national dont le roi sera l'objet.

Le *Messaggero* exalte la figure de Victor-Emmanuel III et projette incidemment de nouvelles lueurs sur l'origine du conflit éthiopien en écrivant :

Nous tous, tous les Italiens, en lui envoyant cet hommage, nous nous rappellerons également que Victor-Emmanuel, quelques semaines avant le début des provocations éthiopiennes qui amenèrent la conquête de l'empire, était en Somalie, sur la frontière extrême de la colonie, pour mettre en valeur et sanctionner par sa présence la pensée et l'action prévoyante du Duc, qui préparait l'immense entreprise.

3 4 6 6 3 - 0025 - BEC

Frankfurter Zeitung (Frankfurt a. M.)

Nr. 542

Veschiera.

Rom, Mitte Oktober.

Zum 8. November wird ein Italiener von allen seinen Landsleuten Postkarten erhalten. Millionen jener Kartengrüße werden auf seinen Schreibtisch regnen, durch die mit wenigen Worten, oft nur mit einer Unterschrift gezeigt werden soll, daß der Sender sich des Bedachten erinnert hat und mit herzlichen Wünschen seiner gedenkt. Der Empfänger dieser Karten ist König Victor Emanuel, die Absender sind alle seine Untertanen, die auf diese Weise auf Anregung der Kriegsteilnehmerverbände dem König ihre Anhänglichkeit und Ergebenheit zum Ausdruck bringen sollen. Die Karte trägt als Bild eine Reproduktion des Gemäldes, das dem König am gleichen Tage geschenkt wird und das ihn im Kreise von Orlando, Bissolati, Lloyd George, Smuts, Painlevé, Franklin-Bouillon und anderen Persönlichkeiten auf dem Kongreß von Veschiera zeigt, am 8. November des Jahre 1917. Der Reinertrag aus dem Verkauf dieser Postkarten, die jeder Italiener mit seiner Unterschrift dem König senden soll, kommt den Hilfswerken der Verbände zugute.

Die Zusammenkunft von Veschiera am Gardasee war eine interalliierte Konferenz, die nach dem Zusammenbruch der italienischen Front am Isonzo einberufen wurde. Die schwere materielle und moralische Schwächung der italienischen Armee, ihre großen Materialverluste ließen viele Italiener den Mut verlieren und die Frage aufwerfen, ob und wie der Widerstand fortgesetzt werden könnte. Erhebliche Unterstützungen durch die verbündeten Mächte erschienen unabweisbar, und in Veschiera wurde der Einmarsch der französischen und englischen Divisionen — ihre Zahl wurde auf elf erhöht — an den gefährdetsten Stellen beschlossen. In dieser für sein Land so bedrückenden Situation nun hat König Victor Emanuel, wie Lloyd George in seinen Memoiren bezeugt hat, eine eindrucksvolle Würde, Ruhe und Festigkeit an den Tag gelegt. Während manche der Staatsmänner und Fachleute der Meinung waren, der Rückzug müsse noch weiter fortgesetzt werden — Foch hielt den Rückzug bis auf Mailand für nötig, und soll beim Vortragen dieser Ansicht hinzugefügt haben: „et encore!“ — vertrat der König mit seinen Ministern die Auffassung, daß die Piavelinie standhalten werde; ihr Besitz war auch von höchster Wichtigkeit für Italien, denn ein weiteres Zurückweichen hätte die Preisgabe Venedigs bedeutet und den Rückzug der italienischen Flotte, die keine anderen Stützpunkte hatte, nach Brindisi und die Ueberlassung der ganzen nördlichen Adria an die Oesterreicher notwendig gemacht. Ohne in peinliche Entschuldigungen zu verfallen, erklärte der König die Gründe für den ungeordneten Rückstrom der italienischen Armee, in den der Rückzug ausgeartet war; er sah sie vor allem in dem Mangel an ausreichend ausgebildeten Offizieren. Die Erinnerung an die dunklen Schicksalstage Italiens hat man gewählt, um dem König, der in ihnen den Kopf oben behielt, eine plebiszitäre Treuerklärung darzubringen unter dem Motto aus einer Rede Mussolinis zum Regierungsjubiläum des Souveräns: „Er glaubte (an den Krieg), auch als viele zweifelten; er zweifelte nicht in Veschiera.“ Die Einmütigkeit, zu der Faschismus und Monarchie heute zusammengewachsen sind, könnte durch nichts deutlicher gemacht werden als dadurch, daß man den Anteil des Königs an dem hervorhebt, was der Faschismus als für sich selbst so entscheidend ansieht: am Eintritt in den Krieg und am Aushalten bis zum Ende.

Nb.

Italien
410 g 13 h

3 4 6 6 3 - 0026 - BEC

La Prensa (Buenos Aires)

Nr. 24856

EL REY VIC-
TOR MANUEL
III DE ITALIA

con su nietito, prín-
cipe Víctor Ma-
nuel de Nápoles,
hijo de los prín-
ces del Piamonte.
Esta fotografía fué
tomada a fines de
febrero último por
la reina Elena en
la real residencia
de Villa Savoia



3 4 6 6 3 - 0027 - BEC

Datum

1. Nov. 1938

Kölnische Zeitung

Nr. 552.53

Fürstenhochzeit in München

SL München, 31. Oktober.

Im engen Familienkreis fand in der Kapelle des Nymphenburger Schlosses zu München eine Fürstenhochzeit statt, die neue Verwandtschaftsbeziehungen zwischen dem italienischen Kaiserhaus und dem Haus Wittelsbach schuf. Der Herzog von Ancona, ein Verwandter des Königs und Kaisers von Italien und Sohn einer bayrischen Prinzessin, vermählte sich mit einer Enkelin König Ludwigs III. Der Vater der Braut, der Prinzessin Lucia von Bourbon, ist der ständig in München lebende Herzog Ferdinand von Kalabrien, die Mutter die Prinzessin Maria von Bayern.

Als Vertreter des italienischen Königs und Kaisers war Kronprinz Umberto zu der Hochzeit nach München gekommen. Ferner nahmen die beiden Brüder des Bräutigams und die mit dem Prinzen von Hessen verheiratete Prinzessin Mafalda an der kirchlichen Feier teil, bei der das Brautpaar kirchlich von Kardinal Faulhaber eingesegnet wurde. Ebenso sah man den frühern Kronprinzen Rupprecht und andre bayrische Prinzen unter den Gästen, sowie von italienischer Seite noch den Berliner Botschafter Attolico. Der italienische Kronprinz hat vor seiner Rückkehr dem gerade zur Feier des Jahrestages des Marsches auf Rom versammelten Fascio von München einen Besuch abgestattet, wobei er auch einige Frontkämpfer aus Abessinien und Spanien begrüßen konnte, die jetzt in Deutschland arbeiten. Weiterhin fuhr er nach Berchtesgaden und stattete dort dem Führer auf dem Berghof einen Besuch ab.

Viktor Emanuel wird König von Albanien

Die Krone durch den albanischen Nationalrat angefragt

Von unserem Berichterstatter

do. Rom, 13. 4.

In einer feierlichen Sitzung hat die verfassungsgebende Nationalversammlung in Tirana gestern (wie bereits in einem Teil der gestrigen Ausgabe gemeldet, D. Schrifttg.) die albanische Königskrone Viktor Emanuel III., dem König von Italien und Kaiser von Abyssinien, in der Form einer Personalunion angeboten.

Damit hat Albanien, das ein souveräner Staat bleibt, seine Geschichte mittels der Person des italienischen Königs unlöslich mit dem faschistischen Imperium verknüpft. Die staatsrechtliche Lösung, die die italienische Ordnungsaktion herbeigeführt hat, schlägt die Brücke über eine 2000jährige Geschichte bis zu der Eingliederung des Landes der Jünger durch Augustus in das erste römische Imperium.

Der faschistische Großrat, das höchste Organ des Regimes, ist auf heute abend einberufen worden, um über die neue Staatsform Albaniens Beschlüsse zu fassen. Der Ministerrat ist auf den 14. d. M., die Kammer und der Senat auf den 15. einberufen worden.

Die Entschließung

In dem einfachen Saal des Parlamentsgebäudes von Tirana hatten sich die 120 Vertreter aller Provinzen Albaniens gestern nachmittag um 16 Uhr versammelt, um nach einer Ansprache des Präsidenten Ypi folgende, aus vier Punkten bestehende Entschließung anzunehmen:

„1. Das bisherige albanische Regime ist abgeschafft und die von diesem Regime eingeführte Verfassung ist aufgehoben. 2. Es wird von der Nationalversammlung, die Vollmachten besitzt, eine Regierung gebildet. 3. Die Nationalversammlung erklärt, daß alle Albanier — dankbar für die von dem Duce des Faschismus für die Entwicklung Albaniens geleistete konstruktive Arbeit — beschließen, das Leben und das Schicksal Albaniens enger mit dem Leben und dem Schicksal Italiens durch Bande einer Solidarität zu verknüpfen. 4. Zwischen Italien und Albanien werden in diesem Sinne Abkommen geschlossen werden. 5. Die verfassungsgebende albanische Nationalversammlung gibt damit dem einstimmigen Willen des Volkes Ausdruck und bietet als feierliches Unterpfand für die Verwirklichung dieses Willens in Form einer Personalunion die

Krone Albaniens Seiner Majestät Viktor Emanuel III., König von Italien und Kaiser von Aethiopien, für Seine Majestät und seine königlichen Nachfolger an.“

Der Dank des Volkes

In seiner Ansprache brachte der Präsident der Nationalversammlung die Freude des albanischen Volkes über die Aufnahme in den Schutz der großen römischen Imperiums zum Ausdruck. Er sei glücklich, daß die Gefahr der Aufteilung Albaniens durch das Erscheinen der Wehrmacht des Duce und des Faschismus abgewendet worden sei. Ein Vierteljahrhundert habe gezeigt, daß Albanien unfähig sei, sich selbst zu regieren. In diesem Vierteljahrhundert sei Albanien nur in Chaos und Armut geführt worden. Die Regierenden hätten nur ihre eigene Tasche gefüllt, der Duce habe verstanden, daß sich Albanien der Auflösung näherte und habe den Appell des albanischen Volkes erhört und das italienische Heer entsandt, um Albanien zu retten. Schon lange habe Albanien mit seinem kleinen Heer und seiner Gendarmterie beschlossen, die Italiener mit offenen Armen zu empfangen.

Niemand außer einigen Briganten habe an Widerstand gedacht. Das albanische Volk habe jetzt die Hoffnung auf den Fortschritt der Nation, weil der Duce, der größer als Cäsar und Hannibal sei, in seinen Worten und seinem Handeln einen starken Charakter habe. Der Präsident der Nationalversammlung verkündete dann als die würdigste Lösung, die Albanien, das ein souveräner Staat sei, wählen könne, die Verbindung der beiden Kronen in der Person Viktor Emanuels und seiner königlichen Nachfolger. So sei die nationale Einheit und die Souveränität gesichert, und Albanien würde endlich die Organisation eines modernen Staates erhalten können.

Unter begeisterten Rundgebungen nahm dann die Versammlung, die sich erhoben hatte, durch Akklamation obige Entschließung an. Dann ergriff der neue albanische Ministerpräsident Shefket das Wort, um die Bräuterschaft Albaniens mit dem italienischen Volk zu feiern. Anschließend gab er die Namen der neuen albanischen Regierungsmitglieder bekannt, unter denen lediglich ein Kriegsminister fehlt, wie es sich aus der neuen Staatsform, der Personalunion mit dem italienischen Königshaus, ergibt.

Personalunion Albanien-Italien Die Königskrone Viktor Emanuel III. angeboten

Meldung unseres Vertreters

eh. Rom, 12. April

Die albanische Hauptstadt zeigte heute ein außerordentlich festlich bewegtes Bild. Mit den zu der konstituierenden Versammlung einberufenen Vertretern der zehn albanischen Provinzen, die teilweise im Flugzeug eintrafen, sind aus allen Teilen des Landes zahlreiche Menschen in Tirana zusammengeströmt, die Spalier bildeten, als der italienische Außenminister, der gegen 10½ Uhr auf dem Flugplatz gelandet war, sich zur Italienischen Gesandtschaft begab. Graf Ciano, der von General Guzzoni und den anderen Kommandanten des Expeditionskorps, vom italienischen Gesandten, von den Mitgliedern des vorläufigen albanischen Verwaltungsrates und von einer großen Volksmenge begrüßt worden war, empfing in der Gesandtschaft die Häupter der drei albanischen Religionsgemeinschaften, wobei ihm von dem Vertreter der katholischen und der orthodoxen Kirche sowie der muslimanischen Glaubensgemeinschaft erneut die Ergebenheit ihrer Glaubensgenossen zum Ausdruck gebracht wurde.

Um 16 Uhr begann im albanischen Parlament die Sitzung der 120 Vertreter des albanischen Volkes. Präsident Piafer Ypi verlas folgende Entschliebung, die die Erwartungen über das künftige staatsrechtliche Schicksal Albaniens bestätigt:

„Die konstituierende Nationalversammlung, die sich als Vertretung des albanischen Volkes und als Dolmetsch seines Willens am 12. April 1939 im Jahre XVII der faschistischen Ära in Tirana versammelt hat, beschließt:

1. Das in Albanien bisher bestehende Regime ist hinfällig geworden; die Verfassung als Ausdruck dieses Regimes ist abgeschafft.

2. Es wird eine Regierung gebildet, die von dieser dazu mit den nötigen Vollmachten ausgestatteten Nationalversammlung ernannt wird.

3. Die Versammlung erklärt, daß alle Albaner, eingebend des vom Duce und vom faschistischen Italien für die Entwicklung und den Wohlstand Albaniens geleisteten Aufbauperles und dankbar dafür, beschließen, das Leben und die Geschichte Albaniens enger mit Italien zu verbinden, indem sie mit ihm Bande einer immer engeren Solidarität schaffen. Abmachungen im Geiste dieser Solidarität werden nach und nach zwischen Italien und Albanien getroffen werden.

4. Die konstituierende Nationalversammlung, Dolmetsch des einmütigen Willens der nationalen

Erneuerung des albanischen Volkes und Unterpfand ihrer Verwirklichung, beschließt,

zur Herstellung einer Personalunion die Krone Albaniens S. M. Viktor Emanuel III., König von Italien und Kaiser von Äthiopien, für Seine Majestät und seine königlichen Nachfolger anzubieten.“

Nach der Verlesung, die von den Anwesenden stehend angehört wurde, brach ein stürmischer Jubel los, der sich auch auf der Straße fortpflanzte. Auch Hochrufe erschollen auf den König und Kaiser, auf Italien, auf den Duce und auf Albanien. Die Versammlung schritt dann sofort zur

Bildung der neuen Regierung,

deren Vorsitz Scheffet Berlati übernommen hat, einer der angesehensten und reichsten Männer Albaniens, der seit vielen Jahren mit Ahmed Zogu verfeindet war. Justizminister ist der bisherige Präsident des vorläufigen Verwaltungsrates und der Nationalversammlung, Piafer Ypi. Das Außenministerium übernimmt Djemil Kllino, das Finanzministerium Faizi Alizoti, das Wirtschaftsministerium Andon Beku, das Unterrichtsministerium Ernest Koliqi.

Die Nachricht von der Herstellung einer Personalunion zwischen Italien und Albanien hat in ganz Italien ungeheuren Jubel ausgelöst. Mussolini hat angeordnet, daß am 16. April ganz Italien mit italienischen und albanischen Fahnen beslagat wird. Außerdem ist zur Beratung der albanischen Entschliebung der Faschistische Großrat für morgen, Donnerstag, 13. April, 22 Uhr, der Ministerrat für Freitag, 14. April, einberufen worden, während, wie schon bekanntgegeben, die Faschistische Kammer und der Senat am 15. April zusammentreten werden.

Die Rechte und Interessen Italiens sind vollkommen durch die Einheit der Krone und dadurch gesichert, daß, wie aus der veröffentlichten Ministerliste ersichtlich, ein albanisches Kriegsministerium nicht mehr besteht. An der Annahme der Krone durch Viktor Emanuel III. ist nicht zu zweifeln. Es ist kein Zweifel, daß der Beschluß der albanischen Nationalversammlung in den Herzen der Albaner eine offene und dankbare Zustimmung finden wird. Die Souveränität des Landes bleibt unberührt, ebenso wie Albanien auch weiterhin das schwarz-rote Banner Standerbels führen wird. Was aufhört, ist die Miswirtschaft einer kleinen Clique selbstfüchtiger feudaler Herren. Verbunden mit dem mächtigen faschistischen Imperium geht nunmehr Albanien einer glücklichen Zukunft entgegen.

24. Juni 1939

Datum

3 4 6 6 3 - 0030 - BEC

Il Popolo d'Italia (Mailand)

Nr. 175 - 2

La vita di Vittorio Emanuele III

Gioacchino Volpe pubblicando questo suo *Vittorio Emanuele III* (Milano T.S.P.S., 1939, L. 12) deve certo aver pensato che nella vita di un uomo possono cadere avvenimenti tali da formare da soli un ciclo compiuto, si da poterli isolare come finiti, anche se la vita materiale dell'uomo in questione va oltre questi avvenimenti. Così è il caso dell'amato nostro Sovrano a cui la fortuna del tempo e delle cose concesse di chiudere un periodo di vita italiana e di schiuderne un altro in una successione di eventi marcati di originalità così tipica da renderli staccati nell'antecedente e nel susseguente e in tal modo poterli fissare come compiuti e da non più ripetersi.

La vita del nostro Re non è tanto cronologicamente la fine dell'Italia umbertina e l'inizio di quella vittoriana, come il periodo che attuò l'avvenimento del Fascismo il quale è un fatto nuovo a sé, senza nessun antecedente storico, senza nessuna provocazione contemporanea. Perché nella futura storia d'Italia, — è bene avvertirlo — il regno di Vittorio Emanuele III sarà l'evento del Fascismo come suo punto centrale e non la Grande Guerra, come di leggieri può apparire a noi contemporanei. Di grandi guerre ve ne furono oh se ve ne furono! e ancora ve ne saranno. Il Fascismo come concezione e attuazione di vita nazionale è nuovo affatto e di tale importanza nella ripercussione dei tempi che sarà considerato come l'inizio di un'era, che dividerà un mondo storico da un altro, ben più di quello che non abbia fatto il feudalismo, che non la Rivoluzione Francese. Noi contemporanei tutto questo non possiamo che sospettarlo, si capisce, ma il sospetto ha la vista acuta e vede sempre lontano per quanto in confuso e talvolta sproporzionato. Ed ecco perché il Volpe storico provetto e conoscitore grande del valore delle epoche prese in sé e confrontate fra loro, poté scrivere questa vita come quella di avvenimenti compiuti.

Il momento in cui Vittorio Emanuele raccoglie l'eredità paterna nel tragico frangente che tutti sanno, noi siamo abituati con poca riflessione, a immaginarlo come uno dei più torbidi, dei più incerti per l'Italia; momento di afflosciamento, di decadenza quasi. E questo stato ci piace, con una immaginazione che non è scusabile che con la spensieratezza solita delle opinioni comuni che vedono, passano via

e non si ricordano più, vederlo trascinato fino alla Grande Guerra. Le apparenze, qualche apparenza anzi, può aver creato questo inganno, ma nella verità non è così. E il valore nella prima parte del libro del Volpe, la più originale certo, sta appunto nel mostrare che non è così.

Sono belle pagine queste davvero, nelle quali con una maestria di sintesi lucida ed equilibrata si penetra in quell'ultimo decennio del regno umbertino, si fa vedere come quel tempo fosse di crisi acuta e profonda ma crisi di sviluppo piuttosto, di chiarificazione, null'affatto di smarrimento, di perdizione. Anzi è il punto in cui la Nazione si spogliava delle vecchie scorie per essere più libera nei suoi movimenti per il nuovo cammino su cui si sentiva spinta. E il Volpe vede molto bene, se non vede tutto, e sa segnalare il filo di quelle correnti poco avvertibili quando non nascoste affatto, che a un dato momento sfociarono nel grande mare della guerra e che appunto caratterizzarono la prima parte del regno del nuovo Re. Il quale è poi ancora dal Volpe portato al centro della magnifica azione guerresca e in tal modo nella celebrazione della sua sapienza e del suo coraggio assurge come a pegno di unità, di volontà e d'azione della patria tutta, sì che il Re appare quel che realmente fu, il gran capo su cui si appuntarono tutte le forze minori e da cui derivarono le direttive e gli incitamenti, sì che il convegno di Peschiera che fu il momento critico della guerra e dal quale derivò la vittoria e quindi il nuovo volto d'Italia, appare come un logico risultato di situazioni anteriori già predisposte per arrivare fin lì. L'unità d'Italia compiutasi definitivamente nella grande guerra è il Re che la fa perché egli è l'anima della Nazione.

Dopo la guerra le cose d'Italia vollero ben diversamente e furono grandi e forti e rischiose ancora più della guerra, e il Volpe ci mostra appunto l'istituto monarchico completamente adattato ai nuovi tempi e pronto a guidarli come già altre volte guidò tempi altrettanto nuovi, e la persona del Re nostro è appunto nel suo agire l'espressione di questo nuovo intendimento.

Libro dunque, questo del Volpe, oltre che di bella e variata lettura, denso di riflessioni e di constatazioni che gettano la viva luce su una storia d'Italia intesa finalmente con la coscienza dei forti perché personificata da «un forte».

I. V.

3 4 6 6 3-0031 - BEC

Frankfurter Zeitung (Frankfurt a. M.)

Nr. 3 4 9

Der König.

Das Mailänder Institut für internationale Politik veröffentlicht in der Reihe seiner politischen Schriften eine Lebensbeschreibung König Viktor Emanuels III., die der Historiker Gioacchino Volpe, Mitglied der Akademie, verfaßt hat. Die Veranstaltung einer derartigen Publikation durch das italienische Institut macht bereits deutlich, daß man im faschistischen Italien die Monarchie als eine grundlegende unter den politisch wichtigen Einrichtungen empfindet; und die Person des Verfassers bietet Gewähr, daß keine flache Eloge für den Landesvater geschrieben wurde, sondern eine historisch fundierte Arbeit.

Volpe schildert den König im Zusammenhang der italienischen Entwicklung. Er stellt ihn vor den politischen Hintergrund des Italiens, in dem Viktor Emanuel im Jahre 1900 nach der Ermordung König Humberts die Regierung antrat. Wenn jene Zeit, wie gerade die faschistischen Historiker hervorgehoben haben, durch Zerrissenheit und geistige Unsicherheit des italienischen Volkes gekennzeichnet war, so lag doch in ihrer Unruhe schon der Keim zu dem Neuen, das dann, nach der Feuerprobe des Weltkrieges, im Faschismus Gestalt gewann. Der König, der die Kontinuität durch diese ganze Zeit hindurch repräsentiert, wird dadurch gleichsam zum Sinnbild der Elemente des italienischen Lebens. Dies kann um so eher gesagt werden, als er in zwei wichtigen Augenblicken

der neueren italienischen Geschichte handelnd eingegriffen hat mit stärkerer Eigenwilligkeit, als sie notwendigerweise im Zuge der konstitutionellen Monarchie gelegen hätte. Das erste Mal war es im November 1917, als nach der Niederlage der italienischen Armee der König zu denen gehörte, die für die Fortsetzung des Widerstandes am Piave eintraten und einer Preisgabe Venedigs widersprachen. Des Königs Haltung war wesentlich dafür bestimmend, daß die Entscheidung in diesem Sinne fiel, und er ist — wie in den Erinnerungen Lloyd Georges verzeichnet ist — auf Grund dieser Entscheidung mit Selbstbewußtsein den Alliierten gegenübergetreten, um sie von der Wichtigkeit der italienischen Front zu überzeugen und ihre Hilfe mit größerem Nachdruck zu fordern. Der zweite Vorgang, bei dem die Haltung des Königs eine wichtige Wendung verursachte, war im Oktober 1922, als sich Viktor Emanuel weigerte, der Regierung Facta das Dekret über die Verhängung des Kriegszustandes auszufertigen; er machte so den Weg frei für die legale Machtübernahme durch den Faschismus. Gewiß ist es nicht allein die Monarchie, die dem heutigen Italien seine charakteristische Form gibt. Die Veröffentlichung des Mailänder Instituts ist ein Kennzeichen für den positiven Wert, den ihr der Faschismus auch nach dem durchgreifenden konstitutionellen Wandel beimißt. Nb.

Duplikat

A 35 f 4

3 4 6 6 3 - 0032 - BEC

Datum 11. Nov. 1939

Il Popolo d'Italia (Mailand)

Nr. 315 -

11 NOVEMBRE

I settant'anni del Re Imperatore



Roma 10 novembre

La Nazione italiana rivolge fervidi saluti augurali al Re Imperatore, che compie oggi il 70° anno.

Il Regno di Vittorio Emanuele III segna il più fausto periodo di ascensione dell'Italia. Quattro guerre sono vinte con folgoranti vittorie contro gli Absburgo, in Libia, in Etiopia e nella Spagna. Tre Imperi sono distrutti. Vasti territori che gli Italiani fecondano e feconderanno col loro sangue, sono sottoposti all'augusto dominio di Roma. Dopo quindici secoli la gloria dell'Impero torna a illuminare i colli fatali dell'Urbe.

Il Risorgimento aveva determinato l'ascesa del Re di Sardegna al trono d'Italia. L'era nuova aggiunge alla Corona d'Italia quella imperiale d'Etiopia e quella reale di Albania. Roma ha un nuovo prestigio di potenza.

Nel ricordo di ciò che fu compiuto, la Nazione, unanime come non mai, rivolge oggi il suo deferente pensiero al Sovrano, sicura che il domani sarà, ancora e sempre, fausto e glorioso.

Un austero rito militare sarà celebrato oggi sul Vittoriano

Roma 10 novembre

Il 70° genetliaco del Re Imperatore sarà domani celebrato a Roma con un solenne rito militare in Piazza Venezia. Vi parteciperanno i rappresentanti di tutte le Forze Armate del Presidio e della Capitale, che, con i loro vessilli e stendardi, si schiereranno di fronte all'Altare della Patria. Tutti gli ufficiali generali in servizio e in congedo non appartenenti alle prime quattro categorie potranno prendere posto sul Vittoriano nell'apposito recinto. Gli altri ufficiali dei Comandi, Corpi e Servizi della Capitale, si schiereranno ai due lati dello scalone del Vittoriano.

Ultimato per le ore 10 lo schieramento delle truppe in Piazza Venezia, le bandiere e i labari coi soli alfieri andranno a disporsi avanti alla prima linea e successivamente ascenderanno lo scalone del Vittoriano, portandosi sul ripiano della Tomba, e si schiereranno su due righe ai due lati del sacello.

Sul ripiano antistante alla Tomba del Milite Ignoto si procederà alla consegna delle ricompense al valore a un gruppo di congiunti di Caduti e di militari, concesse per operazioni di guerra.

Al termine di questa cerimonia le truppe schierate intoneranno in coro la Marcia Reale, l'Inno Giovinezza e l'Inno dell'Impero, durante i

11 NOVEMBRE

I settant'anni del Re Imperatore



Roma 10 novembre

La Nazione italiana rivolge fervidi saluti augurali al Re Imperatore, che compie oggi il 70° anno.

Il Regno di Vittorio Emanuele III segna il più fausto periodo di ascensione dell'Italia. Quattro guerre sono vinte con folgoranti vittorie contro gli Absburgo, in Libia, in Etiopia e nella Spagna. Tre Imperi sono distrutti. Vasti territori che gli Italiani fecondano e feconderanno col loro sangue, sono sottoposti all'augusto dominio di Roma. Dopo quindici secoli la gloria dell'Impero torna a illuminare i colli fatali dell'Urbe.

Il Risorgimento aveva determinato l'ascesa del Re di Sardegna al trono d'Italia. L'era nuova aggiunge alla Corona d'Italia quella imperiale d'Etiopia e quella reale di Albania. Roma ha un nuovo prestigio di potenza.

Nel ricordo di ciò che fu compiuto, la Nazione, unanime come non mai, rivolge oggi il suo deferente pensiero al Sovrano, sicura che il domani sarà, ancora e sempre, fausto e glorioso.

Un austero rito militare

sarà celebrato oggi sul Vittoriano

Roma 10 novembre

Il 70° genetliaco del Re Imperatore sarà domani celebrato a Roma con un solenne rito militare in Piazza Venezia. Vi parteciperanno i rappresentanti di tutte le Forze Armate del Presidio e della Capitale, che, con i loro vessilli e stendardi, si schiereranno di fronte all'Altare della Patria. Tutti gli ufficiali generali in servizio e in congedo non appartenenti alle prime quattro categorie potranno prendere posto sul Vittoriano nell'apposito recinto. Gli altri ufficiali dei Comandi, Corpi e Servizi della Capitale, si schiereranno ai due lati dello scalone del Vittoriano.

Ultimato per le ore 10 lo schieramento delle truppe in Piazza Venezia, le bandiere e i labari coi soli alfieri andranno a disporsi avanti alla prima linea e successivamente ascenderanno lo scalone del Vittoriano, portandosi sul ripiano della Tomba, e si schiereranno su due righe ai due lati del sacello.

Sul ripiano antistante alla Tomba del Milite Ignoto si procederà alla consegna delle ricompense al valore a un gruppo di congiunti di Caduti e di militari, concesse per operazioni di guerra.

Al termine di questa cerimonia le truppe schierate intoneranno in coro la *Marcia Reale*, l'*Inno Giovinezza* e l'*Inno dell'Impero*, durante i quali le batterie del Gianicolo tuoneranno a salve.

Saranno, poi, eseguiti il *Saluto al Re* e il *Saluto al Duce*, contemporaneamente da tutto lo schieramento.

mendenti

I reparti in armi indosseranno l'uniforme di marcia, con elmetto o copricapo speciale, e gli ufficiali nei ranghi saranno armati anche di sciabola. Le rappresentanze e gli invitati con uniforme di marcia ed elmetto.

Viktor Emanuel III.

Am Samstag begeht der König von Italien seinen siebenzigsten Geburtstag. Den größten Teil seines Lebens hat er als Herrscher gewirkt. Seitdem er im Jahre 1901 an Stelle seines verstorbenen Vaters Humbert den Thron bestieg, ist sein Land volkreicher, mächtiger und blühender geworden. Die Geschichte wird einmal feststellen, daß dieser Aufstieg Italiens nicht ohne seinen König möglich gewesen wäre.

Viktor Emanuel hat stets als streng konstitutioneller Monarch regiert. Aber der Takt, mit dem er vermieden hat, die Persönlichkeit des Herrschers zu sehr in den Tageskampf zu stellen, hat dem aufmerksamen Beobachter niemals verschleiert, daß hier eine bedeutende Persönlichkeit mit eigener Prägung und eigenem Willen wirksam gewesen ist. Viktor Emanuel ist der Sohn einer hochgebildeten Mutter, die seine Erziehung sorgfältig überwacht hat. Er hat mehr als einen Botschafter dadurch überrascht, wie fließend er sich in der Sprache des Gastes über dessen Land und seine Kultur unterhalten konnte. Er spricht acht europäische Sprachen. Sein Werk über einen wichtigen Teil der Kulturgeschichte, über die Münzkunde, ist bereits im sechzehnten Band erschienen. Die Politik des Landes hat er im allgemeinen mit den verfassungsmäßigen Instanzen abgestimmt, vor allem also mit der aus der Kammer hervorgegangenen Regierung. Wie wenig das einen Verzicht auf eigene Mitwirkung bedeutet, hat sich an drei entscheidenden Stationen der neueren Geschichte Italiens gezeigt. Die erste war die Intervention im Jahre 1915. Dann kam 1917 die Niederlage des italienischen Heeres bei Flitsch-Tolmein, die für einen Augenblick den völligen Zusammenbruch herbeizuführen schien. Viktor Emanuel war vor seiner Thronbesteigung mit Leib und Seele Soldat gewesen; jetzt warf er sich mit Entschlossenheit der allgemeinen Lähmung entgegen, half durch die Entschiedenheit seiner Entschlüsse die Front wiederherzustellen und durch ein großes Reorganisationswerk das italienische Heer kampfkraftiger zu machen, als es vor der Niederlage gewesen war. Noch einmal wurde dann im Quirinal im eigentlichen unmittelsbarsten Sinne Geschichte gemacht im Jahre 1922, als Benito Mussolini an der Spitze der Schwarzhemden auf Rom marschierte. Man schwankte in der italienischen Hauptstadt, was man tun solle; der König gab bei den Beratungen den Ausschlag und schloß das Bündnis zwischen dem Königtum und dem Faschismus, das seitdem eine neue politische Welt geschaffen und Italien zu einem Staat von hoher Bedeutung für die Weltpolitik gemacht hat.

In den dreißig Jahren seiner Regierung hat sich Italien vergrößert durch Landschaften im Norden und Nordosten, durch Inseln im Mittelmeer, durch die Kolonie in Nordafrika und durch die Angliederung zweier Staaten, des Kaiserreichs Äthiopien und des Königreichs Albanien. Nicht weniger wichtig ist die Stärkung des Staatsgedankens in einer Nation, die sehr lange einem weitgehenden Individualismus gehuldigt hat, und nicht minder auch die Anstrengungen zur Hebung der Volkswohlfahrt, von denen die Austrocknung der Pontinischen Sümpfe nur ein Beispiel ist.

Viktor Emanuel ist verheiratet mit der Königin Helena, einer geborenen montenegrinischen Prinzessin. In einem Lande, in dem die Familie eine so bedeutende Rolle spielt wie in Italien, hat die vorbildliche Ehe des Königspaares eine eminent staatspolitische Bedeutung. Die Söhne des Königs wirken im amtlichen und nationalen Leben mit, sei es im Heere wie der Kronprinz, sei es in der Verwaltung der Nebenreiche, sei es als Forschungsreisende. Eine Tochter, Mafalda, ist mit dem Prinzen Philipp von Hessen, dem Oberpräsidenten der Provinz Hessen-Nassau, vermählt.

Es ist nicht einfach Günst des Schicksals, sondern hohes eigenes Verdienst, daß Viktor Emanuel eines der volkstümlichsten Staatsoberhäupter Europas ist. Die Liebe der Nation ist stark und aufrichtig. Das bedeutet für Italien um so mehr, als im Bewußtsein von Millionen die Dynastie und der Staat fast noch identische Begriffe sind. Man muß sich erinnern, daß noch vor achtzig Jahren Italien zerrissen war und daß Herrscher aus fremden Dynastien im größten Teil des Landes regierten. Unter dem Hause Savoyen, aus einem nationalen Herrscherhause also, hat sich das italienische Volk geeinigt, unter ihm hat sich auch der weitere Aufstieg vollzogen. Viktor Emanuel ist der Träger einer Ueberlieferung, die jedem Italiener teuer ist, und er hat viel dazu getan, diese Tradition und damit die Gefühle der nationalen Zusammengehörigkeit noch stärker zu verwurzeln. Der König ist für Italien ein echtes Symbol des nationalen Lebenswillens und des Zukunftsglaubens. Italien feiert mit Recht den Geburtstag seines Herrschers als einen Feiertag jedes einzelnen mit. Um so mehr darf ein Volk, das dem italienischen so befreundet ist wie Deutschland, an diesem Tage seiner Sympathie und dem Wunsche Ausdruck geben, daß Italien noch lange die Segnungen dieses Herrschers genießen möge.

3 4 6 6 3 - 0034 - BEC

Der Neue Tag (Prag)

Nr. 216

Dramatische Thronbesteigung

Viktor Emanuel III. 70 Jahre

Seit fast vierzig Jahren steht König Viktor Emanuel an der Spitze des italienischen Staates. Es waren tragische Umstände, die ihn im Alter von 31 Jahren auf den Thron riefen. Ende Juli des Jahres 1900 kreuzte der Prinz von Neapel, wie der Titel des Kronprinzen lautete, mit seiner jungen Gattin Elena auf seiner Dampfyacht „Vela“ in den griechischen Gewässern. Das kronprinzliche Paar, einig in seinen geistigen Neigungen, las an Bord gemeinsam ein Werk über die Geschichte der Republik von San Marco in Venedig. Die Küsten und Inseln der Adria, über die jenes große Staatswesen einst seine Herrschaft ausgedehnt hatte, boten von selbst die Illustrationen dazu und ließen im Genuß der schönen Gegenwart die Vergangenheit doppelt lebendig erscheinen. Am Abend des 30. Juli näherte die Yacht von Morea kommend sich Sizilien. Der erste italienische Semaphor, der in Sicht kam, gab ein Signal, das noch zu undeutlich war, um genau erkannt zu werden, das aber wie Rückberufung



Presse-Hoffmann

erschien. Infolgedessen steuerte die Yacht näher auf die Küste zu. In der ersten Morgendämme-

zung nahm der Semaphor die Arbeit wieder auf, gab unaufhörlich Alarmsignal und forderte dringend die Bestätigung, verstanden zu werden. Endlich kam die an Bord der Yacht schon unruhig erwartete Botschaft: „!!! Schreckliches Unglück!!!“ Weiter nichts. Auf alle Anfragen immer wieder nur die zwei inhaltschweren Worte: „Schreckliches Unglück!“ Mit Voll dampf schoß die Yacht auf die kalabrische Küste zu, während das kronprinzliche Paar schweigend nebeneinander von der Kommando- brücke Ausschau hielt. Endlich kam ein Torpedoboot in Sicht, legte neben der Yacht an, und der Offizier, der an Bord kam, übergab dem Kronprinzen zwei Telegramme der Königin Margherita. Das eine meldete eine plötzliche schwere Erkrankung König Humberts, das andere forderte dringend die sofortige Rückkehr des Thronfolgers. Viktor Emanuel ließ die beiden Blätter sinken, blickte den Offizier an. Eine kurze Frage. Der Offizier antwortete nur mit einem einzigen Wort, das Viktor Emanuel zum erstenmal an sich gerichtet hörte: „Majestät ...“ So erfuhr er, daß sein Vater tot war.

Schon seit fast 36 Stunden lag König Humbert tot im Schlosse zu Monza. Drei Kugeln aus dem Revolver des Gaetano Bresci, des Mitglie- des einer anarchistischen Verschwörung, hatten seinem Leben ein Ende gemacht. Italien befand sich im Zustand ungeheurer Erregung, als Viktor Emanuel die Regierung antrat. Daß die Zustände sich in den nächsten Jahren beruhigten und festigten, lag nicht am wenigsten auch an der Person des Königs, der mit sicherer Klugheit bei größter persönlicher Zurückhaltung in den strengen Grenzen, die die italienische Verfassung ihm zog, seine hohe Aufgabe erfüllte. Was ihm die Herzen seines Volkes stets in besonderem Maße zugeführt hat, ist sein vorbildlich harmo- nisches Familienleben, das mit vier Töchtern und einem Sohn gesegnet wurde, und seine ein- fachen Neigungen und Lebensgewohnheiten. Be- kanntlich bewohnt die Königsfamilie in Rom nicht den prunkvollen Palast des Quirinal, son- dern ein kleines Nebengebäude in der Via del Quirinale. In dieser „Palazetta“, die mehr dem Heim eines vornehmen Bürgers als einem Königs- palast gleicht, ist alles auf Einfachheit und Anspruchslosigkeit zugeschnitten. Die größte Freude des Königs ist seine Münzen- sammlung, die er schon als Knabe begonnen hat und die jetzt zu einer der berühmtesten und umfangreich- sten der Welt angewachsen ist. Sie ist in meh- reren besonderen Räumen des Quirinal aufge- stellt, und der König verbringt fast täglich einige Stunden hier. Seine bedeutende Sach- kenntnis auf diesem Gebiet kommt in dem von ihm persönlich herausgegebenen Werk „Corpus

nummorum italicorum“, von dem bereits vier- zehn Bände erschienen sind, zum Ausdruck.

Die große Schicksalsfrage an Viktor Emanuel war das Emporblühen des Faschismus unter seiner Regierung. Das Grundsätzliche über die Stellung des Faschismus zur Monarchie hat Mussolini selbst in seinem grundlegenden Auf- satz „Faschismus“, für den vierzehnten Band des großen italienischen Sachwörterbuches festgelegt.

wo er schrieb: „Der Faschismus geht über den Gegensatz Monarchie — Republik hinaus, bei dem die Demokratie so lange verweilt hat.“ Aber vom König hing es ab, wie weit er den neuen Inhalt, den der Faschismus dem Staate gegeben hat, begreifen und bejahen, oder ob er sich real-

Dramatische Thronbesteigung

Victor Emanuel III. 70 Jahre

Seit fast vierzig Jahren steht König Victor Emanuel an der Spitze des italienischen Staates. Es waren tragische Umstände, die ihn im Alter von 31 Jahren auf den Thron riefen. Ende Juli des Jahres 1900 kreuzte der Prinz von Neapel, wie der Titel des Kronprinzen lautete, mit seiner jungen Gattin Elena auf seiner Dampfyacht „Vela“ in den griechischen Gewässern. Das kronprinzliche Paar, einig in seinen geistigen Neigungen, las an Bord gemeinsam ein Werk über die Geschichte der Republik von San Marco in Venedig. Die Küsten und Inseln der Adria, über die jenes große Staatswesen einst seine Herrschaft ausgedehnt hatte, boten von selbst die Illustrationen dazu und ließen im Genuß der schönen Gegenwart die Vergangenheit doppelt lebendig erscheinen. Am Abend des 30. Juli näherte die Yacht von Morea kommend sich Sizilien. Der erste italienische Semaphor, der in Sicht kam, gab ein Signal, das noch zu undeutlich war, um genau erkannt zu werden, das aber wie Rückberufung



Presse-Hoffmann

erschien. Infolgedessen steuerte die Yacht näher auf die Küste zu. In der ersten Morgendämme-

rung nahm der Semaphor die Arbeit wieder auf, gab unaufhörlich Alarmsignal und forderte dringend die Bestätigung, verstanden zu werden. Endlich kam die an Bord der Yacht schon unruhig erwartete Botschaft: „Ill! Schreck—liches Un—glück!!!“ Weiter nichts. Auf alle Anfragen immer wieder nur die zwei inhaltschweren Worte: „Schreckliches Unglück!“ Mit Voll Dampf schoß die Yacht auf die kalabrische Küste zu, während das kronprinzliche Paar schweigend nebeneinander von der Kommando-brücke Ausschau hielt. Endlich kam ein Torpedoboot in Sicht, legte neben der Yacht an, und der Offizier, der an Bord kam, übergab dem Kronprinzen zwei Telegramme der Königin Margherita. Das eine meldete eine plötzliche schwere Erkrankung König Humberts, das andere forderte dringend die sofortige Rückkehr des Thronfolgers. Victor Emanuel ließ die beiden Blätter sinken, blickte den Offizier an. Eine kurze Frage. Der Offizier antwortete nur mit einem einzigen Wort, das Victor Emanuel zum erstenmal an sich gerichtet hörte: „Majestät ...“ So erfuhr er, daß sein Vater tot war.

Schon seit fast 36 Stunden lag König Humbert tot im Schlosse zu Monza. Drei Kugeln aus dem Revolver des Gaetano Bresci, des Mitgliedes einer anarchistischen Verschwörung, hatten seinem Leben ein Ende gemacht. Italien befand sich im Zustand ungeheurer Erregung, als Victor Emanuel die Regierung antrat. Daß die Zustände sich in den nächsten Jahren beruhigten und festigten, lag nicht am wenigsten auch an der Person des Königs, der mit sicherer Klugheit bei größter persönlicher Zurückhaltung in den strengen Grenzen, die die italienische Verfassung ihm zog, seine hohe Aufgabe erfüllte. Was ihm die Herzen seines Volkes stets in besonderem Maße zugeführt hat, ist sein vorbildlich harmonisches Familienleben, das mit vier Töchtern und einem Sohn gesegnet wurde, und seine einfachen Neigungen und Lebensgewohnheiten. Bekanntlich bewohnt die Königsfamilie in Rom nicht den prunkvollen Palast des Quirinal, sondern ein kleines Nebengebäude in der Via del Quirinale. In dieser „Palazetta“, die mehr dem Heim eines vornehmen Bürgers als einem Königsplatz gleich, ist alles auf Einfachheit und Anspruchslosigkeit zugeschnitten. Die größte Freude des Königs ist seine Münzensammlung, die er schon als Knabe begonnen hat und die jetzt zu einer der berühmtesten und umfangreichsten der Welt angewachsen ist. Sie ist in mehreren besonderen Räumen des Quirinal aufgestellt, und der König verbringt fast täglich einige Stunden hier. Seine bedeutende Sachkenntnis auf diesem Gebiet kommt in dem von ihm persönlich herausgegebenen Werk „Corpus

nummorum italicorum“, von dem bereits vierzehn Bände erschienen sind, zum Ausdruck.

Die große Schicksalsfrage an Victor Emanuel war das Emporblühen des Faschismus unter seiner Regierung. Das Grundsätzliche über die Stellung des Faschismus zur Monarchie hat Mussolini selbst in seinem grundlegenden Aufsatz „Faschismus“, für den vierzehnten Band des großen italienischen Sachwörterbuches festgelegt.

wo er schrieb: „Der Faschismus geht über den Gegensatz Monarchie — Republik hinaus, bei dem die Demokratie so lange verweilt hat.“ Aber vom König hing es ab, wie weit er den neuen Inhalt, den der Faschismus dem Staate gegeben hat, begreifen und bejahen, oder ob er sich reaktionär dagegen verschließen würde. Victor Emanuel hat seine Zeit und sein Volk verstanden. Er hat sich dem neuen Geist geöffnet, und es ist ihm

Wenden

gelingen, mit Takt und Würde hinter dem großen Schöpfer und Führer des Faschismus zurückzutreten und doch zugleich seine eigene Stellung zu wahren. Gerade das macht ihn in den Augen der Italiener zu einer eigenen, bedeutungsvollen Persönlichkeit, dem die Herzen seines Volkes heute womöglich noch stärker gehören als vor vierzig Jahren.

Viktor Emanuel III

Signatur.....

P

3 4 6 6 3 - 0035 - BEC

Datum 12. Juni 1940

Frankfurter Zeitung (Frankfurt a. M.)

Nr. 294

Westeuropa
31-51 21
mollkat

**Viktor Emanuel an die italienische
Wehrmacht.**

Duplikat
Mussolini mit dem Oberbefehl betraut.

König Viktor Emanuel III. hat unter dem Datum des 11. Juni 1940 aus dem Operationsgebiet an die italienische Wehrmacht die folgende Proklamation gerichtet:

„Als Oberhaupt aller Streitkräfte zu Lande, zu Wasser und in der Luft kehre ich wie vor fünfundzwanzig Jahren in eure Reihen zurück und folge damit meinem Gefühl und den Traditionen meines Hauses.

Das Kommando der an allen Fronten operierenden Truppen übertrage ich dem Chef der Regierung, Duce des Faschismus und Erstem Marschall des Imperiums.

Mein erster Gedanke gilt euch in dem Augenblick, da ihr, indem ihr die tiefe Liebe und die völlige Hingabe an das unsterbliche Vaterland mit mir teilt, euch anschickt, zusammen mit dem verbündeten Deutschland neue schwierige Aufgaben in unerschütterlichem Vertrauen auf ihre Ueberwindung auf euch zu nehmen.

Soldaten zu Lande, zu Wasser und in der Luft, vereint mit euch wie nie zuvor, bin ich sicher, daß euer Mut und die Vaterlandsliebe des italienischen Volkes unseren ruhmreichen Waffen noch einmal den Sieg zu sichern vermögen.“

Viktor Emanuel

Signatur.....

P

3 4 6 6 3 - 0036 - BEC

Datum 30. Juli 1940

Frankfurter Zeitung (Frankfurt a. M.)

Nr. 384

Das 40. Regierungsjubiläum Viktor Emanuels.

Berlin, 29. Juli. (DNB.) König und Kaiser Viktor Emanuel hat dem Führer auf sein Glückwunschtelegramm zum 40. Regierungsjubiläum folgendes Telegramm überliefert:

„Ich danke Ihnen sehr für Ihre so herzlichen Wünsche, die ich besonders gern entgegengenommen habe. Mit gleicher Herzlichkeit übermittle ich Ihnen und dem verbündeten tapferen Deutschland die wärmsten Wünsche.“
Viktor Emanuel.“

Rom, 29. Juli. (DNB.) Der Duce hat nachstehendes Telegramm an den König und Kaiser gerichtet:

„Im Augenblick, da sich der 40. Jahrestag Ihrer glorreichen Regierung erfüllt, wünsche ich Ihnen, Majestät, zusammen mit den Meinen, daß Ihnen die wärmsten Wünsche des italienischen Volkes entgegenzuschlagen mögen. Das unter dem Zeichen des Viktorenbündels eisern zusammengeschlossene und um Sie und Ihr kgl. Haus gescharte italienische Volk ist in Jahrhunderten Zeuge und Gewißheit des Sieges gewesen und wird dies immer sein.“

Mussolini.“

Der König und Kaiser hat hierauf wie folgt geantwortet:

„Lebhaftesten Dank für Ihr freundliches Gedenken und Ihre mir von Ihnen zugegangenen guten Wünsche, die ich mit besonderer Genugtuung entgegengenommen habe. Ich möchte hier noch einmal zum Ausdruck bringen, wie sehr ich das große Werk schätze, das Sie seit 18 Jahren für unser Land in unerschütterlicher Treue zu mir und meinem Hause leisten.“
Viktor Emanuel.“

Hamburger Fremdenblatt

Nr. 207A

Victor Emanuel

Meldung unseres Vertreters

eh. Rom, 29. Juli

Nur wenigen Herrschern ist es vergönnt, die 40. Wiederkehr des Tages ihrer Thronbesteigung zu feiern, kaum einem aber, daß dieses Jubiläum am Vorabend eines großen Sieges stattfindet. Als vor 40 Jahren nach dem furchtbaren Attentat eines Anarchisten, dem König Humbert, der „gute König“, in Monza zum Opfer fiel, Victor Emanuel auf seiner Kreuzfahrt im Mittelmeer zum ersten Male mit dem Ruf „Es lebe der König!“ begrüßt wurde, da sah er sich an die Spitze eines in der Welt nur wenig angesehenen Landes gestellt. Kaum einige Jahre erst waren seit der Niederlage von Padua verflossen, die zu einem völligen Zusammenbruch italienischer Ausbreitungsbestrebungen geführt hatte. Auch dies war wiederum nur der Ausdruck einer durch Parteiwirtschaft und soziale Spannungen höchst gefährdeten inneren Lage Italiens. Ohne durch dilettantische selbstherrscherliche Handlungen die Schwierigkeiten noch zu steigern, hielt König Victor Emanuel sich streng in konstitutionellem Rahmen, stets bemüht, innerhalb der ihm gegebenen Möglichkeiten die natürlichen Machtfaktoren Italiens zu vergrößern. So galt seine besondere Fürsorge der Armee, und das Schicksal hat ihm, den das Volk „Re Soldato“ nennt, die Gunst gewährt, diese Armee stets nur siegreich heimkehren zu sehen, und so wird es, wie es in dem Glückwunschtelegramm des Führers an den König und Kaiser heißt, auch diesmal sein.

Victor Emanuel III. wird einst von den Geschichtsschreibern vor allem deshalb gepriesen werden, weil er die große Gabe besaß, die Überlegenheit des Genius anzuerkennen, den das Schicksal Italien in der Person Mussolini's geschenkt hat, der — ein seltsames Spiel des Zufalls — gerade am Tage der Thronbesteigung des Königs Geburtstag hat. Die Spannungen, die in den ersten Kampfzeiten des Faschismus zwischen der Bewegung und der Monarchie bestanden, sind längst einer vertrauensvollen Zusammenarbeit gewichen, zu der Victor Emanuel selbst den Grund legte, als er dem Ministerpräsidenten Facta die Unterzeichnung des Dekrets über den Belagerungszustand am 28. Oktober 1922 verweigerte. Im Zeichen des Viktorenbündels hat das Haus Savoyen die abessinische Kaiserkrone und die albanische Königskrone empfangen. Damit sind die Bande zwischen Dynastie und Regime nur noch fester und inniger geworden.

Es entspricht dem schlichten Wesen des Königs und Kaisers, wie dem Ernst der Zeit, daß von großen Feiern des Regierungsjubiläums Abstand genommen wurde. Auch ohne überschwengliche Festveranstaltungen weiß Victor Emanuel, daß sein Volk in allen seinen Schichten und Ständen seiner mit den herzlichsten Wünschen für eine weitere lange, glückliche und gesegnete Regierungszeit gedenkt. Der Herrscher, der den festlichen Tag als Soldat unter Soldaten begeht, nahm heute morgen an dem Requiem im Pantheon am Grab seines Vaters teil. Alle Blätter veröffentlichten in besonderer Hervorhebung das Glückwunschtelegramm des Führers, während die übrigen Glückwünsche erst morgen wiedergegeben werden.

3 4 6 6 3 - 0038 - BEC

Hamburger Fremdenblatt

Nr. 229

„König der Verräter“

Stockholm, 15. September

Auch die letzten britischen Versuche, die Befreiung Mussolinis zu bagatellisieren, haben so gut wie ganz aufgehört. In einem Londoner Bericht des „Exchange Telegraph“-Büros wird offen zugegeben, daß man in englischen Regierungskreisen empört und verärgert über diese Aktion sei. Gleichzeitig haben sich vor allem in der nordamerikanischen Presse die Angriffe auf das italienische Königshaus und vor allem auf den König Viktor Emanuel III. als einen „Verräter-König“ oder einen „König der Verräter“ vermehrt, und man zitiert in diesem Zusammenhang seine Vergangenheit in allen Einzelheiten. Der König habe 1915 den Dreierbund, 1919 auf der Friedenskonferenz die Alliierten, 1921 die Demokratie und schließlich 1943 die Faschisten verraten. Wer werde angesichts einer solchen Vergangenheit der nächste sein? Das Haus Savoyen habe in Wirklichkeit nur ein politisches Ziel, nämlich die Krone für sich selbst zu retten. Diesem Ziel werde systematisch alles andere untergeordnet.

Gleichzeitig gibt man jetzt auch italienischen Emigranten, die sich bisher stark zurückhalten mußten, in den USA freie Bahn zu Angriffen auf die italienische Monarchie, die unter allen Umständen verschwinden müsse. An Badoglio hält man zwar im Augenblick noch fest, aber im Hintergrunde scheint bereits sein Nachfolger bereitzustehen. Allgemein wird die nach Sizilien geflüchtete Regierung Badoglio lediglich als „ein Phantom“ bezeichnet. Der Umschwung in Italien, so heißt es, sei „eine der größten Pannen“ der bisherigen Geschichte des Krieges.

Viktor Emanuel
König v. Italien

3 4 6 6 3 - 0039 - BEC

Datum

~~27. Okt. 1943~~

27. Sept. 1943

Der Neue Tag (Prag)

Nr. 267

Wohin mit Viktor Emanuel?

(Eigenbericht) Lissabon, 26. September.

Nach Berichten aus Gibraltar herrscht im Hauptquartier General Eisenhowers ein verlegenes Rätselraten darüber, in welche Statistenkategorie man den landflüchtigen italienischen König und den Verräter Badoglio einreihen soll. Kurz nach ihrer Ankunft in Sizilien wurde sowohl dem landflüchtigen König als auch Badoglio von dem Leiter der anglo-amerikanischen Besatzungsbehörden erklärt, daß von der Aufrechterhaltung eines selbständigen Regierungsapparates auf Sizilien unter Leitung des Königs und Badoglios keine Rede mehr sein könne und daß ausschließlich die

Amgot-Behörden die Verwaltung der besetzten italienischen Gebiete führen würden.

Darauf wurde den Verrätern ein neuer Schlag versetzt durch die Mitteilung General Eisenhowers, daß die Entfernung der Person des Königs und Badoglios aus Sizilien angesichts der unruhigen Haltung der Bevölkerung in Betracht gezogen werden müsse. Eine Uebersiedlung nach Nordafrika sei, so heißt es in den Gibraltarberichten, aus politischen Gründen nicht möglich, da der französische Ausschuß in Algier energisch dagegen protestiert habe. Eine Ueberführung in das Londoner Emigrantenlager sei vom Foreign Office entschieden abgelehnt worden, da weder der flüchtige König von Griechenland noch der König von Jugoslawien etwas mit König Viktor Emanuel zu tun haben wollten. Schließlich sei in Erwägung gezogen worden, den italienischen König und seinen Anhang nach Kairo zu bringen. Dies sei jedoch wieder am Widerstand der ägyptischen Regierung gescheitert. Die Diskussion über den zukünftigen Wohnsitz der Verräter sei nunmehr an einem toten Punkt angelangt, so daß General Eisenhower nichts anderes übriggeblieben sei, als Viktor Emanuel und Badoglio einen „bestimmten Aufenthaltsort“ zuzuweisen, wo sie von starken angloamerikanischen Schutzkommandos überwacht würden.

Viktor Emanuel
P. König v. Italien

3 4 6 6 3 - 0040 - BEC

Datum 1. Okt. 1943

Hamburger Fremdenblatt

Nr. 245

Dank vom Hause Savoyen

Unser römischer Vertreter Egon Heymann gibt in dieser Schilderung der italienischen Schicksalstage die entscheidenden Hinweise, die das verräterische Treiben Viktor Emanuels kennzeichnen. Sie erläutern die Rolle eines Mannes, der sich gleichermaßen die tiefe Verachtung des faschistischen Italiens wie Englands und Amerikas zugezogen hat.

Entgegen der Sitte der feierlichen Nachsitzen, die um 22 Uhr begannen, trat der Faschistische Großrat zu seiner hauptsächlich von Grandi betriebenen ersten Kriegssitzung am 25. Juli schon um 17 Uhr zusammen. Der „Corriere della Sera“ hat eine zynische Schilderung veröffentlicht, die immerhin das eine Gute hatte, das Ineinandergreifen der Krise des Großrats und des militärischen Staatsstreiches der Krone zu dokumentieren. Es wurde darin nämlich ganz offen mitgeteilt, daß vom Militär schon am Nachmittag Vorkehrungen getroffen waren, die widerstandsfähigen Elemente des Faschismus zu neutralisieren. Badoglio hat deshalb diese Nummer schnell beschlagnahmen lassen...

Über die Sitzung selbst hat einer der Teilnehmer, der damalige Präsident der Königlichen Akademie, Luigi Federzoni, der einstige Führer der Nationalisten, der erst nach dem Marsch auf Rom den Weg zum Faschismus gefunden hatte, in seiner Zeitschrift „Nuova Antologia“ einige Angaben gemacht. Mussolini eröffnete mit einem umfassenden Bericht. Danach brachte Grandi seine Tagesordnung ein und verlangte namentliche Abstimmung. Roberto Farinacci und Carlo Scorza legten ebenfalls Entschlüsse vor und es begann eine leidenschaftliche Diskussion, die volle zehn Stunden dauerte. Die Gutgesinnten fühlten sich dabei sicher in ihrer Kritik, denn sie hörten aus dem Munde des Duce selbst die Versicherung, daß der König ihm erst vor kurzem seine unwandelbare Freundschaft bekräftigt hatte. Was könne ihm, so meinten sie, mit einer solchen Deckung im Rücken schon geschehen? Gegen drei Uhr morgens wurde endlich abgestimmt. Wie eine Stefani-Meldung bekanntgab, erhielt die Tagesordnung Farinaccis lediglich die Stimme ihres Verfassers; Scorza zog die seine zurück, nachdem De Bono, De Vecchi, De Marsico, Acerbo, Pareschi, Cianetti, Federzoni, Balella, Gottardi, Bignardi, De Stefani, Rossoni, Battai, Marinelli, Alfieri, Ciano, Albini und Bastianini für die Tagesordnung Grandis gestimmt hatten, gegen die sich lediglich Scorza, Biggini, Polverelli, Tringali, Frattari, Buffarini und Galbiati aussprachen. Senatspräsident Suardo enthielt sich der Stimme.

„Am folgenden Nachmittag“, fährt die Darstellung Federzonis fort, „hatte Mussolini eine Unterredung mit dem Souverän, der die Demission des Regierungschefs annahm und für dieses Amt den Marschall Badoglio ernannte.“ Die Behauptung der Demission, die auch in der um 22 Uhr 50 jenes verhängnisvollen Tages im Rundfunk ausgegebenen amtlichen Meldung steht, ist — wir wissen es heute — eine historische Fälschung. Mussolini hat nicht demissioniert wie ein parlamentarischer Ministerpräsident.

Erst später wird man erfahren, warum der Duce nicht sofort am Sonntagvormittag den König aufgesucht und ihn sowie die abtrünnigen Großratsmitglieder vor vollendete Tatsachen gestellt hat. Es scheint, daß die Verräterclique ihm aber

Dank vom Hause Savoyen

Unser römischer Vertreter Egon Heymann gibt in dieser Schilderung der italienischen Schicksalstage die entscheidenden Hinweise, die das verräterische Treiben Viktor Emanuels kennzeichnen. Sie erläutern die Rolle eines Mannes, der sich gleichermaßen die tiefe Verachtung des faschistischen Italiens wie Englands und Amerikas zugezogen hat.

Entgegen der Sitte der feierlichen Nachtsitzungen, die um 22 Uhr begannen, trat der Faschistische Großrat zu seiner hauptsächlich von Grandi betriebenen ersten Kriegssitzung am 25. Juli schon um 17 Uhr zusammen. Der „Corriere della Sera“ hat eine zynische Schilderung veröffentlicht, die immerhin das eine Gute hatte, das Ineinandergreifen der Krise des Großrats und des militärischen Staatsstreiches der Krone zu dokumentieren. Es wurde darin nämlich ganz offen mitgeteilt, daß vom Militär schon am Nachmittag Vorkehrungen getroffen waren, die widerstandsfähigen Elemente des Faschismus zu neutralisieren. Badoglio hat deshalb diese Nummer schnell beschlagnahmen lassen...

Über die Sitzung selbst hat einer der Teilnehmer, der damalige Präsident der Königlichen Akademie, Luigi Federzoni, der einstige Führer der Nationalisten, der erst nach dem Marsch auf Rom den Weg zum Faschismus gefunden hatte, in seiner Zeitschrift „Nuova Antologia“ einige Angaben gemacht. Mussolini eröffnete mit einem umfassenden Bericht. Danach brachte Grandi seine Tagesordnung ein und verlangte namentliche Abstimmung. Roberto Farinacci und Carlo Scorza legten ebenfalls Entschlüsse vor und es begann eine leidenschaftliche Diskussion, die volle zehn Stunden dauerte. Die Gutgesinnten fühlten sich dabei sicher in ihrer Kritik, denn sie hörten aus dem Munde des Duce selbst die Versicherung, daß der König ihm erst vor kurzem seine unwandelbare Freundschaft bekräftigt hatte. Was könne ihm, so meinten sie, mit einer solchen Deckung im Rücken schon geschehen? Gegen drei Uhr morgens wurde endlich abgestimmt. Wie eine Stefani-Meldung bekanntgab, erhielt die Tagesordnung Farinaccis lediglich die Stimme ihres Verfassers; Scorza zog die seine zurück, nachdem De Bono, De Vecchi, De Marsico, Acerbo, Pareschi, Cianetti, Federzoni, Balella, Gottardi, Bignardi, De Stefani, Rossoni, Battai, Marinelli, Alfieri, Ciano, Albini und Bastianini für die Tagesordnung Grandis gestimmt hatten, gegen die sich lediglich Scorza, Biggini, Polverelli, Tringali, Frattari, Buffarini und Galbiati aussprachen. Senatspräsident Suardo enthielt sich der Stimme.

„Am folgenden Nachmittag“, fährt die Darstellung Federzonis fort, „hatte Mussolini eine Unterredung mit dem Souverän, der die Demission des Regierungschefs annahm und für dieses Amt den Marschall Badoglio ernannte.“ Die Behauptung der Demission, die auch in der um 22 Uhr 50 jenes verhängnisvollen Tages im Rundfunk ausgegebenen amtlichen Meldung steht, ist — wir wissen es heute — eine historische Fälschung. Mussolini hat nicht demissioniert wie ein parlamentarischer Ministerpräsident.

Erst später wird man erfahren, warum der Duce nicht sofort am Sonntagvormittag den König aufgesucht und ihn sowie die abtrünnigen Großratsmitglieder vor vollendete Tatsachen gestellt hat. Es scheint, daß die Verräterclique ihm aber schon zu jenem Zeitpunkt die Machtmittel, Wehrmacht, Polizei, Faschistische Miliz, aus der Hand gewunden hatte. Sicher ist, daß der König noch vor Beginn der Unterredung mit Mussolini den Verhaftungsbefehl gegeben hat. Es waren ein Oberst der Karabinieri und drei Oberste der Kürassiere, die von Senise, dem wieder hervorgehobenen Chef der Polizei, beauftragt wurden. Sie wollten sich aber wegen der Tragweite eines solchen Befehls damit allein nicht begnügen, sondern verlangten die ausdrückliche Bestätigung durch den König und erhielten sie. Als der Karabinieri-Oberst auf Mussolini beim Verlassen der Villa Savoya zutrat, um den Befehl auszuführen, da herrschte ihn der Duce an: „Wenn Sie noch ein Mann von Ehre sind, so müssen Sie mich jetzt freilassen, denn ich muß zum Volk sprechen.“ Aber gerade das war es ja,

was der König und die anderen Verräter verhindern wollten. In schändlicher Weise wurde der Duce in einem Rotkreuzauto entführt und immer wieder von Ort zu Ort gebracht, bis endlich seine Befreiung gelang.

Mehr als zwanzig Jahre hatte Victor Emanuel III. alle Maßnahmen gebilligt, die Mussolini und das faschistische Regime getroffen hatten. Aus den Händen des Duce hatte er den Titel eines Kaisers von Äthiopien und eines Königs von Albanien entgegengenommen. Mit seiner Unterschrift hatte er den Gesetzen Gültigkeit verliehen, die das Bündnis mit Deutschland, den Rassenschutz, die faschistische Sozialordnung sanktionierten. Es war für den Faschismus vor allem in den ersten Jahren zweifellos eine große Hilfe, daß er von der Krone gedeckt wurde. Deshalb hat die faschistische Geschichtsschreibung dem König auch bei der Darstellung des 28. Oktober 1922 eine wesentlich günstigere Rolle zugeschrieben, als er sie in Wirklichkeit gespielt hat. Nicht die Einsicht in die ideelle Gewalt und die umwälzende Bedeutung der faschistischen Revolution haben Victor Emanuel bewogen, der Regierung Facta die Genehmigung zum angekündigten Belagerungszustand zu verweigern, sondern lediglich die Mitteilung der leitenden Militärs, daß man der Truppe gegen die anmarschierenden Faschisten nicht sicher sei. Der König fügte sich, so wie er später auch das Statut des Großrates passieren ließ, mit dem an die Stelle der Lex Salica ein Votum des Großrates bei der Regelung der Thronfolge gesetzt wurde. Zwanzig Jahre hat Victor Emanuel dann auf die Stunde der „Wiedergutmachung“, die Stunde der Rache gewartet, bis ihm — welch tragische Ironie der Geschichte! — der Faschistische Großrat selbst den Hebel zu ihrer Befriedigung in die Hand gab. Es paßt ganz zum Bilde eines solchen Mannes, daß er sich erst die Darlegungen Mussolinis anhörte, ehe er ihm kalt eröffnete, sein Nachfolger sei schon ernannt. Das war die Quittung für die Leistung eines Mannes, der Italien und den Thron vor dem anarchistischem Untergang bewahrt und auf den Weg neuer Größe geführt, der im Faschismus überhaupt ein ganz neues völkisches und soziales Ordnungsprinzip aufgestellt hatte. Es wird höchste Zeit, daß das geflügelte Wort „Dank vom Hause Habsburg“ durch ein „Dank vom Hause Savoyen“ abgelöst wird.

Was den Mitspieler Victor Emanuels angeht, so machen es Mitteilungen aus dem Freundeskreise Badoglio wahrscheinlich, daß dieser unabhängig von Grandi gehandelt hat und, gestützt auf militärische Faktoren, beim König auf Beseitigung Mussolinis gedrängt hat. Andere wollten es so darstellen, als ob auch Badoglio selbst durch seine Ernennung überrascht worden sei, was aber wenig glaubhaft ist. Dazu bedarf ein Staatsstreich doch zu eingehender Vorbereitung. Außerdem gaben ja die Beibehaltung des Generalstabschefs der Wehrmacht Ambrosio, des Generalstabschefs des Heeres Sorice und des Ministers für Kriegsproduktion Favagrossa nach dem 25. Juli aufschlußreiche Hinweise.

Pietro Badoglio, dieser verschlossene Piemontese, ist eine auch in Italien sehr umstrittene Persönlichkeit. Es fängt damit an, daß er sowohl in die schwere italienische Niederlage 1917 bei Karfreit verwickelt war (wenn er auch später, als er schon Generalstabschef war, durch eine Untersuchung „gerechtfertigt“ wurde), wie er tatkräftig bei der Organisation des neuen Widerstandes an der Piave mitwirkte. Wenn er ein Gegner des Faschismus war, so hat er es jedenfalls sehr geschickt verstanden, dies durch devote Loyalitätskundgebungen gegenüber dem Duce zu verschleiern. Es hat ihn auch nicht gehindert, von Mussolini den Titel eines Herzogs von Addis Abeba entgegenzunehmen sowie eine persönliche Apanage von jährlich einer Million Lire. Der Marschall erwies sich dabei als ein vorzüglicher Geschäftsmann, denn allein sein Haus- und Grundbesitz in Rom wird heute auf rund zwanzig Millionen Lire geschätzt. Niemand ist schließlich weniger befugt als gerade Badoglio, Vorwürfe über die mangelhafte Kriegsvorbereitung Italiens zu erheben, (die nach dem 25. Juli als „Hauptgrund“ für den Auffassungswandel der Öffentlichkeit herhalten mußte), denn kein anderer als er war bei Kriegsausbruch, bei Eintritt Italiens in den Krieg und vor allem bei der Kriegserklärung an Griechenland Generalstabschef. Seine Demission nach den ersten schweren Mißerfolgen in Albanien im Dezember 1940 kam zu spät, um ihn von der Verantwortung für das Geschehene zu entlasten.

Signatur

Datum 1. Okt. 19

3 - 0040 - BEC

mburger Fremdenblatt

Nr. 245

...des Großrates bei der Regelung der Intronisation gesetzt wurde. Zwanzig Jahre hat Victor Emanuel dann auf die Stunde der „Wiedergutmachung“, die Stunde der Rache gewartet, bis ihm — welch tragische Ironie der Geschichte! — der Faschistische Großrat selbst den Hebel zu ihrer Befriedigung in die Hand gab. Es paßt ganz zum Bilde eines solchen Mannes, daß er sich erst die Darlegungen Mussolinis anhörte, ehe er ihm kalt eröffnete, sein Nachfolger sei schon ernannt. Das war die Quittung für die Leistung eines Mannes, der Italien und den Thron vor dem anarchistischem Untergang bewahrt und auf den Weg neuer Größe geführt, der im Faschismus überhaupt ein ganz neues völkisches und soziales Ordnungsprinzip aufgestellt hatte. Es wird höchste Zeit, daß das geflügelte Wort „Dank vom Hause Habsburg“ durch ein „Dank vom Hause Savoyen“ abgelöst wird.

Was den Mitspieler Victor Emanuels angeht, so machen es Mitteilungen aus dem Freundeskreise Badoglio's wahrscheinlich, daß dieser unabhängig von Grandi gehandelt hat und, gestützt auf militärische Faktoren, beim König auf Beseitigung Mussolinis gedrängt hat. Andere wollten es so darstellen, als ob auch Badoglio selbst durch seine Ernennung überrascht worden sei, was aber wenig glaubhaft ist. Dazu bedarf ein Staatsstreich doch zu eingehender Vorbereitung. Außerdem gaben ja die Beibehaltung des Generalstabschefs der Wehrmacht Ambrosio, des Generalstabschefs des Heeres Sorice und des Ministers für Kriegsproduktion Favagrossa nach dem 25. Juli aufschlußreiche Hinweise.

Pietro Badoglio, dieser verschlossene Piemontese, ist eine auch in Italien sehr umstrittene Persönlichkeit. Es fängt damit an, daß er sowohl in die schwere italienische Niederlage 1917 bei Karfreit verwickelt war (wenn er auch später, als er schon Generalstabschef war, durch eine Untersuchung „gerechtfertigt“ wurde), wie er tatkräftig bei der Organisation des neuen Widerstandes an der Piave mitwirkte. Wenn er ein Gegner des Faschismus war, so hat er es jedenfalls sehr geschickt verstanden, dies durch devöte Loyalitätskundgebungen gegenüber dem Duce zu verschleiern. Es hat ihn auch nicht gehindert, von Mussolini den Titel eines Herzogs von Addis Abeba entgegenzunehmen sowie eine persönliche Apanage von jährlich einer Million Lire. Der Marschall erwies sich dabei als ein vorzüglicher Geschäftsmann, denn allein sein Haus- und Grundbesitz in Rom wird heute auf rund zwanzig Millionen Lire geschätzt. Niemand ist schließlich weniger befugt als gerade Badoglio, Vorwürfe über die mangelhafte Kriegsvorbereitung Italiens zu erheben (die nach dem 25. Juli als „Hauptgrund“ für den Auffassungswandel der Öffentlichkeit herhalten mußte), denn kein anderer als er war bei Kriegsausbruch, bei Eintritt Italiens in den Krieg und vor allem bei der Kriegserklärung an Griechenland Generalstabschef. Seine Demission nach den ersten schweren Mißerfolgen in Albanien im Dezember 1940 kam zu spät, um ihn von der Verantwortung für das Geschehene zu entlasten.

Als Marschall Badoglio in seiner neuen Eigenschaft als Capo del Governo, Primo Ministero di Stato am Abend des 25. Juli einem Vertreter der Deutschen Botschaft die, wie gesagt, unwahre Mitteilung einer „Demission“ des, so drückte er sich aus, „Signor Mussolini“ machte, hat er nicht weniger als dreimal versichert, der Krieg werde an der Seite Deutschlands fortgesetzt werden. Gleichzeitig aber ließ er im Innern allen jenen Kräften freiesten Lauf, die genau das Gegenteil wollten. In der nächsten Umgebung des Marschalls wurde ganz offen davon gesprochen, daß es doch auch für Deutschland am besten sei, dem „italienischen Beispiel zu folgen“. Die Maßnahmen, die der Führer „pflichtgemäß anordnete, um das Reich vor einem solchen Schicksal zu bewahren“, belehrten die Verräterclique freilich sehr rasch, daß ihre Hoffnung auf einen 25. Juli in Deutschland illusorisch war. Sie stand damit am Scheidewege; statt den Weg der Ehre zu wählen, warf sie sich dem Feind in die Arme.

In den Monaten Juli und August haben die Japaner 13 feindliche Unterseeboote versenkt.

Präsident Roosevelt forderte für die Marine einen weiteren Zusatzkredit von 700 Millionen Dollar.

Victor Emmanuel III

Signatur.....

Datum

3. Okt. 1943

3 4 6 6 3 - 0041 - BEC

New York Herald Tribune

No 35385.

Italians Urged By the King to Back Badoglio

**In Radio Plea, He Denounces
Mussolini and Germans,
Hints War Declaration**

LONDON, Oct. 2 (AP).—King Victor Emmanuel III, in a broadcast from Italy tonight, denounced the Germans as an "inhuman enemy," condemned the "illegitimate shadow government" of Benito Mussolini and appealed to the Italian people to rally to Premier Marshal Pietro Badoglio, "the interpreter of my will."

In his first direct appeal to the Italian people since the establishment of Mussolini's "Fascist republic," the King, broadcasting from Bari, in southeastern Italy, declared, "The fatherland's sacred soil must be freed as soon as possible from a secular enemy who has been unable to conceal his natural instinct of oppression and hatred."

Hinting at a possible Italian declaration of war against Germany, the King said Italian troops, the air force and navy had taken up the fight against the Germans "with renewed enthusiasm." The broadcast was recorded here by the Ministry of Information.

[At the same time Marshal Badoglio, in a press interview reported by the United Nations radio at Algiers and recorded by United States government monitors,

voiced "satisfaction" over the Allied capture of Naples and said he was happy "to see Italy and her traditional friends marching side by side in the right direction." The broadcast added that Badoglio said political participation would be extended "over a wide basis" when the Italian government is re-established at Rome.]

The King declared that "our navy, after proof of the conscientious loyalty and discipline required by the armistice, is again sailing the seas of the fatherland, with the Tricolor flying as high as ever."

He explained at the outset of his broadcast that he had gone to a "free part" of Italy with his son (Prince Humbert) and the government "in the hope of preventing more serious damage to Rome . . . the intangible capital of the fatherland."

Dispatches from Bern, Switzerland, told meanwhile of the first Rome-dated Swiss Telegraphic Agency report since the occupation of the capital, which asserted that Mussolini's proclamation of a Fascist republic had provoked little sympathy and said the working people were more concerned with economic than social questions.

Berliner Börsen-Zeitung

Nr. 468

Verräter schreit Verrat

Viktor Emanuel „an sein Volk“

BBZ Es scheint dem Repräsentanten des Hauses Savoyen daran gelegen zu sein, auch seinerseits noch zu beweisen, daß er und seine morbide Sippschaft die Verachtung der Welt in vollem Maße verdienen. In einer teils heuchlerisch-salbungsvollen, teils weinerlichen Rundfunksuade hat er das Ohr des italienischen Volkes zu gewinnen versucht, das er an den Feind verkaufte, um es dann in seiner Not im Stich zu lassen. Er will sich noch auf „geleistete Eide“ berufen, obwohl durch sein landesverräterisches Verbrechen und seine feige Flucht alle anständigen Italiener ihrer Treue- und Gehorsamspflichten automatisch enthoben worden sind. Er spricht von der Verwundung seines königlichen Herzens durch einen Bruderkrieg, den er selbst heraufbeschworen hat. Er spricht von einem „Wege der Ehre“, den man unter seiner Führung gehen solle — dieser ehrlose Betrüger, der seinem deutschen Bundesgenossen noch am 8. September ins Gesicht hinein log, an den Gerüchten von Verhandlungen zwischen ihm und den Anglo-Amerikanern sei kein wahres Wort, und der sich heute sogar von englischen Blättern sagen lassen muß, für Italiener wie ihn und Badoglio „gebe es das Wort Ehre überhaupt nicht“ („Sunday Dispatch“), oder: ihr Verhalten sei als „eine der größten Betrügereien der Geschichte“ anzu-

sehen („News Chronicle“). So kann man sich denn auch kaum noch darüber wundern, daß dieser mit Schimpf und Schande abgehalfterte Lügenkönig es fertigbringt, von einem „Verrat des Feindes“, des „alten Erbfeindes“ zu schwatzen, womit jenes Deutschland gemeint sein soll, das seinen italienischen Bundesgenossen mit allen militärischen, wirtschaftlichen, politischen Mitteln weit über seine Pflichten hinaus unterstützte und dessen Eingreifen es heute allein zu verdanken ist, daß nicht ganz Italien als willenloser Sklave den geschworenen Gegnern seiner nationalen Lebensrechte zu Füßen liegt. Als gelehriger Adept der anglo-amerikanischen Lügenköche spricht Viktor Emanuel sogar von der Aufgabe, „den heiligen Boden des Vaterlandes von der Zerstörungswut eines unmenschlichen Feindes zu befreien“, während alle Welt weiß, daß es seine neuen Freunde waren, die Italiens Städte, Kunstdenkmäler und Kirchen in Schutt und Asche legten, und daß Viktor Emanuel selbst nach dem heimlichen Abschluß des Waffenstillstandes diesen Mordbrennern noch sein Placet zu weiteren Terrorangriffen auf Neapel und Turin gegeben hat, um den schmähhlichen Verrat an deutschen Freunde und am eigenen Volke zu tarnen! „Euer König ist heute wie gestern und immer bei Euch“, schließt der Aufruf. Die Italiener werden freilich vergeblich nach ihm suchen. Die Angloamerikaner haben diesen Däumling in die Tasche gesteckt, dessen biologisches Niveau nur noch durch seinen moralischen Tiefstand unterboten wird.

Viktor Em-
manuel
König v. Italien

3 4 6 6 3 - 0043 - BEC

Datum - 8. Okt. 1943

Neue Zürcher Zeitung

Nr. 1565

Eine Botschaft König Viktor Emanuels

Lissabon, 7. Okt. (United Press) König Vik-
tor Emanuel hat an die in Portugal lebenden
Italiener eine Botschaft gerichtet, um ihnen
für ihre dem Königshause bewiesene Treue zu

denken. In der Botschaft heißt es: „In kurzer
Zeit werde ich mit der Regierung nach Rom
zurückkehren. Dies ist meine feste Ueber-
zeugung. In dieser schweren Stunde sehe ich
mich der mächtigen und freundschaftlichen Hilfe
der tapferen englisch-amerikanischen Streitkräfte
gegenüber und auch die italienischen Streitkräfte
sind ihrem Eid treu, den sie mir abgelegt haben.
Zahlreich sind ferner die Loyalitätsbezeugungen,
die mir vom italienischen Volk zugegangen sind.
Wir werden alle unsere Gegner schlagen und un-
ser Glaube wird dem Schicksal unseres Vater-
landes zum Segen gereichen.“

Der Handel mit der Villa Savoya

Italienischer Senator enthüllt dunkle Geschäfte des Exkönigs

Berlin, 24. Oktober.

Ein bezeichnendes Licht auf das Charakterbild des letzten italienischen Königs werfen gewisse Einzelheiten, die nach einer Meldung der in Berlin erscheinenden italienischen Zeitung „Il Camerata“ von dem Senator Francesco Coppola veröffentlicht werden. Coppola weist zunächst auf den chameleonartigen Wechsel in der Gesinnung Viktor Emanuels hin, der bis zum Jahre 1915 mit seinem Minister Giolitti linksliberal und Befürworter der Neutralität war, um dann mit Salandra rechtsliberal zu werden und sich für den Eintritt in den Krieg gegen seine bisherigen Bundesgenossen einzusetzen. An der Seite des Grafen Sforza war der König für den Verzicht Italiens auf alle Ansprüche, die er aufgrund seiner Verträge mit den Alliierten des ersten Weltkrieges erheben konnte. Danach wurde der Exkönig der Reihe nach am Gängelband seines Ministers Bonomi sozialistenführend und unter Nitti sogar bolschewistenführend. In der Regierungszeit Mussolinis war Viktor Emanuel dann lange Jahre stark antibritisch eingestellt, bis er endlich an der Seite des Verräters Badoglio sich vor der staunenden Welt als angeblicher anglophiler Demokrat entpuppte.

Fluchtvorbereitungen

Als im Mai d. J. die Pläne zu der Verschwörung gegen Mussolini in ihren Grundzügen feststanden, fand der König es im Einvernehmen mit seinem herzoglichen Geschäftsträger empfehlenswert, sich auch für den Fall eines möglichen Misslingens der beabsichtigten Verrates zu decken und für die erforderlichen flüssigen Mittel und für eine eventuelle Flucht zu sorgen. Zu diesem Zweck begann der Exmonarch einen grossen Teil seines Besitzes an Immobilien vorsichtig auf den Markt zu bringen. Zunächst wurde hierzu die Villa Savoya gewählt, die den Lieblingssitz des Königs darstellte, in der bekanntlich auch der Staat streich gegen den Duce zur Ausführung kam. Die Villa war in den ersten Jahren seiner Regierung von ihm zum Preise von einer Million Lire erworben worden.

Im Frühjahr d. J. begann Viktor Emanuel ein Stück von zehn Hektar aus dem Besitz dieser Villa zu verkaufen. Um keinen Verdacht zu erregen, wurde das Geschäft von Prof. Cavaonaro unter dem Mantel der grössten Verschwiegenheit getätigt.

Nach verschiedenen Unterhandlungen

wurde das Anerbieten des „Istituto Romano Per Beni Stabili“ in Rom angenommen. Diese grösste Immobilien-gesellschaft Roms bot einen Preis von 15 Millionen Lire für diese zehn Hektar. Das Angebot war kaum als seriös zu bezeichnen, da es sich um einen Teil des Besitzes der Villa Savoyen handelte, von dem höchstens zwei Hektar Profit gemacht werden konnten, da der übrige Teil auf einem steilen Berghang liegt. Als das Geschäft beinahe perfekt war, erschien ein neuer Mitspieler in der Person des Grafen

Volpi di Misurata, der den Preis auf 26 Millionen Lire zu steigern wusste. Für die phantastische Summe ging das Grundstück dann in den Besitz der „Assicurazioni General“, das Allgemeine Versicherungsinstitut in Venedig über, das die mächtigste Hochburg der jüdischen Finanz in Italien darstellt.

„Auf diese Weise“, so schliesst der Senator, „erhielt der italienische Exkönig den Lohn für seinen Verrat von der Synagoge in klingender Münze ausgezahlt.“

Vom Freimaurertempel nach St. Peter

Der Exkönig hatte seine Regierung unter den Auspizien der Freimaurerei eingesetzt, war jedoch später gern bereit, sich mit dem Papst zu versöhnen und eine kirchenfreundliche Politik zu führen. Wer jedoch den schwierigen Weg, der von den Pforten des Freimaurertempels bis zur Basilika von St. Peter führt, zurückzulegen vermag, der ist auch nicht imstande, bei der Versöhnung mit dem Vatikan stehen-zubleiben, sodass die Welt Viktor Emanuel jetzt wieder in die Arme der Freimaurerei unter Badoglio zurück-kehren sieht.

Coppola erinnert dann an die Leidenschaft des Königs für die Münzen-sammlung und stellt fest, dass Viktor Emanuel nicht nur alte Münzen mit Seltenheitswert, sondern auch sehr moderne, klingende Münzen mit Erfolg zu sammeln wusste, da die königliche Privatschatulle im Laufe der Jahre sehr beachtlich angeschwollen sei. Das hatte der König zum grössten Teil den Machenschaften seines Ministers des kgl. Hauses Aquamarone zu verdanken. Dieser, der auch bei der Vorbereitung

Der Handel mit der Villa Savoya

Italienischer Senator enthüllt dunkle Geschäfte des Exkönigs

Berlin, 24. Oktober.

Ein bezeichnendes Licht auf das Charakterbild des letzten italienischen Königs werfen gewisse Einzelheiten, die nach einer Meldung der in Berlin erscheinenden italienischen Zeitung „*Il Camerata*“ von dem Senator Francesco Coppola veröffentlicht werden. Coppola weist zunächst auf den chameleonartigen Wechsel in der Gesinnung Viktor Emanuels hin, der bis zum Jahre 1915 mit seinem Minister Giolitti linksliberal und Befürworter der Neutralität war, um dann mit Salandra rechtsliberal zu werden und sich für den Eintritt in den Krieg gegen seine bisherigen Bundesgenossen einzusetzen. An der Seite des Grafen Sforza war der König für den Verzicht Italiens auf alle Ansprüche, die er aufgrund seiner Verträge mit den Alliierten des ersten Weltkrieges erheben konnte. Danach wurde der Exkönig der Reihe nach am Gängelband seines Ministers Bonomi sozialistenführend und unter Nitti sogar bolschewistenführend. In der Regierungszeit Mussolinis war Viktor Emanuel dann lange Jahre stark antibritisch eingestellt, bis er endlich an der Seite des Verräters Badoglio sich vor der staunenden Welt als angeblicher anglophiler Demokrat entpuppte.

Vom Freimaurertempel nach St. Peter

Der Exkönig hatte seine Regierung unter den Auspizien der Freimaurerei eingesetzt, war jedoch später gern bereit, sich mit dem Papst zu versöhnen und eine kirchenfreundliche Politik zu führen. Wer jedoch den schwierigen Weg, der von den Pforten des Freimaurertempels bis zur Basilika von St. Peter führt, zurückzulegen vermag, der ist auch nicht imstande, bei der Versöhnung mit dem Vatikan stehen-zubleiben, sodass die Welt Viktor Emanuel jetzt wieder in die Arme der Freimaurerei unter Badoglio zurückkehren sieht.

Coppola erinnert dann an die Leidenschaft des Königs für die Münzensammlung und stellt fest, dass Viktor Emanuel nicht nur alte Münzen mit Seltenheitswert, sondern auch sehr moderne, klingende Münzen mit Erfolg zu sammeln wusste, da die königliche Privatschatulle im Laufe der Jahre sehr beachtlich angeschwollen sei. Das hatte der König zum grössten Teil den Machenschaften seines Ministers des kgl. Hauses Aquamarone zu verdanken. Dieser, der auch bei der Vorbereitung des Staatsstreiches vom 25. Juli eine wichtige Rolle spielte, war ein äusserst gerissener Geschäftsmann, der zum Lohn für seine Dienste von seinem Herrn den Grafentitel erhielt und in allerjüngster Zeit sogar zu einem mehr oder weniger echten Herzog avancierte.

Fluchtvorbereitungen

Als im Mai d. J. die Pläne zu der Verschwörung gegen Mussolini in ihren Grundzügen feststanden, fand der König es im Einvernehmen mit seinem herzoglichen Geschäftsträger empfehlenswert, sich auch für den Fall eines möglichen Misslingens der beabsichtigten Verrates zu decken und für die erforderlichen flüssigen Mittel und für eine eventuelle Flucht zu sorgen. Zu diesem Zweck begann der Exmonarch einen grossen Teil seines Besitzes an Immobilien vorsichtig auf den Markt zu bringen. Zunächst wurde hierzu die Villa Savoya gewählt, die den Lieblingssitz des Königs darstellte, in der bekanntlich auch der Staat streich gegen den Duce zur Ausführung kam. Die Villa war in den ersten Jahren seiner Regierung von ihm zum Preise von einer Million Lire erworben worden.

Im Frühjahr d. J. begann Viktor Emanuel ein Stück von zehn Hektar aus dem Besitz dieser Villa zu verkaufen. Um keinen Verdacht zu erregen, wurde das Geschäft von Prof. Cavaonaro unter dem Mantel der grössten Verschwiegenheit getätigt. Nach verschiedenen Unterhandlungen

wurde das Anerbieten des „Istituto Romano Per Beni Stabili“ in Rom angenommen. Diese grösste Immobilien-gesellschaft Roms bot einen Preis von 15 Millionen Lire für diese zehn Hektar. Das Angebot war kaum als seriös zu bezeichnen, da es sich um einen Teil des Besitzes der Villa Savoyen handelte, von dem höchstens zwei Hektar Profit gemacht werden konnten, da der übrige Teil auf einem steilen Berghang liegt. Als das Geschäft beinahe perfekt war, erschien ein neuer Mitspieler in der Person des Grafen

Volpi di Misurata, der den Preis auf 26 Millionen Lire zu steigern wusste. Für die phantastische Summe ging das Grundstück dann in den Besitz der „Assicurazioni General“, das Allgemeine Versicherungsinstitut in Venedig, über, das die mächtigste Hochburg der jüdischen Finanz in Italien darstellt.

„Auf diese Weise“, so schliesst der Senator, „erhielt der italienische Exkönig den Lohn für seinen Verrat von der Synagoge in klingender Münze ausgezahlt.“

P

Viktor Emanuel
König v. Italien

3 4 6 6 3 - 0045 - BEC

Datum 2. Nov. 1943

Neue Zürcher Zeitung

Nr. 1724

Abdankung König Viktor Emanuels?

Napel, 2. Nov. (Erchange) In Begleitung des britischen Generalleutnants Mason MacFarlane sprach Marschall Badoglio in einer süditalienischen Stadt bei König Victor Emanuel vor. Badoglio überbrachte dem Monarchen die Absage des Grafen Sforza sowie anderer italienischer Politiker, die die „nationale Befreiungsfront Italiens“ vertreten, in die Regierung Badoglio einzutreten, solange der König auf dem Thron verbleibe. Dem Vernehmen nach erklärte der Marschall, daß es ihm unter diesen Umständen unmöglich sei, ein wirklich repräsentatives Kabinett zu bilden, wenn der König sich nicht zur Abdankung entschließen könne.

3 4 6 6 3 - 0046 - BEC

Neue Zürcher Zeitung

Nr. 1 7 3 7

Republikanisch-fascistisches Manöver gegen Viktor Emanuel

Chiasso, 5. Nov. (S.-Tel.) Während die Italiener der von den Alliierten besetzten Provinzen durch die dortige Presse erfahren, daß Benedetto Croce und Graf Sforza ihren Eintritt in ein im Namen Viktor Emanuel III. regierendes Kabinett Badoglio verweigern, wird der öffentlichen Meinung der von den Deutschen besetzten fascistisch-republikanischen Provinzen durch eine parteiamtliche Rundgebung der „Corrispondenza Repubblicana“ König Viktor Emanuel III. als ein waschechter Fascist und Bewunderer Mussolinis vorgestellt. Soll auf diese Weise die dem König und Thronfolger feindliche Strömung in Südtalien verstärkt werden? Es ist nicht ausgeschlossen, daß sich Mussolini und sein neo-fascistisches Regime dieses Mittels bedienen, nicht so sehr aus republikanischer Gesinnung, sondern um ihren Rachedurst zu stillen. Daß es sich darum handelt, geht aus den übrigen Anklagen gegen Viktor Emanuel III. deutlich genug hervor.

Einleitend wird in der „Corrispondenza Repubblicana“ gesagt, daß es kaum notwendig sei, die unbedingte Mitverantwortung des Königs für die fascistische Politik zu beweisen. Jedermann, ob Fascist oder Antifascist, Italiener oder Ausländer, kenne die vom König während zwanzig Jahren erbrachten Beweise herzlicher Beziehungen und voller Unterstützung Mussolinis. Aus zahlreichen Photographien illustrierter Zeitschriften wisse das Volk, daß der König nicht etwa das Opfer der politischen Lage und ein Gefangener gewesen sei, sondern bei jeder sich bietenden Gelegenheit Mussolini eine mehr als vertrauliche freundschaftliche Gesinnung bezeugt habe. Als besonders charakteristische Rundgebungen werden aufgeführt: ein Besuch des Covo in Mailand, der Parteiwallfahrtsstätte mit den Erinnerungsgegenständen der fascistischen Revolution, am 6. April 1940, und ein Besuch des Thronfolgers Umberto im Covo; Besichtigungen der fascistischen Revolutionsausstellungen in Rom durch den König und den Thronfolger; Besuch des Königs im Geburtshaus Mussolinis in Predappio am 8. Juni 1938 mit anschließendem Besuch bei Mussolini in Rocca della Caminate.

Als Zutat zu der Note der „Corrispondenza Repubblicana“ wird im „Corriere della Sera“ eine Photographie abgedruckt, die den König unter der Türe des Elternhauses Mussolinis in Predappio zeigt.

Victor Emanuel

König v. Italien

3 4 6 6 3 - 0047 -

BEC

Datum 5. Nov. 1943

Neue Zürcher Zeitung

Nr. 1 73 7

König Victor Emanuel in Neapel

Neapel, 4. Nov. (United Press) König Victor Emanuel ist in Neapel eingetroffen. Amtlich wird erklärt, es handle sich um einen „Besuch privater Natur“. Trotzdem glaubt man hier, der Ankunft des Königs politische Bedeutung beimeessen zu müssen, und zwar in Zusammenhang mit den Forderungen auf Abdankung des Königs und des Kronprinzen.

3 4 6 6 3 - 0048 - BEC

Hamburger Fremdenblatt

Nr. 280

Viktor Emanuel auf den „Abfallhaufen“!

Der letzte Akt

Meldung unseres Vertreters
pt. Stockholm, 5. November

Ein Zwerg in einer viel zu großen Uniform mit einer riesigen Zirkusfeder auf dem Helm klettert langsam die Treppen eines Palais herunter. Auf halbem Wege meldet ihm Badoglio als Chauffeur: „Euer Majestät Wagen wartet.“ Am Treppenfuß steht ein Lastwagen mit der Aufschrift: „Europäische Abfallsammlung“. Diese Zeichnung des englischen Karikaturisten des „Evening Standard“ faßt alles zusammen, was England an Verachtung dem betrogenen Betrüger Viktor Emanuel in der Stunde seiner letzten Erniedrigung als „Dank für geleistete Dienste“ zu bieten hat. Der diplomatische Korrespondent der „Times“ fügt hinzu, die komischen Männer in Badoglios „Befreiungsausschuß“ möchten sich mit dem kläglichen Schauspiel „ihrer Krise“, die durch die Moskauer Konferenz überstürzt worden ist, beeilen. „Daily Herald“ schloß einen „Offenen Brief an einen König“ mit dem Rat: „Die Krone niederlegen ist ein guter Ausweg, wenn Sie ein vernünftiger Mann sind, und eine geeignete Vorsichtsmaßnahme, wenn Sie eine Kanaille sind.“

Nach den in London eingegangenen Meldungen kämpft Viktor Emanuel seit drei Tagen seinen letzten Kampf. Er hatte seinen „Kronrat“, bestehend aus seinem Sohn Umberto und den Herzögen von Genua und Aquarone, zu Hilfe gerufen, als ihm „sein treuer Diener“ Badoglio die Botschaft überbrachte, in Moskau habe man beschlossen, daß er und Umberto zu verschwinden hätten. Badoglio fügte hinzu, daß er zwar die Entwicklung bedaure, daß er sich ihr aber nicht widersetzen werde. Die Abdankung Viktor Emanuels soll nach in London vorliegenden Nachrichten beschlossene Sache sein. Der sich heftig wehrende kleine Mann, der in die Grube gefallen ist, die er ändern zu graben glaubte, gilt als verloren und gehört auf den Müllhaufen des europäischen Abfalls, wie „Evening Standard“ meint. Der Gedanke, Umbertos sechsjährigen Sohn unter einer Regentschaft als Nachfolger zu ernennen, findet nur wenig Sympathie, heißt es weiter, so wenig wie der Gedanke, einen „Reichsverweser“ einzusetzen. Alle diese Einzelheiten des letzten

Aktes seien ziemlich gleichgültig, meint die „Times“. Wichtig sei nur, daß Italien nicht vergesse, „daß es ein geschlagener Gegner sei und auch in Zukunft die Waffenstillstandsbedingungen zu erfüllen habe“.

3 4 6 6 3 - 0049 - BEC

Datum 2. Dez. 1943

Hamburger Fremdenblatt

Nr. 307

Fußtritt für Viktor Emanuel

Meldung unseres Vertreters

s. Zürich, 2. Dezember

Ein von den sechs „italienischen“ Parteien, darunter auch kommunistischen Gruppen, gegründetes „Befreiungskomitee“ hat einen Aufruf an die Bevölkerung Süditaliens gerichtet. Darin wird offiziell die Abdankung Viktor Emanuels und der Thronverzicht des Kronprinzen Umberto (für den die neugeschaffene monarchistische Organisation Blauhemden die Bahn freimachen möchte) und als Übergang eine Regentschaft für den Sohn des Kronprinzen gefordert. Der sog. Regierung Badoglio wird ein ausdrückliches Mißtrauensvotum ausgesprochen, dem sich nach anfänglichem Widerstand die Vertreter der Liberalen und der Christlichen Demokraten angeschlossen haben. Aufschlußreich für die wirkliche Stimmung in der Bevölkerung ist die Beschwerde der Parteien darüber, daß bei Kundgebungen in Avellino die antifaschistischen Demonstranten von faschistisch Gesinnten schwer verprügelt worden seien.

Badoglio bemüht sich, den Verdacht, daß er nicht genügend antifaschistisch und Demokrat sei, durch Verordnungen mit ausgesprochen agitatorischem Charakter zu entkräften. So hat er auf britische Forderung in einer Verordnung nochmals festgelegt, daß Viktor Emanuel nicht mehr den Titel eines Kaisers von Abessinien und eines Königs von Albanien führen könne. Ferner sollen sämtliche in den letzten zwanzig Jahren erlassenen Gesetze und Verordnungen Italiens nachgeprüft werden, ob sie „mit den sittlichen Grundsätzen der glorreichen Tradition Italiens vereinbar“ sind. Mit allem Nachdruck verkündet Badoglio eine gründliche Säuberungsaktion in der Beamtenschaft zur Wiedereinsetzung der durch den Faschismus entlassenen Beamten.

Daß alle diese Kundgebungen, die nach außen den Anschein politischer Freiheit und souveräner Verwaltung erwecken sollen, in Wirklichkeit keinerlei praktische Bedeutung für das Schicksal Italiens haben, ist den Badoglioleuten und den Parteipolitikern von Neapel durch eine Tagung der sog. Italienkommission zum Bewußtsein gebracht worden. Eine von den westlichen Besatzungsmächten als Ergänzung zur Amgot eingesetzte politische Kommission hat in ihrer ersten Sitzung in Algier festgestellt, daß das Schicksal Italiens, soweit es von den Westmächten besetzt ist, ausschließlich von den Westmächten bestimmt wird.

Die Kommission, die sich aus dem Amerikaner

Robert Murphy, dem Engländer Mac Millan, dem Vertreter der Sowjetunion Wyschinski und dem Vertreter des Algierausschusses Massigli zusammensetzt, ließ sich von General Eisenhowers Stabschef Bedell Smith Bericht erstatten über die in Süditalien geschaffene Kontrollorganisation und über die Tätigkeit der Amgot.

Viktor Emanuel

Signatur

P

Kaiser v. Italien

14. Jan. 1944

Datum

3 4 6 6 3 - 0050 - BEC

Neue Zürcher Zeitung

Nr. 77 -

Viktor Emanuels Münzensammlung

Chiasso, 14. Jan. (S.-Tel.) Im königlichen Schloß Pollenzo (Bra) fand die deutsche Besatzung 370 versiegelte Kisten und Koffern, die sie der italienischen Finanzverwaltung übergab. Die neofaschistischen Blätter vermuten, daß es sich um die wertvolle Münzensammlung König Viktor Emanuels handle.

Signatur

Datum

Viktor Emanuel
König v. Italien
18. März 1944

3 4 6 6 3 - 0051 - BEC

Hptrefrt. III.

Dr. Gratsch

27.3.44.

eing. 25.3.44.

A-Stimmen

Der frühere König Viktor-Emanuel begrüßt den
Negus von Abessinien !

(Bivsehi kralj Viktor Emanuel pozdravlja cara Abesini-
nija !)

Hrvatski Narod, Agram, Nr. 988, 18.3.44 : Die Presse des republikanisch-faschistischen Italiens veröffentlicht ein Telegramm aus Lissabon, laut welchen der frühere König Viktor-Emanuel und Haile Selassie herzlich gehaltene Telegramme ausgetauscht haben. Die Anregung für diese Bekundung der Freundschaft zwischen Viktor-Emanuel und dem Negus erfolgte seitens des früheren italienischen Königs!

Datum 21. April 1944

3 4 6 6 3 - 0052 - BEC

Südost-Echo (Wien)

Nr. 16

Ein fehlgeleiteter Händedruck

St. Wien, 21. April

Es fing schon sehr früh an. Im August 1902, gelegentlich des Antrittsbesuches des neuen Königs von Italien Viktor Emanuel III. verriet ein Wiener Blatt eine kleine, aber besondere Eigentümlichkeit des Besuches aus Rom. Viktor Emanuel, so wurde da schwarz auf weiß gesagt, könne recht gut deutsch verstehen, ja sogar sprechen — wenn er wolle. „Was allerdings nicht immer der Fall zu sein scheint.“ Hier gab Wien den Leuten in Berlin einen kleinen Wink: „Achtung!“ Aber vielleicht kannte man in Berlin bereits eine andere, noch bezeichnendere Geschichte. Als Kronprinz kam Viktor Emanuel 1890 auch nach Kladarberg, dem von Siemens angelegten größten Kupferbergwerk Rußlands und zu der elektrolytischen Kupferrefinerie Kalakent. Ihr Schöpfer Dr. Belck hatte keine Lust, ins Gelage hineinzureden und fragte den Kronprinzen, ob er Deutsch verstünde, anderenfalls würde er, Belck, die immerhin stark technischen und nicht leicht zu erfassenden Erläuterungen in französischer Sprache geben: „Sprechen Sie nur deutsch!“ sagte Viktor Emanuel französisch. Es wurde eine peinliche Sache. Niemand im Kreise wußte, ob Dr. Belck verstanden wurde oder nicht. Viktor Emanuel riskierte es, lieber taktlos und dumm zu erscheinen, nur um nicht zu müssen, was er nicht wollte: Deutsch sprechen.

Man sage nicht, das sei von weither geholt. Hier sprach innerste Natur. Der Mensch wird, was er ist, verkündet indische Weisheit. Friedrich Hebbel wandelt es ab: „Das Kind ist der Vater des Mannes.“ Dieser Savoyer war schon damals, was er später wurde. Ein solcher Mensch mit solcher Einstellung vermochte immer nur das Kleine im Großen und das Große klein zu sehen. Über 40 Jahre hat er dann auf dem Thron Italiens gesessen und italienisch-deutsche Bündnispolitik gemacht. Er, der recht gut Deutsch verstand und sogar sprechen konnte, was er aber absichtlich verbarg. Es war eine „Ich-möchte-lieber-nicht“-Politik und die gespielte Bundesfreundschaft eines versteckten Hassers. In demselben August 1902, von dem bereits die Rede war, zogen die französischen Zeitungen die Bilanz seiner ersten beiden Regierungsjahre: „Eine kühlere Auffassung“ des Dreibund-Gedankens, Annäherung an Frankreich. Soviel Indiskretion auf einmal war Viktor Emanuel peinlich. Er sagte sich ganz plötzlich in Berlin zu dem Besuch an, der schon längst fällig gewesen wäre. Es war das schlechte Gewissen eines Judas, der schnell die Hand von dem Beutel mit den Silberlingen zurückzog, weil er sich beobachtet glaubte. Später, mit der wachsenden Geschicklichkeit, an den Beutel in der Dunkelheit heranzukommen, verlor sich diese Empfindlichkeit... Es ist ein leichtes, dem letzten Savoyer als König, Charakter und vielfachen Millionär im einzelnen nachzurechnen, wie oft in seiner Person in vier Jahrzehnten Judas seinen Herrn, das heißt sein Wort, seine Pflicht, seine Ehre als König verraten hat. In Handlung, Gedanken und Tat.

Und dieses Bemühen lohnt sich. Es lohnt sich sogar sehr. Denn das Gesamtbild moralischer, geistiger und materieller Unzulänglichkeit, das der letzte Savoyer auf dem Throne Italiens dem Blick darbietet, bereichert unsere Kenntnis der Treppenwitz der Weltgeschichte um eine ausgesprochene Rarität und ist nebenbei

sehr lehrreich. Auch ist die Schuld, die schließlich aus einem 40 Jahre hindurch fortgesetzten Verbrechen erwuchs, so groß, daß sie im Dienst an der Gegenwart und an der Zukunft möglichst sichtbar an den Pranger gehört.

Jetzt hat das Schicksal Viktor Emanuel erteilt. Er ist König gewesen. Was alle Welt außer ihm voraussah, ist eingetreten: er mußte seinen Namen unter seine Abdankung setzen. Um darum herumzukommen, nahm er sich ganz zuletzt noch Lenin zum Muster. Als dieser — 1917 Staatschef geworden — als ersten diplomatischen Vertreter des Auslandes, den französischen Sondergesandten Grafen Lubersac empfing, sagte er nachher: „Wir schüttelten uns herzlich die Hände und hatten dabei beide das Gefühl, daß der eine den anderen am liebsten am Galgen gesehen hätte; aber unsere Interessen stimmten überein!“ Auch Viktor Emanuel glaubte, nur fälschlicherweise und zu seinem Schaden, es bei den britischen und amerikanischen Generalen mit einem Händedruck machen zu können und zu hören: „Kommen Sie,

wenden!

wir fahren im selben Wagen!" Die Interessen des Generals Eisenhower bestanden ausschließlich in italienischen Divisionen, die er schon, jede einzelne vorsichtshalber links und rechts von einer englischen oder amerikanischen Division flankiert, im Geist gegen die Deutschen schickte. Ganz zu schweigen von Churchill und Roosevelt. Die wußten von gemeinsamen Interessen noch weniger, waren dagegen sofort geneigt, vom Galgen zu reden.

Es erschöpft nun die Sache längst nicht, wenn man sagt, dieser seltsame, für nicht absehbare Zeit letzte König von Italien, habe das Schicksal, unter den schmachlichsten äußeren und persönlichen Umständen abserviert zu werden, verdient. Kaum jemals ist das Verhängnis so blindlings von dem Betroffenen selber auf sich herab beschworen worden wie im Fall Viktor Emanuel. Wann sah man jemals so viel Bereitwilligkeit, sich von den Göttern, die ihn nach vierzig Jahren Übelat mit Vernichtung strafen wollten, die Binde anlegen zu lassen, um umso besser den eigenen, persönlichen Vorteil im Auge behalten zu können? Viktor Emanuels Schuld ist nicht bloß die beispiellose Perfidie seines Verrates an den bisherigen Freunden und Bundespartnern. Hinzu kommt die ebenso gleichnislose Ungeheuerlichkeit der Preisgabe des eigenen Volkes. Der Staatsstreich vom 25. Juli 1943, man weiß es, hatte nur ein Motiv: zum ausschließlichen Nutzen für die eigene Person sich den Thron zu erhalten. Die finsterste Seite war dabei die, daß sich der Savoyer im vorhinein über die Folgen klar sein mußte und klar war: die unausbleibliche Zerreißung Italiens, des Landes wie des Volkes in zwei Teile. Viktor Emanuel hat sich keinen Augenblick verhehlen können, daß die Zerreißung automatisch auch den Verlust der Stellung Italiens nicht nur im Mittelmeerbereich, sondern im ganzen Südostraum nach sich ziehen mußte — den Verlust einer Stellung, mit der eine Mission verbunden war.

Das ist der Gipfel der Schuld des Verbrechens, das, zwischen Aktendeckeln und mit der Aufschrift „Viktor Emanuel III. c/a italienisches Volk“ als einzigartiges Dokument der Nachwelt überkommen und noch Söhnen und Enkeln zu abschreckender Lektüre werden wird. Denn in der Stunde, in der der letzte Savoyer auf dem Thron dem General Eisenhower die Hand schüttelte, gab er, ohne auch nur mit der Wimper zu zucken, alles, was Italiener hieß und italienisch war, und dazu noch die, die im näheren und fernereren Umkreis aus weitgehender Gemeinschaft des Schicksals nach Rom geblickt hatten, einem Geschick preis, das er genau kannte. Oder hatte er etwa nicht gesehen, was

den Polen geschehen war? Das ließ keine Unklarheit und Ungewißheit zu.

Aber auch damit noch immer nicht genug. Viktor Emanuel überbot sein „Hab' ich nur meine Krone!“ noch mit einem zynischen „Nach mir die Sintflut!“ Zu der Stunde nämlich, wo er es mit einem Händedruck machen zu können glaubte, wußte er, wie jedermann sonst, daß England und die USA. den Henkersdienst an den Polen im Auftrage eines Dritten üben, der in Moskau sitzt. Jeder Schulbube in Europa und darüber hinaus weiß, was das bedeutet und ebensowenig war es Viktor Emanuel entgangen. Wir sprachen von der Mission Italiens im Mittelmeer und gegenüber dem gesamten Südosten. Angesichts dieser Mission kann man nur sagen: höher als dieses ganz unbeschreibliche „Nach mir die Sintflut“ geht es nimmer.

Eben erst hat ein Kenner Moskaus aus persönlicher Anschauung und mit selbständigem Urteil uns zur Ergänzung und Bestätigung früheren Materials das Programm Stalins erneut dargelegt. Stalin will das ganze östliche Deutschland, Galizien, die Bukowina, die Europäische Türkei und die asiatische Küste des Bosphorus haben. Die einstige Tschecho-Slowakei, das einstige Jugoslawien und dazu Bulgarien und Rumänien sollen russische Einflußgebiete werden. Ein Korridor längs der österreichischen Ostgrenze soll die Tschechei mit dem von den Sowjets dominierten Jugoslawien verbinden. Ungarn soll zwar bleiben, aber künftig „eingekreist“ werden. Wenn Viktor Emanuel etwa behaupten wollte, von diesen Absichten und Forderungen Moskaus nichts gewußt zu haben, dann besagt das gar nichts. Denn andere haben es ihm gesagt. Moskau an den Meerengen, Moskau am Pazifik, wenn der Bolschewismus siegen würde — das würde keine vorübergehende Erscheinung sein. Eine Macht von solchem Ausmaß, gestützt auf den Atlantik und auf den Pazifik, mit einem doppelten asiatisch-westlichen Gesicht würd. eine unüberwindliche Macht werden. („... und eine sicherere Gefahr als ein siegreiches Deutschland!“ schreibt ein Madrider Blatt dazu, weil es diese Dinge kommen sieht und fürchtet, daß sie im gegebenen Fall weder von den Engländern noch von den Amerikanern, noch von beiden zusammen verhindert werden könnten). Kann noch deutlicher werden, was der Savoyer angerichtet hat?

Es lohnt sich wirklich, seine letzten Schritte noch einmal im Zusammenhang zu verfolgen. Ein Narr ging hin und verkaufte sich für einen Teller Linsen, der ihm natürlich unter der Nase weggezogen wurde, als er zum Löffel greifen wollte.

Neue Zürcher Ztg.

Nr 302

König Viktor Emanuel III.

Zum 70. Geburtstag: 11. November 1939

8 Rom, im November

Nur selten ist eine Periode in der Geschichte der europäischen Nationen so reich an entscheidenden Ereignissen gewesen wie die Regierungszeit des Königs von Italien. Wenn man an die innenpolitische Lage seines Landes in dem Augenblick zurückdenkt, als sein Vater, König Humbert, einem Anarchistenattentat in Monza zum Opfer fiel, sowie an die untergeordnete Rolle, die Italien damals in der europäischen Politik spielte, und wenn man einen Vergleich anstellt mit dem heutigen Italien, so erscheint der in weniger als vierzig Jahren zurückgelegte Weg fast unbegreiflich. Die Eroberung Libyens und der Ägäischen Inseln, die Einverleibung Istriens, des Südtirols und des Gebiets von Trient ins Mutterland, die Okkupation Äthiopiens und die Angliederung Albaniens haben die Machtsphäre Italiens in Europa, im Mittelmeer und in Afrika bedeutend ausgedehnt; Mussolini hat dem Land ein Ansehen verschafft, das es früher nicht besaß; gegenwärtig bedeutet es eine politische, militärische und wirtschaftliche Macht, die nicht mehr übersehen werden kann und mit der man in Europa zählen muß. Welchen Anteil hatte Viktor Emanuel III. an diesem verblüffenden Aufstieg? Welche Stellung gebührt heute und morgen der Monarchie und ihrem illustren Vertreter in Italien? Diese Fragen drängen sich an dem Tage auf, da Viktor Emanuel III., nach vier Jahrzehnten einer außerordentlich bewegten Regierungszeit, in sein siebenzigstes Lebensjahr eintritt, an diesem 11. November, der für den König von Italien und Albanien und Kaiser von Äthiopien eine Apotheose bedeutet.

Als Viktor Emanuel nach dem tragischen Tode seines Vaters im August 1900 den Thron bestieg, übernahm er eine schwere und gefährliche Erbschaft. Zwischen 1890 und 1900 hatte die Unzufriedenheit der italienischen Massen oft bedrohliche Aspekte angenommen. Die Erhebung der süditalienischen und sizilianischen Bauern, die anarchischen Umtriebe in der Lunigiana, die den Besitz der kleinen Leute verschlingenden Bankstaudale von 1892—93 erwiesen die ganze Mangelhaftigkeit des Staatsapparates, der mehr im Dienste verflingelter Privatinteressen als im Dienste des Gemeinwesens stand. Der Staat genoß fast keinen moralischen Kredit mehr. Zu den Bankstaudalen und der sizilianischen Halbrevolution gesellte sich 1896 noch die Niederlage von Adua in Äthiopien, wodurch die Krise des Vertrauens gegenüber der Regierung den Höhepunkt erreichte. Ein tiefer Riß entstand zwischen Nation und Staat. Zwei Jahre nach Adua flammten die Bauernrevolten im Vatium auf, die Streiks in der Provinz von Ferrara, die revolutionären Bewegungen in Apulien, in Neapel, in der Toskana, und endlich jene Erhebung in der Lombardei, die zu den Straßenkämpfen von Mailand führte. Der Sozialismus gewann dabei immer mehr an Boden; die Präfekten hatten keine Autorität mehr, da sie zu bloßen Wahlagitatoren zugunsten mächtiger Kapitalistengruppen herabgesunken waren. Der Staat wußte sich nicht

Für den dreißigjährigen König galt es nun, nach seiner Thronbesteigung dieser Lage Herr zu werden, ohne die Gegensätze im Land aufs Äußerste zu treiben. Am 2. August 1900 erließ der neue König eine Proklamation ans Volk, in der er versprach, sich mit allen seinen Kräften für das Wohl des Volkes und den Schutz der Freiheit und der Monarchie einzusetzen. Er stützte sich dabei auf die im Parlament trotz dem Sieg der Linken immer noch vorhandenen konservativen Strömungen und arbeitete ein umfassendes Programm der konstitutionellen und parlamentarischen Erneuerung aus. Damit leitete er eine neue innenpolitische Orientierung ein, die auf eine umfassende soziale Gesetzgebung abzielte, sowie auf die Regelung der Auswanderung, den Bau von Arbeiterhäusern, die Einführung der Sonntagsruhe usw. Sogar die Opposition merkte bald, daß ein neuer Geist in die Monarchie eingeblasen war und daß der König mit erfolgreicher Energie der sozialistischen Revolution eine neuartige, nahezu revolutionäre Aktion der Dynastie entgegengestellt hatte.

Nicht weniger wichtig als die innenpolitischen waren die außenpolitischen Neuerungen, die Viktor Emanuel durchführte. Die Direktiven des jungen Königs galten vor allem einer planmäßigen Annäherung an Frankreich, um jene Spannung zu lösen, die Italien zum wirtschaftlichen Schaden gereichte und jede koloniale Entwicklung in Afrika hemmte. Sodann suchte er eine Verständigung mit Rußland einzuleiten, das schon seit zehn Jahren eine Allianz mit Frankreich hatte, und mit England das freundschaftliche Verhältnis von ehemals wiederherzustellen. Für Viktor Emanuel handelte es sich darum, die bedrohten Interessen Italiens im Mittelmeer zu retten, und innerhalb des Dreibunds das Verhältnis zu Deutschland und Österreich-Ungarn aufzulockern, um für Italien eine größere Bewegungsfreiheit zu gewinnen, alles gemäß der alten Erfahrung des Könighauses Savoyen, daß es, wenn man mit zwei mächtigen Nachbarn rechnen muß, nicht vorteilhaft ist, sich dem einen davon restlos zu verschreiben. Der Dreibund war für Italien nur insofern nützlich, als er dazu diente, den status quo in Nordafrika aufrechtzuerhalten. Ueber diesen negativen Zweck hinaus erfüllte der Dreibund in Hinsicht auf die italienischen Interessen keine weitere Funktion. Die Ansprüche der Habsburgermonarchie auf Albanien und der allen österreichischen Gewaltmaßnahmen trotzende Forderung des Trentino in Triest und Trient waren eher dazu angetan, Rom dem Dreibund zu entfremden. Die bosnische Krise zeigte mit voller Deutlichkeit, daß Österreich-Ungarn, vom Deutschen Reich gestützt, im Balkan eine Politik führte, die im Widerspruch zu den Interessen Roms stand. Daher bestätigte Viktor Emanuel wohl die Bindungen Italiens zu Österreich-Ungarn und Deutschland, doch ging er andererseits Verträge mit England und Frankreich ein, um Italien zwischen den zwei großen Machtsystemen in der Waage zu halten und damit ein Element des Gleichgewichts in Europa zu bilden.

Diese Voraussetzungen erklären die Besetzung Libyens in den Jahren 1911—12, die schon damals in Deutschland unheimlich gesehen

König Viktor Emanuel III.

Zum 70. Geburtstag: 11. November 1939

8 Rom, im November

Nur selten ist eine Periode in der Geschichte der europäischen Nationen so reich an entscheidenden Ereignissen gewesen wie die Regierungszeit des Königs von Italien. Wenn man an die innenpolitische Lage seines Landes in dem Augenblick zurückdenkt, als sein Vater, König Humbert, einem Anarchistenattentat in Monza zum Opfer fiel, sowie an die untergeordnete Rolle, die Italien damals in der europäischen Politik spielte, und wenn man einen Vergleich anstellt mit dem heutigen Italien, so erscheint der in weniger als vierzig Jahren zurückgelegte Weg fast unbegreiflich. Die Eroberung Libyens und der Ägäischen Inseln, die Einverleibung Istriens, des Südtirols und des Gebiets von Trient ins Mutterland, die Okkupation Äthiopiens und die Angliederung Albaniens haben die Machtsphäre Italiens in Europa, im Mittelmeer und in Afrika bedeutend ausgedehnt; Mussolini hat dem Land ein Ansehen verschafft, das es früher nicht besaß; gegenwärtig bedeutet es eine politische, militärische und wirtschaftliche Macht, die nicht mehr übersehen werden kann und mit der man in Europa zählen muß. Welchen Anteil hatte Viktor Emanuel III. an diesem verblüffenden Aufstieg? Welche Stellung gebührt heute und morgen der Monarchie und ihrem illustren Vertreter in Italien? Diese Fragen drängen sich an dem Tage auf, da Viktor Emanuel III., nach vier Jahrzehnten einer außerordentlich bewegten Regierungszeit, in sein siebenzigstes Lebensjahr eintritt, an diesem 11. November, der für den König von Italien und Albanien und Kaiser von Äthiopien eine Apotheose bedeutet.

Als Viktor Emanuel nach dem tragischen Tode seines Vaters im August 1900 den Thron bestieg, übernahm er eine schwere und gefährliche Erbschaft. Zwischen 1890 und 1900 hatte die Unzufriedenheit der italienischen Massen oft bedrohliche Aspekte angenommen. Die Erhebung der süditalienischen und sizilianischen Bauern, die anarchischen Umtriebe in der Lunigiana, die den Besitz der kleinen Leute verschlingenden Bankstaudale von 1892—93 erwiesen die ganze Mangelhaftigkeit des Staatsapparates, der mehr im Dienste verkümmelter Privatinteressen als im Dienste des Gemeinwesens stand. Der Staat genoß fast keinen moralischen Kredit mehr. Zu den Bankstaudalen und der sizilianischen Halbrevolution gesellte sich 1896 noch die Niederlage von Adua in Äthiopien, wodurch die Krise des Vertrauens gegenüber der Regierung den Höhepunkt erreichte. Ein tiefer Riß entstand zwischen Nation und Staat. Zwei Jahre nach Adua flammten die Bauernrevolten im Vatium auf, die Streiks in der Provinz von Ferrara, die revolutionären Bewegungen in Apulien, in Neapel, in der Toskana, und endlich jene Erhebung in der Lombardei, die zu den Straßenkämpfen von Mailand führte. Der Sozialismus gewann dabei immer mehr an Boden; die Präfekten hatten keine Autorität mehr, da sie zu bloßen Wahlagitatoren zugunsten mächtiger Kapitalistengruppen herabgesunken waren. Der Staat wußte sich nicht mehr anders zu helfen als durch Gewalt und Unterdrückung.

Für den dreißigjährigen König galt es nun, nach seiner Thronbesteigung dieser Lage Herr zu werden, ohne die Gegensätze im Land aufs Äußerste zu treiben. Am 2. August 1900 erließ der neue König eine Proklamation ans Volk, in der er versprach, sich mit allen seinen Kräften für das Wohl des Volkes und den Schutz der Freiheit und der Monarchie einzusetzen. Er stützte sich dabei auf die im Parlament trotz dem Sieg der Linken immer noch vorhandenen konservativen Strömungen und arbeitete ein umfassendes Programm der konstitutionellen und parlamentarischen Erneuerung aus. Damit leitete er eine neue innenpolitische Orientierung ein, die auf eine umfassende soziale Gesetzgebung abzielte, sowie auf die Regelung der Auswanderung, den Bau von Arbeiterhäusern, die Einführung der Sonntagsruhe usw. Sogar die Opposition merkte bald, daß ein neuer Geist in die Monarchie eingeblasen war und daß der König mit erfolgreicher Energie der sozialistischen Revolution eine neuartige, nahezu revolutionäre Aktion der Dynastie entgegengestellt hatte.

Nicht weniger wichtig als die innenpolitischen waren die außenpolitischen Neuerungen, die Viktor Emanuel durchführte. Die Direktiven des jungen Königs galten vor allem einer planmäßigen Annäherung an Frankreich, um jene Spannung zu lösen, die Italien zum wirtschaftlichen Schaden gereichte und jede koloniale Entwicklung in Afrika hemmte. Sodann suchte er eine Verständigung mit Rußland einzuleiten, das schon seit zehn Jahren eine Allianz mit Frankreich hatte, und mit England das freundschaftliche Verhältnis von ehemals wiederherzustellen. Für Viktor Emanuel handelte es sich darum, die bedrohten Interessen Italiens im Mittelmeer zu retten, und innerhalb des Dreibunds das Verhältnis zu Deutschland und Österreich-Ungarn aufzulockern, um für Italien eine größere Bewegungsfreiheit zu gewinnen, alles gemäß der alten Erfahrung des Könighauses Savoyen, daß es, wenn man mit zwei mächtigen Nachbarn rechnen muß, nicht vorteilhaft ist, sich dem einen davon restlos zu verschreiben. Der Dreibund war für Italien nur insofern nützlich, als er dazu diente, den status quo in Nordafrika aufrechtzuerhalten. Ueber diesen negativen Zweck hinaus erfüllte der Dreibund in Hinsicht auf die italienischen Interessen keine weitere Funktion. Die Ansprüche der Habsburgermonarchie auf Albanien und der allen österreichischen Gewaltmaßnahmen trotzende Trientismus in Triest und Trient waren eher dazu angetan, Rom dem Dreibund zu entfremden. Die bosnische Krise zeigte mit voller Deutlichkeit, daß Österreich-Ungarn, vom Deutschen Reich gestützt, im Balkan eine Politik führte, die im Widerspruch zu den Interessen Roms stand. Daher bestätigte Viktor Emanuel wohl die Bindungen Italiens zu Österreich-Ungarn und Deutschland, doch ging er andererseits Verträge mit England und Frankreich ein, um Italien zwischen den zwei großen Machtsystemen in der Waage zu halten und damit ein Element des Gleichgewichts in Europa zu bilden.

Diese Voraussetzungen erklären die Besetzung Libyens in den Jahren 1911—12, die schon damals in Deutschland ungern gesehen wurde, und den Eintritt Italiens in den Weltkrieg an der Seite der Entente im Jahre 1915.

wenden.

Es erübrigt sich, in einer Würdigung der Persönlichkeit Viktor Emanuels III. auf diese allbekannten geschichtlichen Abschnitte näher einzugehen. Aber eine Tatsache muß erwähnt werden. Im tragischsten Augenblick der neuen Geschichte Italiens, nach dem österreichisch-deutschen Einbruch im Nordwesten des Landes, hat König Viktor Emanuel persönlich durch seinen mitreißenden Glauben an die Zukunft Italiens und seine genaue Kenntnis der politisch-militärischen Lage es zustande gebracht, das Vertrauen seiner militärischen und zivilen Mitarbeiter wieder derart zu stärken, daß das Wunder vom Piave sich verwirklichte, und in der denkwürdigen Tagung von Peschiera hat er und nur er allein auch die widerstrebenden Vertreter der Entente überzeugt, daß die von ihnen geforderte Preisgabe eines großen Teils von Oberitalien überflüssig sei, weil die Italiener selber wieder zur Abwehr des Feindes bereit seien, wie dies u. a. Lloyd George in einem begeisterten Bericht zum Ruhme des Königs berichtet.

Im Kriege war der König populär geworden wie nie zuvor; in den Irrungen und Wirrungen der italienischen Nachkriegszeit hat das persönliche Prestige Viktor Emanuels dem Ansturm der entfesselten Instinkte politisch widerstanden. Ursprünglich war der Faschismus republikanisch gerichtet, bald aber nahm die monarchistische Tendenz überhand, in der Hauptsache, weil Mussolini's Hauptbestreben, daß Italien der Früchte seines Sieges nicht verlustig gehe und daß den schöpferischen Kräften des Landes wieder freie Bahn gegeben werde, beim Träger der Krone ein durchaus sympathisches Echo weckte. Kurz vor dem Marsch auf Rom sprach Mussolini das programmatische Wort: „Wir müssen den Mut haben, monarchistisch zu sein. Es besteht kein Zweifel, daß das Einheitsbestreben des italienischen Lebens sich fest auf die Monarchie der Savoyer stützt, wie denn kein Zweifel daran besteht, daß die italienische Monarchie sich den neuen nationalen Kräften nicht entgegenstellen wird.“ Mussolini sah richtig voraus. Von dem entscheidenden Augenblick an, als Viktor Emanuel es ablehnte, den von einigen Ministern des Kabinetts Facta geforderten Belagerungszustand durch seine Unterschrift zu bekräftigen, bahnte sich die außerordentlich fruchtbare Mitarbeit zwischen dem König und dem Duce an, die in wenigen Jahren zur Aussöhnung mit dem Vatikan, zur Eroberung des afrikanischen Imperiums, zur Angliederung Albanien und zu einer erstaunlichen innenpolitischen Hochentwicklung führten.

Heute darf der siebenzigjährige König in der Abgeklärtheit des Alters, aber in voller körperlicher Frische und geistiger Kraft, inmitten eines ihm herzlich zugetanen Volkes freudig und stolz auf sein Regierungswerk zurückblicken, in sicherer Zueversicht auf die Größe Italiens und den historischen Fortbestand der Monarchie, den beiden Zielen, denen er sein Leben geweiht hat.

3 4 6 6 3 - 0054 - BEC

9. Jan. 1945

~~_____~~
Nr. _____
Hamburger Zeitung

Nr. 7

Viktor Emanuel schwer erkrankt

E. P. Lissabon, 9. Januar
Viktor Emanuel, der Exkönig von Italien, ist schwer erkrankt, meldet der britische Rundfunk aus Rom. Der frühere Kronprinz und jetzige Generalstatthalter Umberto wurde an das Krankenlager seines Vaters gerufen.

Victor Emanuel
König v. Ital.

34663 -0055-BEC

Datum 10. Mai 1946

Die Welt (Hamburg)

Nr. 12

Victor Emanuel abgedankt

Der italienische Minister Nenni gab heute mittag bekannt, daß König Victor Emanuel seine Abdankung erklärt habe. Radio Rom gab bekannt, daß sich der König an Bord eines italienischen Kreuzers begeben habe, der vermutlich in der Nacht zum Freitag auslaufen werde. Das Schiff fährt mit unbekanntem Ziel ab, es wird aber vermutet, daß sein Bestimmungshafen Port Said ist.

S. h. W 35 / 2 b 5

Victor Emmanuel III
König von Italien

The Times (London)

3 4 6 6 3 - 0056 - BEC

Nr. vom

VICTOR EMMANUEL III

THE HOUSE OF SAVOY

The death of King Victor Emmanuel yesterday at the villa on the outskirts of Alexandria to which he retired last year brings to an undistinguished close a reign which history might have described as glorious had it ended 25 years earlier.

The first of his line to be born in direct succession to the Italian Crown, Victor Emmanuel was marked out by his name and position to complete the unity of Italy under the leadership of the House of Savoy. This great task he honourably performed, but its accomplishment soon confronted him with problems which neither temperament nor training fitted him to solve. In the end he readily accepted Fascism, and for 20 years surrendered himself to a will stronger than his own.

The only son of the Prince of Piedmont, later King of Italy, by his marriage with his cousin Margherita of Genoa, was born at Naples on November 11, 1869, 10 months before his grandfather's troops entered Rome. The young Prince's early education was entrusted to an English governess, to whom he owed his proficiency in our tongue, but at the age of 12 he entered on the military career proper to a Prince of Savoy. Attributing his own short stature to the close relationship of his parents, he determined to marry into a House with which he had no ties of blood. His choice fell on Elena, daughter of Prince Nicholas of Montenegro, whom he married in 1896.

During the next few years he began to build up the collection of Italian coins which won him his position among numismatists. In the summer of 1900 he ascended the throne after the assassination of his father. His first Prime Minister, Signor Zanardelli, was a liberal of the classical school, but as Italian politics were none too savoury and as the King, to his credit, had no taste for intrigue, he soon gave up the management of affairs to the clever party boss Giovanni Giolitti, who governed the country, with brief intermissions, for 10 years. They were, however, years during which the King established a real hold on the affections of his people. Distress brought out his best qualities and, after the great Calabrian earthquake of 1905 and the still greater disaster which overwhelmed Messina in 1908, he hastened to the scene and directed such rescue work as was possible. On March 14, 1912, his father's birthday, as he was driving to the anniversary service at the Pantheon, two pistol shots were fired at him, one of them wounding the officer commanding his escort. That afternoon all Rome poured into the Quirinal Piazza and the King came out on the balcony of the palace and showed himself to the cheering crowds.

In the sphere of foreign policy, Victor Emmanuel showed a will of his own. Already as Crown Prince he had been put under arrest for three days for sending his father a letter of protest against Crispi's anti-French policy, and in 1903 he paid state visits to Paris and London by way of indicating that the Triple Alliance in no way precluded Italian friendship with the Western Powers. In 1915 it fell to him to take the final decision. Giolitti, who was out of office when war broke out, used his power in

the Chamber to compromise the Government's position. When, however, the Prime Minister, Signor Salandra, went to the Quirinal to resign, the King refused to accept his resignation, the Chamber followed the King's lead, and Italy entered the war.

In the difficult years that followed the King made no attempt to control the political situation, and his transfer to the nation of palaces and estates to be used for the benefit of ex-service men did nothing to lessen discontent. His action in October, 1922, has been much criticized in view of its consequences, but the march of events had by this time left him no choice. At first his relations with Mussolini were distant, and he continued to keep Italian foreign policy on its old course. In 1922 he visited Copenhagen and Brussels, and in 1923 welcomed King George V and Queen Mary in Rome, returning their visit in the following year. Scarcely, however, was he back from London when he identified himself with Fascist tendencies by a visit to Madrid, where Primo de Rivera had established his dictatorship, and thereafter he allowed himself to become the figurehead and spokesman of the régime. He visited Tripoli in 1928 and Rhodes in 1929, the year in which he allowed the Fascist symbols to be added to the Royal Arms. Late in the same year he paid his state visit of reconciliation to the Vatican. It was repeated after the election of Pius XII 10 years later, and this time was returned by the Pope in person. In the interval the King had travelled far and had been rewarded with the titles of Emperor of Ethiopia and King of Albania.

Though he must have realized the tendency of Italian policy and though he accepted the alliance with Germany and welcomed Hitler in Rome he was opposed to Italy's entry into the war on Germany's side. Our Diplomatic Correspondent wrote at the time:—"The King of Italy first sent the Duke of Aosta to try to persuade Mussolini not to lead his people to war against Italy's former allies. Mussolini curtly replied that his mind was made up. The King then sent the Prince of Piedmont. In a stormy meeting Mussolini threatened to depose the Royal House 'unless they stopped interfering in matters which were his concern alone.' The King yielded to the threat and effaced himself, save for occasional reviews of troops and visits to bombed areas, until the Fascist Grand Council forced Mussolini's resignation. Acting vigorously but too late, he then appointed Badoglio to the Premiership, took over the command himself, and, after the armistice pressed for the declaration of war on Germany. It was his evident hope to rally the country in a fight against Italy's hereditary enemies, but when the time came to construct a national Government Count Sforza and Professor Croce both declined to enter it as long as the King remained on the throne. For some months he resisted the pressure put on him and even at the end did not abdicate. Instead, in April, 1944, he declared his determination to hand over his powers to his son as Lieutenant of the Realm as soon as Rome was liberated and with his signature, in June, of the decree effecting the transfer his public life to all intents and purposes came to its close. One last act remained. On May 9 last year, three weeks before the referendum on "the institutional question," he signed the formal act of abdication at Naples and left his native land for ever.

3 4 6 6 3 - 0057 - BEC

The Manchester Guardian

31578 29. Dez. 47

Obituary

Nr. vom

EX-KING VICTOR EMMANUEL

Monarch Who Brought Fascism into Power

Ex-King Victor Emmanuel, whose death in a suburb of Alexandria is reported on another page, ruled Italy from 1900 to May, 1946, when he formally signed over his powers to Crown Prince Umberto, who took office as Lieutenant General of the Realm. After the referendum a month later, when Italy voted for a republic, Umberto followed his father into exile, and has since lived in Portugal.

Victor Emmanuel II, son of King Humbert I, was born at Naples on November 11, 1869, and was an only son. His mother, Queen Margherita, a princess of Savoy, had personal supervision over his education, which she planned with traditional Piedmontese rigour. At the age of eighteen he had entered the Army as a sub-lieutenant, and when he came to the throne was a General in command at Naples. On October 24, 1896, he married Helena, a daughter of the Prince of Montenegro. While the union was one of inclination, it was also of political significance, for it led to better relations with the Tsar of Russia, who was friendly with the House of Montenegro. There were five children of the marriage—four daughters and the Crown Prince Umberto.

An anarchist's bullet ended King Humbert's life on July 27, 1900, and Victor ascended the throne. When the Cabinet resigned a few months after his accession he summoned the veteran Liberal leader Zanardelli, and with that Minister's success a new period of constitutional Liberalism dawned in Italy. More significant in the early years of Victor's reign was the change in foreign policy. In the autumn of 1903 the Monarch visited Paris, and the first steps were taken towards a revision of the former policy of hostility to France. Between then and 1908 a series of crises weakened the Triple Alliance, but by 1913 Italy's foreign policy had tended once more towards Germany and Austria. Nevertheless, when war broke out in 1914 the Government declared for neutrality, and by July the following year had taken sides with the Entente.

POST-WAR TROUBLES

For the first half-dozen or so post-war years Victor Emmanuel did his best to understand whither the new movements in his country were leading. During the Armistice period the Italian people indulged high hopes of a new world of justice and equality, and President Wilson, visiting the King, received a great ovation. But at the conference-table Wilson opposed Italian ambitions in Dalmatia and the Mediterranean, and soon the popular leaders in Italy were hotly denouncing him. In March, 1919, Orlando and Sonnino left the Paris Conference in wrath, but later returned. D'Annunzio, the poet, airman, political

after seen in public at various ceremonies, the Duce manifesting his respect in the most correct attitudes. None the less, people who could judge believed that the King had been threatened that the Duke of Aosta, his cousin and a prominent military commander, was ready to take the throne if he showed any resistance.

In the first two years of government Mussolini maintained the Constitution in apparently full operation, but with much recourse on his followers' part to violence against opponents. In May, 1924, the Socialist leader Matteotti was assassinated with the complicity of Mussolini's close friends, and the Opposition parties, with Amendola as the most prominent leader, had a great return of influence in the country. No doubt many men of influence approached King Victor with suggestions that he should take the initiative in provoking Mussolini to resign. But Mussolini meanwhile weathered the storm and took advantage of it to interfere far more radically with the Constitution to which King Victor had sworn obedience. After 1925, when the King celebrated his jubilee, the constitutional guarantees were, in practice, altogether abolished. But for some time, and certainly as lately as 1926, the King received ovations (for instance, at a Naples gala opera performance in April, 1927) which were intended to give him a feeling in independent authority over the "Duce." The King appeared embarrassed on such occasions; a small, wizened man, he could not respond inspiring, but stood helplessly waiting for the demonstrators to desist.

THE LAST PHASE

In the years that followed the King was seldom seen in public except on such ritual occasions as Armistice Day and at the climax of military manoeuvres. He and the Queen lived in great simplicity either at Villa Savoia, a few miles outside Rome, or at Castle Racconigi, in Piedmont. Shortly before the Abyssinian war, however, he came for a time more into public attention. He visited the East African colonies in 1934, and the Italian newspapers made much of his presence at manoeuvres in 1935 and 1936. He was said not to like his new title of Emperor of Ethiopia. All Italy heard the story that early in the Ethiopian war Victor declared he was the only man who would profit by it, as he would become Emperor of Ethiopia if Italy won and King of Italy if she lost. He became Emperor, but was later to lose his empire without, however, becoming King. He became, instead, a satellite of Hitler. When Mussolini had plunged the country into the war after the fall of France, and the Italian defeat in Greece had been turned into a German success, the subjection of the country became complete. Thus it remained until the Allied invasion had been accomplished; then he tried to save what could be saved from the ruin. He escaped from Rome by car on September 9, 1943, just as the German army

An anarchist's bullet ended King Humbert's life on July 27, 1900, and Victor ascended the throne. When the Cabinet resigned a few months after his accession he summoned the veteran Liberal leader Zanardelli, and with that Minister's success a new period of constitutional Liberalism dawned in Italy. More significant in the early years of Victor's reign was the change in foreign policy. In the autumn of 1903 the Monarch visited Paris, and the first steps were taken towards a revision of the former policy of hostility to France. Between then and 1908 a series of crises weakened the Triple Alliance, but by 1913 Italy's foreign policy had tended once more towards Germany and Austria. Nevertheless, when war broke out in 1914 the Government declared for neutrality, and by July the following year had taken sides with the Entente.

POST-WAR TROUBLES

For the first half-dozen or so post-war years Victor Emmanuel did his best to understand whither the new movements in his country were leading. During the Armistice period the Italian people indulged high hopes of a new world of justice and equality, and President Wilson, visiting the King, received a great ovation. But at the conference-table Wilson opposed Italian ambitions in Dalmatia and the Mediterranean, and soon the popular leaders in Italy were hotly denouncing him. In March, 1919, Orlando and Sonnino left the Paris Conference in wrath, but later returned. D'Annunzio, the poet, airman, political agitator, kept the country seething with indignation against such mismanagement by the "old gang" of politicians, and the hottest of his ultra-patriotic supporters or competitors (like Marinetti) were outspokenly republican.

But other malcontents were more excited about the price of bread and wages than about Fiume. The Socialist party was approaching in each election nearer to an absolute majority in the Chamber, and while the leaders of the party were friendly disposed to King Victor (Turati is said to have told the King that he ought to be first President of the Republic) the rank and file had no use for the dynasty. Thus in the period of the post-war Governments of Nitti and Giolitti (1919-21) the Socialists and their loudest opponents, D'Annunzians and (a growing force) most "Mussolinians," were equally anti-monarchist. The various democratic and liberal groups and the small group of nationalist intellectuals were more or less monarchist.

The Socialists spent their force in dissensions without gaining power, and by early 1922 the Fascists, organised as a militia and terrorising whole areas of Italy, with financial help from the industrialists and partial connivance of Army chiefs and of Ministers, were the challengers of the Constitution. The Fascists themselves had been fiercely divided, notably about the monarchy, up to 1921, but in November of that year Dino Grandi, after a sharp inter-Fascist controversy, prevailed upon Mussolini to accept the monarchy, and thereafter the monarch felt that if the Fascists took power he could, if ready to accept their terms, keep the throne.

MUSSOLINI IN POWER

When, after a year of progressive humiliation for Socialists and Catholic-Populars, the Fascists were ready to seize power Grandi, together with De Vecchi, had an audience of the King on October 27, 1922. At that audience the King seems to have agreed not to back the Facta Cabinet in a last-moment show of resolution against the insurgents, to which probably the Minister of the Colonies, Amendola, had pushed the unwilling Premier. When shortly afterwards the Cabinet declared a state of siege it was soon announced that the King had not signed this decree but had summoned Mussolini to Rome to take over the Government. This was on October 30. The King and the Duce were shortly

the "Duce." The King appeared embarrassed on such occasions; a small, wizened man, he could not respond inspiring, but stood helplessly waiting for the demonstrators to desist.

THE LAST PHASE

In the years that followed the King was seldom seen in public except on such ritual occasions as Armistice Day and at the climax of military manoeuvres. He and the Queen lived in great simplicity either at Villa Savoia, a few miles outside Rome, or at Castle Racconigi, in Piedmont. Shortly before the Abyssinian war, however, he came for a time more into public attention. He visited the East African colonies in 1934, and the Italian newspapers made much of his presence at manoeuvres in 1935 and 1936. He was said not to like his new title of Emperor of Ethiopia. All Italy heard the story that early in the Ethiopian war Victor declared he was the only man who would profit by it, as he would become Emperor of Ethiopia if Italy won and King of Italy if she lost. He became Emperor, but was later to lose his empire without, however, becoming King. He became, instead, a satellite of Hitler. When Mussolini had plunged the country into the war after the fall of France, and the Italian defeat in Greece had been turned into a German success, the subjection of the country became complete. Thus it remained until the Allied invasion had been accomplished; then he tried to save what could be saved from the ruin. He escaped from Rome by car on September 8, 1943, just as the Germans were entering the city, and reached Southern Italy, which was under the protection of the British and American armies. He undertook to support the Allies after Italy's unconditional surrender later that month, but the people in liberated Italy were demanding his abdication. He temporised until June 5, 1944, when by decree he transferred his royal powers to his son Prince Umberto as Lieutenant General of the Realm but retained the title of King of Italy. He abdicated formally in Umberto's favour two years later in a futile, last-minute gesture, by which his advisers had hoped he might save the monarchy.

In private life the King was modest and alert, and until 1925 easily approachable. He spoke English fluently. His private interest was in coin collection and classification. He was recognised as a first-class numismatist and published a descriptive catalogue of his coins in two volumes.

Hamburgisches
Welt-Wirtschafts-Archiv

3 4 6 6 3-0058 -

Signatur.....

Victor Emmanuel
King of Italy
BEC

The Times (London)

50954

29. Dez. 47

Nr. vom

VICTOR EMMANUEL III

DEATH IN ALEXANDRIA

FROM OUR CORRESPONDENT

CAIRO, DEC. 28

King Victor Emmanuel of Italy died in Alexandria at 2.20 this afternoon. Queen Helena was at his bedside. The King had been suffering from congestion of the lungs for the past fortnight and in recent months had also been treated for arteriosclerosis. His condition became extremely serious yesterday and a consultation of Egyptian and Italian doctors was held. King Umberto, who is still in Portugal, has been informed and is due in Alexandria by air to arrange for the funeral. It is still unknown whether the mortal remains will be transported eventually to Italy. The King and Queen have been living for the past few months in a small villa in the Alexandria suburb of Smouha City. They assumed the name of Count and Countess Polenzo.

Hamburgisches
Welt-Wirtschafts-Archiv

Victor Emanuel
Signatur *P. Exkönig*

3 4 6 6 3 7 0059-BEC

Hamb. Allgemeine Zeitung

Nr 1 03

30. Dez. 1947

Exkönig Victor Emanuel gestorben

Trauerkundgebung der italienischen Monarchisten

Alexandrien, 30. 12. (ap-dpd). Exkönig Victor Emanuel III. von Italien ist am Sonntag im Alter von 79 Jahren im ägyptischen Exil verstorben. Er bestieg im Jahre 1900, nach der Ermordung seines Vaters, den italienischen Thron, den er bis zu seiner Abdankung am 9. Mai 1946 innehatte. Danach begab er sich als Graf Rollenzo nach Ägypten, wo er in völliger Zurückgezogenheit lebte. In seinen letzten Lebensjahren soll sich Victor Emanuel mit der Abfassung seiner Memoiren beschäftigt haben, von deren Veröffentlichung sensationelle Enthüllungen zur Politik vor und während des letzten Krieges erwartet werden.

Exkönig Umberto von Italien ist am Montag von Lissabon nach Alexandrien abgeflogen, um an der Beerdigung teilzunehmen.

Italienische Monarchisten haben die Regierung um die Erlaubnis gebeten, eine öffentliche Trauerfeier für den verstorbenen Exkönig von Italien, Victor Emanuel, abzuhalten. Zahlreiche Monarchisten, die bei den Wahlen des vergangenen Jahres fast 11 Millionen Stimmen erzielt hatten, gaben ihrer Trauer durch schwarze Armbinden und Krawatten Ausdruck. In vielen Kirchen sind Gedenkmessen anberaumt worden.

Hamburgisches
Welt-Wirtschafts-Archiv

Victor Emmanuel
Signatur *P. König v. Italien*

3 4 6 6 3 - 0060 - BEC
The Times (London)

50957 vom 1. Jan. 48

KING VICTOR EMMANUEL

BURIAL AT ALEXANDRIA

FROM OUR CORRESPONDENT

ALEXANDRIA, DEC. 31

The burial of King Victor Emmanuel took place here to-day in the chapel of St. Marc at St. Catherine's Cathedral, 10 hours after the arrival of King Umberto, who had had an eventful air journey from Lisbon.

The wishes of the dead monarch that he should not be embalmed and that there should be no flowers or wreaths were respected. King Farouk, however, ordered, with the consent of King Umberto, that the funeral should be of an official character.

Among the family mourners were Queen Helena, Princess Yolande and her husband, Comte Calvi, with their children, Queen Giovanna, widow of King Boris of Bulgaria, and her son Simeon, and two sons of the late Princess Mafalda.

In front of the funeral procession there rode a detachment of mounted police and army cavalry; a detachment of khaki-clad Egyptian infantry followed. The rear was brought up by clergy, nuns, and delegations from Italian charitable institutions.

The body was taken off the gun carriage by Egyptian naval ratings and carried into the church by eight members of the Italian societies in the city. The service in the chapel of St. Marc was conducted by Monsignor Fitzmaurice, administrator of the Apostolic delegation in Egypt, in the absence of Monsignor Hughes, the Papal delegate, who is ill.

Hamburgisches
Welt-Wirtschafts-Archiv

Signatur

Viktor Emanuel

König v. Italien

3 4 6 6 3 - 0061 - BEC

Die Welt (Hamburg)
Nr. 8 20 Jan. 48

Nr. Alexandrien. — Viktor Emanuel beigesetzt. Die sterblichen Überreste Exkönig Viktor Emanuel von Italien wurden in Gegenwart des Exkönigs Umberto in der St.-Catharinen-Kirche beigesetzt. Der Exkönig ruht in einer schlichten Grabkammer vor einem großen Altar, der die Aufschrift trägt: „Viktor Emanuel von Savoyen 1869—1947.“

34663 - 0062 - BEC

Signatur

Datum

10. März 1949

The Manchester Guardian

№ 31950

ESTATE OF VICTOR EMMANUEL

£1,532,000 in England

Ex-King Victor Emmanuel of Italy, who died in Alexandria, Egypt, on December 29, 1947, and who was reported to have been one of the richest monarchs in Europe, left estate in England valued at £1,532,287 (duty paid £78,248). He was said to have £2,000,000 in Treasury bonds in Britain before the war.

When the war ended the Italian Government staked a claim to the fortune, following a decree which confiscated the entire Royal property. A few months later legal representatives of his heir, ex-King Umberto, came to London in an attempt to get the fortune released. Under the terms of the Italian peace treaty money in Britain owned by Italians living in their own country was paid into a special account at the Bank of England from which the Italian Government paid debts in England, but the owners in Italy were to be compensated in lira - by the Italian Government.

In London yesterday it was officially stated that the custodian of enemy property department could not disclose details of the property or what had happened to it. A representative of the Italian Treasury said: "We have no statement to make," and a Bank of England official said details of a private account could not be disclosed.

15. Dez. 1949

34663 - 0063 - BEC

The Manchester Guardian

Nº 32189 -

BRITISH ESTATE OF ITALIAN EX-KING

An "Amazing Claim"

An application concerning the British estate of the late ex-King Victor Emmanuel III of Italy was made to Mr. Justice Danckwerts yesterday in the Chancery Division, London. Mr. Gerald Upjohn, K.C., said that a summons had been taken out by Hambros Bank, Ltd., who held letters of administration in the late King's estate in this country, asking that they might be at liberty to distribute the assets among the King's heirs.

The Italian Government, asked if the Republic had any claim, stated that it wished to be added as a party to the summons. Mr. Upjohn added that his clients had just been served with a writ which "put up a most amazing claim" to the funds of the estate by the Republic of Italy.

This last-minute intervention was merely an attempt to fob off the evil day, from the Republic's point of view, when the heirs would get the estate, said Mr. Upjohn. The distribution of the assets was a matter of urgency, and he asked that a day be fixed for the hearing of the summons this sitting.

Mr. Pascoe Hayward, K.C., for the Republic of Italy, opposing the application, said it would be impossible for a court to give leave to trustees to distribute funds, when there was an action afoot by an adverse claimant. Mr. Justice Danckwerts said he did not think it possible for him to find time to hear the matter this sitting, but he would put it in the warned list, and application to fix a day could be made to another judge.

Hamburger Echo

Nr 1 87

Kindesunterschlebung im Hause Savoyen

Victor Emanuel III. illegitim - Erklärungen der vertrauten königlichen Hebamme

In diesen Tagen beginnt vor einem Mailänder Gericht ein Prozeß, der ganz Italien den Atem verschlägt und darüber hinaus für die Weltöffentlichkeit eine einzigartige Sensation zu werden verspricht. Es geht um nicht mehr und weniger als um die Tatsache, daß Victor Emanuel III., der verstorbene letzte italienische König, ein illegitimes Kind gewesen sei, das man nur untergeschoben habe, um dem Hause Savoyen durch einen männlichen Nachkommen den Thron zu sichern. Kläger ist Rinaldo Gallivaggi, ein in der Schweiz lebender italienischer Drogist. Nach seinen Erklärungen, die er durch Zeugenaussagen hochgestellter italienischer Persönlichkeiten und zahlreiche Dokumente belegen will, war seine Mutter, Frau Gallivaggi, in Wirklichkeit das eheliche Kind der Königin Margherita und des Königs Umberto I. von Italien. Rinaldo Gallivaggi hat Anklage wegen Testamentsunterschlagung angestrengt und fordert die Herausgabe des persönlichen Besitzes und der Güter seiner „Großmutter“, der verstorbenen Königin Margherita.

Als am 10. November die Mailänder Zeitung „Milano Sera“ diese Nachricht als erste brachte, glaubte man zunächst allgemein an ein plumpes Schwindel-

manöver irgendeines Betrügers. Um so größer war jedoch das Erstaunen, als das italienische Ministerium für öffentliche Angelegenheiten auf eine Anfrage erklärte, daß Frau Gallivaggi, die Mutter des Klägers, tatsächlich das natürliche Kind der Königin Margherita von Italien sei. Diese Feststellung schlug wie eine Bombe ein. Die zunächst unwahrscheinlich klingenden Behauptungen Rinaldo Gallivaggis schienen damit allen Ernstes geeignet zu sein, ein bisher unbekanntes Geheimnis des Königshauses zu enthüllen.

Sohn einer Hofdame

Rinaldo Gallivaggi hat sich seit Jahren auf diesen Prozeß vorbereitet und ein umfassendes Beweismaterial für seinen Anspruch zusammengetragen. Zu den wichtigsten Dokumenten, die er dem Gericht einreichte, gehört eine Erklärung der Contessa Villimarina, deren Mutter die Hebamme der Königin Margherita war. Darin bezeugt diese wörtlich „in Gegenwart des Ministers Giacomo Cortese, daß meine Mutter die Hebamme der Königin Margherita von Italien war. Sie befand sich an der Seite der Königin, als diese ein Mädchen gebar, und sie half bei der Entbindung. Meine Mutter befahl mir vor

ihrem Tode, die Wahrheit dieser Angaben zu bezeugen, wenn sich jemand dafür interessieren sollte. Seit dem Tode meiner Mutter weilte ich bis zum Jahre 1928 bei der Königin Margherita. Ich war ihre Vertrauensperson. Außer mir wußten auch andere Personen um die Geburt des Mädchens.“ Nach dem italienischen Adelskalender aber, und so wurde es auch historisch dem italienischen Volke mitgeteilt, hat die damalige Prinzessin Margherita an jenem 11. November 1869 offiziell nicht etwa eine Tochter, sondern einen Sohn zur Welt gebracht, namens Victor Emanuel, der später unter dem Namen Victor Emanuel III. bis zum Jahre 1944 italienischer König war. Der untergeschobene Sohn jedoch soll nach Aussagen Gallivaggis ein Knabe gewesen sein, den wenige Monate vorher eine Geliebte des damaligen Prinzen Umberto I., die jüdische Hofdame Bolognetti, geboren hatte. Das legitime Mädchen wurde geheim erzogen und erhielt den Namen Giuseppina Griggi. Sie heiratete später den Zahnarzt Luigi Gallivaggi, den Vater des Klägers.

Ein Arm als Zeuge

Rinaldo Gallivaggi will nicht an der Legitimität von Victor Emanuel III. rütteln. Was ihn interessiert, ist lediglich das Vermögen seiner Großmutter, der Königin Margherita, das ihm laut Testament zukommt. Dieses Testament jedoch ist zunächst der wunde Punkt in seiner Klage. Es ist nämlich nicht mehr auffindbar. Es hat jedoch existiert. Dafür hatte Gallivaggi genügend offizielle Zeugen. Er wurde nämlich im Jahre 1925 mit seiner Mutter auf ein kantonales Gericht in Luzern gebeten. Dort eröffnete man den beiden das Testament, durch das Ihre Majestät die Königin Margherita von Italien ihre gesamte Hinterlassenschaft ihrem legitimen Kind, dem Mädchen Giuseppina Gallivaggi, geb. Griggi, vermachte. Im Falle ihres Ablebens wurde ihr Sohn, Rinaldo Gallivaggi, zum Erben bestimmt. Durch das geheimnisvolle spätere Verschwinden dieses Testaments erbte die Prinzessin Beatrice Bolognetti di Vicovaro, eine frühere Hofdame der Königin, deren Besitz.

Daß Gallivaggi ein echter Enkel Umberto I. ist, will er auch durch mehrere typische Erbmale des Hauses Savoyen nachweisen. Sein linker Arm ist nämlich kürzer als der rechte, genau wie bei Victor Emanuel II. Er besitzt auch dessen robuste Handgelenke, die unter den Piemontern das Gerücht nicht verstummen ließen, daß Victor Emanuel II. selbst in Wirklichkeit das Kind eines Turiner Bäckermeisters gewesen sei. k-r.

3 4 6 6 3 - 0065 - BEC

27. Jan. 1950

The Manchester Guardian

No 3 2 2 2 4

EX-KING'S ESTATE

Judgment Reserved in Italian Claim

The hearing was continued before Mr. Justice Vaisey yesterday in the Chancery Division of an action by the Republic of Italy concerning the private fortune in Britain of £1,500,000 belonging to ex-King Victor Emmanuel, who died in December, 1947. The Republic sued Hambros Bank, Ltd., as attorney administrators of the late ex-King's estate, and the Custodian of Enemy Property claiming a declaration that by reason of the provisions of a financial agreement made on April 17, 1947, the payment and transfer of the property by the Custodian to Hambros Bank was wrongful. The Republic also asked for an injunction to restrain the bank from dealing with the property and alternatively claimed damages.

Hambros Bank pleaded that if the property was subject to any statutory obligations these obligations were not binding on them. The Custodian denied that the financial agreement created any rights enforceable in court.

Continuing his argument, Mr. Pascoe Hayward, K.C., for the Republic, said the Italian Government accepted in the fullest sense that everyone concerned on the British side with the implementation of the financial agreement acted from start to finish completely bona fide and with complete impartiality. In particular, when the transfers and payments were made those responsible acted in the utmost good faith. "We accept that when the payments and transfers of which we complain were made those responsible believed that they were acting in accordance with the wishes of the Italian Government," said counsel.

Mr. Charles Russell, K.C., for the Custodian of Enemy Property, said it appeared right to him that the case should not proceed on the apparent basis that the British authorities had wantonly overridden any rights the Italian Government might have under the agreement.

Mr. Justice Vaisey: Let it be perfectly clear to everybody concerned that the plaintiffs do not suggest bad faith or anything approaching bad faith. It is a statement I am glad to hear and one that should receive as much publicity as anything else in this case.

Mr. Gerald Upjohn, K.C., for Hambros Bank, submitted that the action was totally misconceived, frivolous, and vexatious and brought to prevent the heirs of the estate getting what was due to them. The Italian Government had no locus standi in the Court.

Referring to the financial agreement, Mr. Upjohn said the British Government entered into it with the Italian Government with regard to the liquidation of Italian assets to discharge the debts of British nationals. The Italian Government was to have any excess and meet any deficit. That arrangement had nothing to do with the matter before the Court.

Mr. Russell said that the Custodian had the right to transfer assets vested in him by statute. He was not the agent or trustee of anyone. "It comes back to this," he added. "If the Italian Government has a grievance it can only be against the British Government and not against either of the parties to this action. The basis of the grievance is that the two States have come to terms on a matter and one side has not complied in full with its part of those terms. This is something which is not susceptible of adjudication in the courts of either country. It is a matter for diplomatic negotiation and further agreement."

The judge: It is a matter of general international law that you cannot litigate treaties in the courts of one of the parties. Judgment was reserved.

3 4 6 6 3 - 0066 - BEC

Die Welt (Hamburg)

Victor Emanuel
König v. Italien

10. Feb. 1950

Nr 35

Victor Emanuels Millionen

London, 9. Februar

Die italienische Republik hat den Prozeß um die in Großbritannien befindlichen Vermögenswerte des verstorbenen Königs Victor Emanuel im Werte von etwa 4,2 Mill. Dollar verloren. Prozeßgegner Italiens waren die Hambros-Bank, die die rechtlichen Erben vertrat, und der britische Treuhänder für Feindeigentum. Das Vermögen des Königs soll nun unter seine Witwe und seine vier Kinder aufgeteilt werden. Die Erben beabsichtigen, Italien auf Schadenersatz zu verklagen.

(Reuter—AP)

3 4 6 6 3 - 0067 - BEC

Die Welt (Hamburg)

13. Feb. 1950

№ 37

Die Millionen Victor Emanuels

Haus Savoyen gewinnt Erbschaftsstreit um 1,5 Millionen Pfund

Rom, 12. Februar

Monarchisten und Republikaner haben einen neuen Diskussionsstoff: den Prozeß um die Millionen, die der verstorbene Exkönig Victor Emanuel in London hinterlegt hatte. Für die Richter in England war der Fall höchst delikant, denn sie konnten ja nicht zwischen Monarchisten und Republikanern Partei nehmen, mußten vielmehr berücksichtigen, daß der heutige italienische Staat in korrekten Beziehungen mit ihrem eigenen Lande steht. Dieser Staat war aber Prozeßgegner der Hambros-Bank, die Victor Emanuels Erbe verwaltete.

„Da wir über einen Fall zu entscheiden haben, der ein Land betrifft, mit dem Großbritannien jetzt befreundet ist, lege ich großen Wert darauf, auch den leisesten Anschein zu vermeiden, daß der Regierung dieses Landes keine Gerechtigkeit widerfahren sei.“ Diese Erklärung hat der Richter des Highcourt of Justice in London abgegeben. Erst nach Verhandlungen und gründlichster Überprüfung der verwickelten Probleme ist am Wochenende das in Italien mit Spannung erwartete Urteil verkündet worden.

Streitobjekt dieses Prozesses war ein beträchtliches Privatguthaben des 1947 in Alexandrien verstorbenen Exkönigs von Italien bei einer Londoner Bank. Nach Abzug der sehr hohen Erbschaftssteuer beläuft es sich immer noch auf ander-

halb Millionen Pfund. Dieses Vermögen hat eine nicht ganz alltägliche Vorgeschichte. Es entstammt sozusagen einem Attentat.

In den letzten Jahren des vorigen Jahrhunderts schloß der damalige italienische König Umberto I. eine Lebensversicherung ab. Im Juli 1900 fiel er einem Attentat zum Opfer. Die Lebensversicherungssumme kam zur Auszahlung, und Victor Emanuel III., der alleinige Erbe, deponierte als vorsichtiger Hausvater das Geld bei der Hambros-Bank in London. Dort blieb das Geld vierzig Jahre liegen und verzinst sich. Bei Ausbruch des zweiten Weltkrieges wurde es der Verwaltung für feindliches Eigentum in Großbritannien unterstellt. Als im März 1949 das englische Board of Trade das Vermögen freigab und die Hambros-Bank es an die Erben des verstorbenen italienischen Königs auszahlen wollte, erhob der italienische Staat Einspruch.

Es war ein verwickelter Rechtsstreit, der zu den scharfsinnigsten Auslegungen des privaten und öffentlichen Rechts Anlaß gab und große Beachtung fand. Der Erblasser war Italiener. Aber als im Exil lebender Monarch, der auf seinen Thron verzichtet hatte, nahm er eine Sonderstellung ein. Das gleiche gilt für seinen Sohn. Drei seiner Töchter haben durch Heirat eine andere Staatsangehörigkeit erworben.

Der italienische Staat verlangte die Überweisung des Vermögens auf sein Sonderkonto bei der Bank von England. Er argumentierte, daß dies der obligatorischen Regelung für alle Guthaben von Italienern in Großbritannien entspreche. Die Eigentümer erhalten von dem italienischen Staat eine entsprechende Entschädigung in Lire. Aber wie gedenkt der Staat sich gegenüber der entthronten Dynastie zu verhalten? Seine nicht freundlichen Absichten kamen bei dem Prozeß zur Sprache.

Der britische Verwalter feindlicher Vermögenswerte stellte fest, daß die Freigabe des Guthabens auf Grund einer Verfügung der britischen Regierung erfolgt sei. Auch das Unterhaus hat sich seinerzeit mit dieser Frage beschäftigt. Die Hambros-Bank wies daraufhin, daß Victor Emanuel III. berechtigterweise in dem der UNO angehörenden Land Ägypten gelebt habe und damit unter die im englisch-italienischen Finanzabkommen vom April 1947 vorgesehenen Ausnahmen falle. Die Bank machte ferner geltend, daß die italienische Regierung das Vermögen nur beanspruche, um es zu konfiszieren. Denn nach der neuen italienischen Verfassung gehen alle Vermögenswerte des Hauses Savoyen in das Eigentum des italienischen Staates über.

Der Londoner Gerichtshof hat die Klage der italienischen Regierung abgewiesen. Hambros ist nunmehr in der Lage, anderthalb Millionen Pfund an die Erben Victor Emanuels zu verteilen. Der italienische Staat kommt um die Hoffnung auf einen ansehnlichen Devisenbetrag, mit dem der Handelsminister im stillen schon gerechnet haben mag. Die Monarchisten tragen den Kopf höher, aber die Republikaner zucken die Achseln und sagen: „Wenn schon!“ Eine Erbschaftssensation mit nur schwachem politischem Hintergrund. I. W.

Victor Emanuel
P. König

Emanuel?